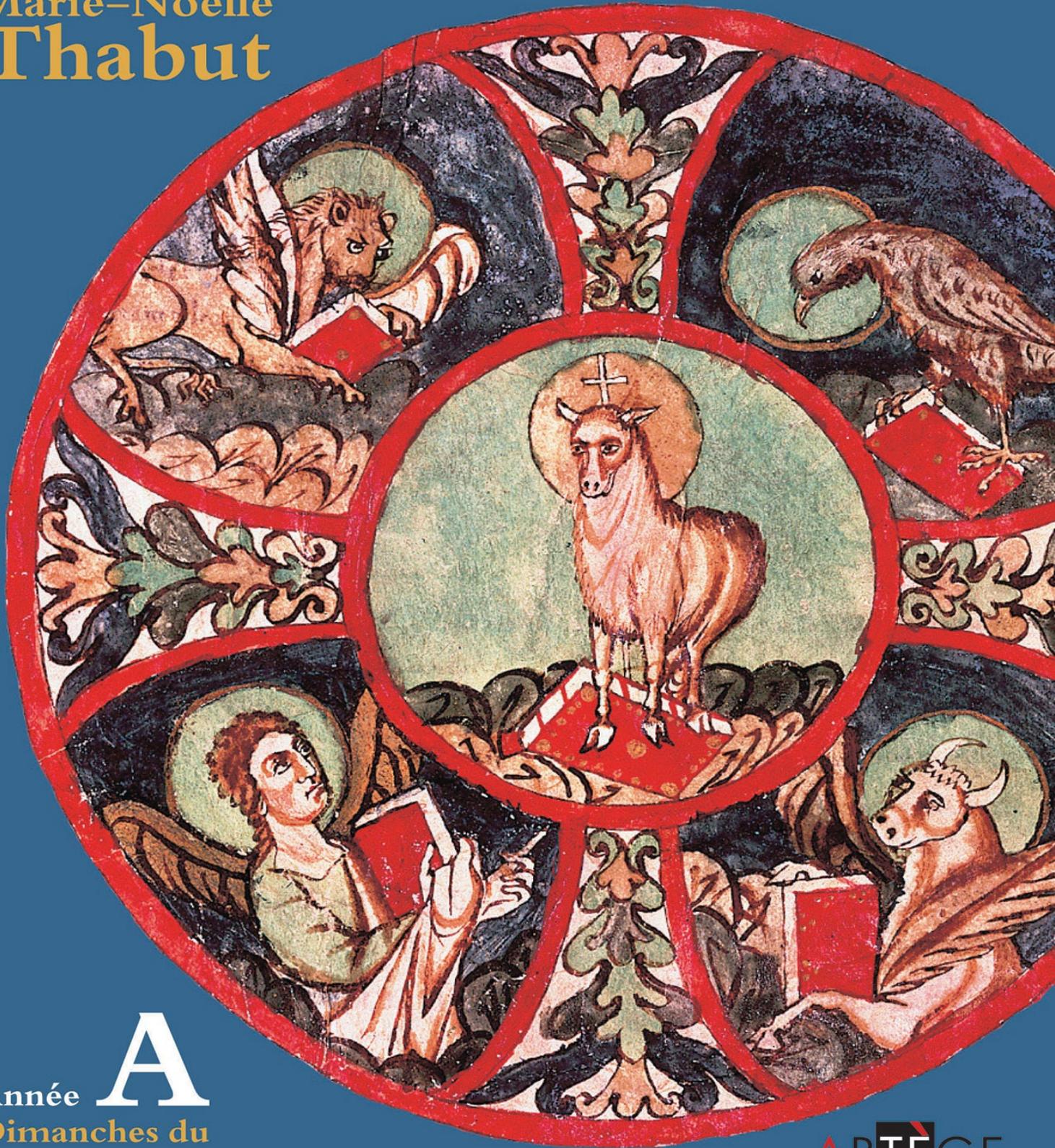


L'intelligence des Écritures 2

Marie-Noëlle
Thabut



Année **A**
Dimanches du
temps ordinaire

ARTEGE
EDITIONS

L'intelligence des Écritures
Année A

Marie-Noëlle Thabut

L'INTELLIGENCE DES ÉCRITURES

*Comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en
paroisse*

Tome 2 – Année A

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

terminées, nous nous donnons un baiser les uns aux autres. »
Nous avons heureusement retrouvé ce geste très symbolique depuis le concile Vatican II.

Et voilà ce que disait un Évêque de Rome, Saint Hippolyte, vers 215 : « Que l'évêque salue l'assemblée en disant : Que la paix du Christ soit avec vous tous. Et que tout le peuple réponde : Et avec ton esprit. Que le diacre dise à tous : Saluez-vous dans un saint baiser et que les clercs embrassent l'évêque, les laïcs hommes (embrassent) les laïcs hommes et les femmes (embrassent) les femmes. »

Évangile

Jean 3, 16-18

- 16 Dieu a tant aimé le monde
qu'Il a donné son Fils unique :
ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas,
mais il obtiendra la vie éternelle.**
- 17 Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde,
non pas pour juger le monde,
mais pour que, par lui, le monde soit sauvé.**
- 18 Celui qui croit en lui échappe au jugement,
celui qui ne veut pas croire est déjà jugé,
parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.**

« Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique » ; c'est le grand passage de l'Ancien Testament au Nouveau Testament qui est dit là. Dieu aime le monde, c'est-à-dire l'humanité : on le savait déjà dans l'Ancien Testament ; c'était même la grande découverte du peuple d'Israël. La grande nouveauté du Nouveau Testament, c'est le don du Fils pour le

salut de tous les hommes.

« Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique : ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle. » Si je comprends bien, il suffit de croire en lui pour être sauvé. Voilà la grande nouvelle de l'évangile, et de celui de Jean en particulier ; voici ce qu'il dit dans le Prologue : « Mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu » (Jn 1, 12). Et encore un peu plus loin au chapitre 3, Jean rapporte cette parole de Jésus : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jn 3, 36 / 6, 47)

Et quand il dit « vie éternelle », Jésus évoque autre chose que la vie biologique, bien sûr, il parle de cette autre dimension de la vie qu'est la vie de l'Esprit en nous, celle qui nous a été insufflée au jour de notre Baptême. (Jn 5, 24 ; 11, 26) ; pour lui, c'est cela le salut. Être sauvé, au sens biblique, c'est vivre en paix avec soi et avec les autres, c'est vivre en frères des hommes et en fils de Dieu. Pour cela, il suffit, nous dit Jésus, de nous tourner vers lui. Pour pouvoir être en permanence inspiré par son Esprit qui nous souffle des comportements de frères et de fils.

Pour parler à la manière de la Bible, on dira : « Il suffit de lever les yeux vers Jésus pour être sauvé. » C'est une nouvelle extraordinaire, si on veut bien la prendre au sérieux ! Il nous suffit de nous tourner vers lui, et d'accepter de le laisser transformer nos cœurs de pierre en cœurs de chair.

Pourquoi ? Parce que sur le visage du crucifié, qui donne sa vie librement, l'humanité découvre enfin le vrai visage du Dieu de tendresse et de pardon, à l'opposé du Dieu dominateur et vengeur que nous imaginons parfois malgré nous. « Qui m'a vu a

vu le Père » dit Jésus à ses disciples dans le même évangile de Jean (Jn 14, 9).

La seule chose qui nous est demandée, c'est de croire en Dieu qui sauve pour être sauvés, de croire en Dieu qui libère pour être libérés. Il nous suffit de lever vers Jésus un regard de foi pour être sauvés. C'est ce regard de foi, et lui seul, qui permet à Jésus de nous sauver. Et là, on ne peut pas ne pas penser à toutes les fois dans les évangiles où Jésus relève quelqu'un en lui disant « Ta foi t'a sauvé »².

Cette annonce de Jésus, dans son entretien avec Nicodème, Jean la médite au pied de la Croix. C'est là que lui revient en mémoire une prophétie de Zacharie qui annonçait le salut et la conversion de Jérusalem à la suite de la mort d'un homme aimé comme un « fils unique » : Dieu dit « Je répandrai sur la maison de David et sur l'habitant de Jérusalem un esprit de bonne volonté et de supplication. Alors ils lèveront les yeux vers moi, celui qu'ils ont transpercé... Ils pleureront sur lui comme sur un fils unique... Ce jour-là une source jaillira pour la maison de David et les habitants de Jérusalem en remède au péché et à la souillure » (Za 12, 10).

Je pense que, pour saint Jean, cette prophétie de Zacharie est une lumière très importante ; quand il médite sur le mystère du salut accompli par Jésus-Christ, c'est à elle qu'il se réfère. On la retrouve dans l'Apocalypse : « Voici, il vient au milieu des nuées, et tout œil le verra, et ceux mêmes qui l'ont percé ; toutes les tribus de la terre seront en deuil à cause de lui » (Ap 1, 7).

Et, du coup, nous comprenons mieux l'expression « fils unique » : « *Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique.* » Déjà, au tout début de l'évangile, Jean en avait parlé :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Deuxième lecture

1 Corinthiens 10, 16-17

Frères,

- 16 La coupe d'action de grâce que nous bénissons,
n'est-elle pas communion au sang du Christ ?
Le pain que nous rompons,
n'est-il pas communion au corps du Christ ?**
- 17 Puisqu'il y a un seul pain,
la multitude que nous sommes est un seul corps,
car nous avons tous part à un seul pain.**

Dans la lettre de Paul aux Corinthiens, le passage que nous venons de lire est encadré par une double recommandation dont il faut entendre toute la gravité ; cela commence par « *Mes bien-aimés, fuyez l'idolâtrie* » et la fin du passage, c'est « *voulez-vous exciter la jalousie du Seigneur ?* » ce qui veut dire exactement la même chose ; quand la Bible parle de la jalousie du Seigneur, c'est toujours pour mettre en garde contre l'idolâtrie.

Ici, Paul vise un problème bien précis, et notre passage d'aujourd'hui ne peut pas se comprendre hors de ce contexte : dans la religion chrétienne, on ne pratique pas de sacrifices d'animaux ; mais la religion juive en pratiquait et elle n'était pas la seule, les autres religions en faisaient autant ; et dans toutes les religions, que ce soit la religion juive ou une autre, le sacrifice était souvent suivi d'un repas qui avait lieu dans le temple même et au cours duquel on mangeait l'animal sacrifié,

dans l'intention d'entrer en communion avec la divinité.

Et donc, parmi les Corinthiens fraîchement convertis au Christianisme, il y avait des gens qui jusqu'à leur conversion avaient participé aux sacrifices d'animaux de la religion grecque et aux repas qui suivaient ces cérémonies. Il semble bien, d'après le contexte de notre lettre, que certains d'entre eux avaient encore la tentation de continuer à participer à ces repas dans les temples des idoles ; là Paul est très ferme, il faut choisir : ou entrer en communion avec le Dieu vivant ou rechercher une autre communion. Il n'est pas question, dit-il, de participer à la fois à la table du Seigneur et à celle des idoles.

Une autre question, plus difficile, se posait : les surplus de viande des animaux sacrifiés dans les temples des idoles étaient vendus en boucherie ; un chrétien pouvait-il en acheter et en consommer sans se faire complice de l'idolâtrie ? Cette question a empoisonné les débuts de l'Église, elle prend une grande place dans les Actes des Apôtres (chapitre 15), dans la lettre de Paul aux Romains (chapitres 14 et 15) et dans cette lettre aux Corinthiens (chapitres 8 à 10).

Pour certains, les choses étaient claires : puisque les idoles n'existent pas, on peut bien acheter au marché et manger dans nos maisons la viande des sacrifices, c'est de la viande tout simplement ; Paul n'y voit pas d'inconvénient à condition que l'on ne risque pas de scandaliser des chrétiens plus scrupuleux ou des non-chrétiens qui seraient surpris de voir les chrétiens se rendre complices de l'idolâtrie. Son raisonnement s'appuie toujours sur le même fondement : l'Eucharistie nous fait entrer en communion avec le Dieu de Jésus-Christ.

On comprend mieux du coup pourquoi Paul insiste sur le sens du repas de la liturgie chrétienne : « *La coupe d'action de*

grâce que nous bénissons est communion au sang du Christ ; le pain que nous rompons est communion au corps du Christ. » Le mot que Paul emploie, « koinônia » en grec, évoque un lien d'intimité, d'appartenance, une solidarité profonde.

Le Christ l'a dit en d'autres termes en employant le mot « Alliance » : « *Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang versé pour vous* » (Luc 22, 20). L'alliance au sens biblique, c'est bien une appartenance réciproque, un engagement mutuel : la grande formule de l'alliance c'était : « *Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu.* »

En Jésus, c'est Dieu qui accomplit son Alliance avec l'humanité ; mais en Jésus aussi, c'est l'humanité qui accueille ce projet de Dieu et y répond ; il est celui qui entretient avec Dieu le dialogue sans ombre proposé à Adam, c'est-à-dire à l'humanité tout entière. C'est tout le mystère de Jésus à la fois homme et Dieu : en Lui, Dieu propose son amour, en lui, l'humanité répond par l'action de grâce. En Lui Dieu parle, se révèle (il est le Verbe, la Parole du Père) ; en Lui l'humanité répond à la Parole. En Lui, Dieu se donne ; en Lui l'humanité accueille le don de Dieu. Vous avez reconnu là le schéma de toute célébration liturgique qui est justement le lieu de l'accomplissement de l'alliance. Et la Prière Eucharistique se conclut par cette phrase magnifique : « Par Lui, avec Lui et en Lui, à toi, Dieu le Père tout-puissant, dans l'unité du Saint Esprit tout honneur et toute gloire pour les siècles des siècles. Amen. »

Ce qui fut la grande découverte d'Israël (le Dieu tout-autre se fait le tout proche) est vrai au plus haut point dans l'Eucharistie : elle demeure pour nous le mystère du Dieu tout-autre et en même temps elle nous fait participer à son intimité, à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des sacrifices⁷ ! En fait on voulait dire par là : je sais, Seigneur, que ce qui compte le plus à tes yeux, ce n'est pas le sacrifice en lui-même, c'est l'attitude du cœur qu'il représente. « Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice, tu as ouvert mes oreilles ; tu ne demandais ni holocauste ni victime alors j'ai dit : Voici, je viens. »

Toute la Bible est l'histoire d'un long apprentissage et, avec ce psaume 39/40, nous sommes à la phase finale de ce qu'on peut appeler la pédagogie des prophètes. Je reprends rapidement cette histoire des sacrifices en Israël : elle se développe en même temps que se développe la connaissance de Dieu. C'est logique : « sacrifier », (« *sacrum facere* » en latin) signifie « faire du sacré », entrer en contact ou mieux en communion avec Dieu. Tout dépend évidemment de l'idée qu'on se fait de Dieu. Donc au fur et à mesure qu'on découvre le vrai visage de Dieu, la pratique sacrificielle va changer.

Je commence par le début : Première chose à retenir : ce n'est pas Israël qui a inventé la démarche du Sacrifice ou de l'offrande : (il y en a chez les autres peuples du Moyen Orient bien avant que le peuple hébreu ne mérite le nom de peuple).

Deuxième constatation lorsqu'on s'intéresse à la pratique sacrificielle d'Israël : il y a toujours eu des offrandes et des sacrifices en Israël tout au long de l'histoire biblique. Il y a une très grande variété de sacrifices mais tous sont un moyen de communiquer avec Dieu.

Troisième point : les sacrifices pratiqués par le peuple élu ressemblent à ceux de leurs voisins... oui, mais à une exception près et une exception qui est colossale : la spécificité des sacrifices en Israël, c'est que les sacrifices humains sont

strictement interdits. C'est une constante dans la Bible : les sacrifices humains sont de tout temps considérés comme une horreur ; Jérémie, par exemple, dit de la part de Dieu : « Cela je ne l'ai jamais demandé et je n'ai jamais eu l'idée de faire commettre une telle horreur... » (Jr 7,31 ; 19,6 ; 32,35). Et dans le fameux récit du sacrifice d'Abraham, celui-ci a découvert que « sacrifier » (« faire sacré ») ne veut pas dire « tuer » ! Abraham a offert son fils, il ne l'a pas tué. Cet épisode que les juifs appellent « la ligature d'Isaac » est lu justement comme la preuve que, depuis le début de l'Alliance entre Dieu et ce peuple qu'il s'est choisi, les sacrifices humains sont strictement interdits.

Si on y réfléchit, c'est tout ce qu'il y a de plus logique ! Dieu est le Dieu de la vie : impensable que pour nous rapprocher de Lui, il faille donner la mort ! Cette interdiction des sacrifices humains sera la première insistance de la religion de l'Alliance. On continuera à pratiquer seulement des sacrifices d'animaux. Mais peu à peu, on va assister au long des siècles à une véritable transformation, on pourrait dire une conversion du sacrifice. Cette conversion va porter sur deux points : sur le sens des sacrifices d'abord, sur la matière des sacrifices ensuite

1) sur le sens des sacrifices : dans la Bible, au fur et à mesure que l'on découvre Dieu, les sacrifices vont évoluer. En fait, on pourrait dire : « Dis-moi tes sacrifices, je te dirai quel est ton Dieu. » Notre Dieu est-il un Dieu qu'il faut apprivoiser ? Dont il faut obtenir les bonnes grâces ? Auprès duquel il faut acquérir des mérites ? Un Dieu courroucé qu'il faut apaiser ? Un Dieu qui exige des morts ? Alors nos sacrifices seront faits dans cet esprit-là, ce seront des rites magiques pour acheter Dieu en quelque sorte.

Ou bien notre Dieu est-il un Dieu qui nous aime le premier... un Dieu dont le dessein n'est que bienveillant... dont la grâce est acquise d'avance, parce qu'il n'est que Grâce... le Dieu de l'Amour et de la Vie. Et alors nos sacrifices seront tout autres. Ils seront des gestes d'amour et de reconnaissance. Les rites ne seront plus des gestes magiques mais des signes de l'Alliance conclue avec Dieu.

Toute la Bible est l'histoire de ce lent apprentissage pour passer de la première image de Dieu à la seconde. C'est nous qui avons besoin d'être apprivoisés, qui avons besoin de découvrir que tout est « cadeau », qui avons besoin d'apprendre à dire simplement « Merci » (Ce que la Bible appelle le « sacrifice des lèvres »). Toute la pédagogie biblique vise à nous faire quitter la logique du « donnant donnant », du calcul, des mérites, pour entrer dans la logique de la grâce, du don gratuit. Et notre apprentissage n'est jamais fini.

2) la conversion va également porter sur la matière des sacrifices : les prophètes ont joué un grand rôle dans ce lent apprentissage du peuple élu. Ils lui ont fait découvrir peu à peu le véritable sacrifice que Dieu attend : tout se passe comme si les prophètes nous disaient : « Tu veux entrer en relation avec Dieu...? Fort bien !... à condition de ne pas te tromper de Dieu ! »

C'est peut-être une phrase du prophète Osée (au huitième siècle) qui résume le plus parfaitement cette prédication des prophètes : « C'est l'amour que je veux et non les sacrifices » (Os 6, 6). On découvre peu à peu que le véritable « sacrifice », « faire sacré » consiste non plus à tuer mais à faire vivre. Dieu est le Dieu des vivants : donner la mort ne peut pas être la meilleure façon de nous rapprocher de Lui ! Faire vivre nos

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Première lecture

Isaïe 8, 23b-9, 3

- 8, 23b** Dans les temps anciens,
le Seigneur a couvert de honte
le pays de Zabulon et le pays de Nephtali ;
mais ensuite, il a couvert de gloire
la route de la mer, le pays au-delà du Jourdain,
et la Galilée, carrefour des païens.
- 9, 1** Le peuple qui marchait dans les ténèbres
a vu se lever une grande lumière ;
sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre
une lumière a resplendi.
- 9, 2** Tu as prodigué l'allégresse,
tu as fait grandir la joie :
ils se réjouissent devant toi
comme on se réjouit en faisant la moisson,
comme on exulte
en partageant les dépouilles des vaincus.
- 9, 3** Car le joug qui pesait sur eux,
le bâton qui meurtrissait leurs épaules,
le fouet du chef de corvée, tu les as brisés
comme au jour de la victoire sur Madiane.

À l'époque dont il est question, le royaume d'Israël est divisé en deux : vous vous souvenez que David puis Salomon ont été rois de tout le peuple d'Israël ; mais, dès la mort de Salomon, en 933 avant JC, l'unité a été rompue, (on parle du schisme d'Israël); et il y a eu deux royaumes bien distincts et même

parfois en guerre l'un contre l'autre : au Nord, il s'appelle Israël, c'est lui qui porte le nom du peuple élu ; sa capitale est Samarie ; au Sud, il s'appelle Juda, et sa capitale est Jérusalem. C'est lui qui est véritablement le royaume légitime : car c'est la descendance de David sur le trône de Jérusalem qui est porteuse des promesses de Dieu.

Isaïe prêche dans le royaume du Sud, mais, curieusement, tous les lieux qui sont cités ici appartiennent au royaume du Nord : “Le Seigneur a couvert de honte le pays de Zabulon et le pays de Nephtali... il a couvert de gloire la route de la mer, le pays au-delà du Jourdain et la Galilée... comme au jour de la victoire sur Madiane” : Zabulon, Nephtali, la route de la mer, le pays au-delà du Jourdain, la Galilée, Madiane, ce sont six noms de lieux qui sont au Nord ; Zabulon et Nephtali : ce sont deux des douze tribus d'Israël ; et leur territoire correspond à la Galilée, à l'Ouest du lac de Tibériade ; on est bien au Nord de la Palestine. La route de la mer, comme son nom l'indique, c'est la plaine côtière à l'Ouest de la Galilée ; enfin, ce qu'Isaïe appelle le pays au-delà du Jourdain, c'est la Transjordanie.

Ces précisions géographiques permettent d'émettre des hypothèses sur les événements historiques auxquels Isaïe fait allusion ; car ces trois régions, la Galilée, la Transjordanie et la plaine côtière, ont eu un sort particulier pendant une toute petite tranche d'histoire, entre 732 et 721 avant JC. Vous savez qu'à cette époque-là la puissance montante dans la région est l'empire assyrien dont la capitale est Ninive. Or ces trois régions-là ont été les premières annexées par le roi d'Assyrie, Tiglath-Pilézer III, en 732. Puis, en 721, c'est la totalité du royaume de Samarie qui a été annexée (y compris la ville de Samarie).

C'est donc très certainement à cette tranche d'histoire qu'Isaïe fait référence. C'est à ces trois régions précisément qu'Isaïe promet un renversement radical de situation : "Dans un premier temps, le Seigneur a couvert de honte le pays de Zabulon et le pays de Nephtali ; mais ensuite, il a couvert de gloire la route de la mer, le pays au-delà du Jourdain, et la Galilée, carrefour des païens".

Je n'oublie pas ce que je disais tout à l'heure, à savoir qu'Isaïe prêche à Jérusalem ; et on peut évidemment se demander en quoi ce genre de promesses au sujet du royaume du Nord peut intéresser le royaume du Sud.

On peut répondre que le royaume du Sud n'est pas indifférent à ce qui se passe au Nord, au moins pour deux raisons : d'abord, étant donné leur proximité géographique, les menaces qui pèsent sur l'un, pèseront tôt ou tard sur l'autre : quand l'empire assyrien prend possession du Nord, le Sud a tout à craindre. Et, d'ailleurs, ce royaume du Sud (Jérusalem) est déjà vassal de l'empire assyrien ; il n'est pas encore écrasé, mais il a perdu son autonomie. D'autre part, deuxième raison, le royaume du Sud interprète le schisme comme un déchirement dans une robe qui aurait dû rester sans couture : il espère toujours une réunification, sous sa houlette, bien sûr.

Or, justement, ces promesses de relèvement du royaume du Nord résonnent à ce niveau : "Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière ; sur les habitants du pays de l'ombre une lumière a resplendi", voilà deux phrases qui faisaient partie du rituel du sacre de chaque nouveau roi. Traditionnellement, l'avènement d'un nouveau roi est comparé à un lever de soleil, car on compte bien qu'il rétablira la grandeur de la dynastie. C'est donc d'une naissance royale qu'il est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dont les territoires étaient limitrophes, avaient ceci de commun qu'elles avaient été annexées en même temps.) Et le prophète continuait : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière ; sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre une lumière a resplendi. » Cette formule était employée lors de la cérémonie du sacre d'un nouveau roi : son avènement, tel la promesse d'une ère nouvelle, était comparé à un lever de soleil.

En évoquant cette prophétie, Matthieu applique à l'arrivée de Jésus en Galilée ces phrases rituelles du sacre : manière de nous dire que le vrai roi du monde est venu habiter chez nous. Oui, enfin la lumière s'est levée sur Israël et sur l'humanité tout entière ; la Galilée, carrefour des nations, comme on disait, est la porte ouverte sur le monde : à partir d'elle, le salut de Dieu apporté par le Messie rayonnera sur toutes les nations.

En même temps, Matthieu annonce déjà en quelques mots le déroulement des événements qui vont suivre ; en racontant le départ de Jésus vers la Galilée, après l'arrestation de Jean-Baptiste, Matthieu nous montre bien deux choses : premièrement que toute la vie du Christ est sous le signe de la persécution... mais deuxièmement aussi la victoire finale sur le mal : Jésus fuit la persécution, c'est vrai, mais ce faisant, il porte plus loin la Bonne Nouvelle : du mal, Dieu fait surgir un bien... la fin de l'Évangile nous montrera que de la souffrance et de la mort, Dieu fait surgir la Vie.

Voici Jésus à Capharnaüm et Matthieu emploie une formule apparemment banale « A partir de ce moment » ; or si on regarde bien, il ne l'emploie qu'une seule autre fois, bien plus tard, au chapitre 16 : ce n'est pas un hasard ; les deux fois, il s'agit d'un grand tournant ; ici « A partir de ce moment, Jésus commença à

proclamer : Convertissez-vous, le Règne des cieux s'est approché » ; au chapitre 16, ce sera « A partir de ce moment, Jésus Christ commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des anciens, des grands-prêtres et des scribes, être mis à mort et, le troisième jour, ressusciter. »

Effectivement, dans l'épisode d'aujourd'hui, qui nous relate le début de la vie publique de Jésus, nous sommes à un grand tournant ; avec l'effacement de Jean-Baptiste et le début de la prédication de Jésus, l'humanité a franchi une étape décisive : du temps de la promesse nous sommes passés au temps de l'accomplissement.

Et désormais, le Royaume est là, parmi nous, non seulement en paroles mais en actes : car la finale du texte d'aujourd'hui est tout un programme : « Jésus, parcourant toute la Galilée, enseignait dans leurs synagogues, proclamait la Bonne Nouvelle du Royaume, guérissait toute maladie et toute infirmité dans le peuple. »

La prophétie d'Isaïe que nous avons lue en première lecture trouve ici sa pleine réalisation et saint Matthieu le souligne puissamment. Jésus proclame : « Le Royaume de Dieu est là ! »

Immédiatement il annonce que, pour faire connaître cette Bonne Nouvelle, il compte sur des témoins, des hommes qu'il choisit pour être ses collaborateurs. La démarche est significative ; Jésus ne se lance pas seul dans l'accomplissement de sa mission : il fait à des hommes ordinaires l'honneur d'y être associés. Ces collaborateurs qu'il choisit parmi des hommes dont le métier est la pêche, il les nomme pêcheurs d'hommes : tirer des hommes de la mer, c'est les empêcher de se noyer ; c'est les sauver.

Jésus associe les apôtres à sa mission de Sauveur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Longtemps auparavant, déjà, Moïse précisait bien au peuple (Dt 7, 7) : « Si le SEIGNEUR s'est attaché à vous et s'il vous a choisis, ce n'est pas que vous soyez le plus nombreux de tous les peuples, car vous êtes le moindre de tous les peuples... » et un peu plus loin « Ce n'est pas parce que vous êtes justes ou que vous avez le cœur droit... » Traduisez : Les choix de Dieu sont libres et sans aucun mérite de la part de l'homme, il ne faudrait jamais l'oublier.

Deuxième point, la vraie Sagesse qui est celle de Dieu ne peut être que don de Dieu. Dieu est le Tout-Autre et nous ne l'atteignons pas, nous ne le comprenons pas par nous-mêmes. Tout ce que nous pouvons savoir de Lui, dire de Lui, c'est par révélation. Il nous fait connaître son mystère, comme dit Paul dans sa lettre aux Éphésiens.

Et justement, dans le début de cette même lettre aux Corinthiens, Paul leur avait dit : « Je rends grâce à Dieu sans cesse à votre sujet, pour la grâce de Dieu qui vous a été donnée dans le Christ Jésus. Car vous avez été, en lui, comblés de toutes les richesses, toutes celles de la parole et toutes celles de la connaissance. C'est que le témoignage du Christ s'est affermi en vous, si bien qu'il ne vous manque aucun don.... »

Vous avez remarqué le mot « don »... Et du coup, évidemment, on voit bien que pour Paul, cette connaissance de Dieu qui nous a été donnée par grâce ne doit pas être une occasion de nous vanter : ce serait justement contraire à la sagesse ! Les dons de Dieu ne sont pas une cause d'orgueil personnel, mais d'action de grâce ! Si les vues de Dieu sont différentes des nôtres, lui seul peut nous les faire pénétrer.

Jérémie le disait déjà : « Que le sage ne se vante pas de sa sagesse ! Que l'homme fort ne se vante pas de sa force ! Que le

riche ne se vante pas de sa richesse ! Si quelqu'un veut se vanter, qu'il se vante de ceci : d'être assez malin pour me connaître, moi, le SEIGNEUR qui mets en œuvre la bonté fidèle, le droit et la justice sur la terre » (Jr 9, 22-23).

Le texte d'aujourd'hui apparaît bien comme l'application à la communauté de Corinthe de ces choix surprenants de Dieu. Paul invite les Corinthiens à se regarder avec réalisme : humainement parlant, rien ne les désignait pour recevoir un appel de Dieu... Ils ne sont ni savants, ni puissants, ni nobles aux yeux du monde, mais un ramassis de tout-venants qui ne seraient rien si la puissance de Dieu n'en faisait pas son Église. Leur titre de noblesse, le seul important aux yeux de Dieu, c'est leur Baptême. Décidément, Dieu crée le monde nouveau de toutes pièces.

Corinthe, c'est l'illustration vivante de l'initiative inouïe de Dieu qui recrée le monde selon ses propres chemins, bousculant les données habituelles des sociétés humaines. Il n'est plus question de « se glorifier devant Dieu » (comme le faisait le Pharisien de la parabole), mais de rendre Gloire à Dieu pour tant d'amour pour les hommes.

Évangile

Matthieu 5, 1-12a

- 1** **Quand Jésus vit la foule qui le suivait, il gravit la montagne. il s'assit, et ses disciples s'approchèrent.**
- 2** **Alors, ouvrant la bouche, il se mit à les instruire, il disait :**
- 3** **« Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux est à eux !**
- 4** **Heureux les doux : ils obtiendront la terre promise !**

- 5 **Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés !**
- 6 **Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : ils seront rassasiés !**
- 7 **Heureux les miséricordieux : ils obtiendront miséricorde !**
- 8 **Heureux les cœurs purs : ils verront Dieu !**
- 9 **Heureux les artisans de paix : ils seront appelés fils de Dieu !**
- 10 **Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice :
le Royaume des cieux est à eux !**
- 11 **Heureux serez-vous si l'on vous insulte,
si l'on vous persécute
et si l'on dit faussement toute sorte de mal contre vous,
à cause de moi.**
- 12 **Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse,
car votre récompense sera grande dans les cieux ! »**

Quelques remarques préalables, avant de lire ce texte :

Souvenons-nous premièrement, que Jésus a passé une grande partie de son temps à consoler, guérir, encourager les hommes et les femmes qu'il rencontrait. Dans l'évangile de dimanche dernier, par exemple, Matthieu écrivait : « Jésus proclamait la Bonne Nouvelle du Royaume, guérissait toute maladie et toute infirmité dans le peuple. » Si Jésus a consacré du temps à guérir ses contemporains, cela veut dire que toute souffrance et en particulier la maladie et l'infirmité sont à combattre. Il ne faut donc certainement pas lire « Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés » comme si c'était une chance de pleurer ! Ceux qui, aujourd'hui pleurent de douleur ou de chagrin ne peuvent pas considérer cela comme un bonheur ! Les larmes dont il s'agit, ce sont celles du repentir. Notre Pape Benoît XVI donne en exemple celles de saint Pierre, après son reniement. Jésus fait allusion, probablement, ici à une vision d'Ezéchiel : au dernier jour, Dieu enverra son messager « faire une marque sur le front

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

justice, de tendresse et de pitié... À pleines mains, il donne au pauvre. » Dans la première lecture, Isaïe soulignait le lien entre notre relation aux autres et notre relation à Dieu. Ce psaume lui fait parfaitement écho !

La formule « *homme de justice, de tendresse et de pitié* » fait irrésistiblement penser à la définition que Dieu a donnée de lui-même à Moïse : « *Le SEIGNEUR, Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté..* » (Ex 34, 6). Et d'ailleurs, le psaume précédent (110/111) qui ressemble beaucoup à celui-ci emploie exactement les mêmes mots « *justice, tendresse et pitié* » pour Dieu et pour l'homme. Manière de dire que l'observation quotidienne de la Loi, dans toute notre vie, de A à Z, comme le symbolise l'alphabétisme de ce psaume, finit par nous modeler à l'image et à la ressemblance de Dieu.

J'ai bien dit ressemblance : le psalmiste n'oublie pas que le Seigneur est le Tout-Autre : les formules ne sont donc pas exactement les mêmes : pour Dieu on dit qu'Il « *est* » justice, tendresse et pitié... alors que pour l'homme, le psalmiste dit « *il est homme DE justice, DE tendresse, DE pitié* », ce qui veut dire que ce sont des vertus qu'il pratique, ce n'est pas son être même. Ces vertus, il les tient de Dieu, il les reflète en quelque sorte.

Et alors parce que son action est à l'image de celle de Dieu, l'homme de bien est une lumière pour les autres : « *Lumière des cœurs droits, il s'est levé dans les ténèbres.* » Là encore, il y a un écho à la lecture d'Isaïe « *Partage ton pain avec celui qui a faim, recueille chez toi le malheureux sans abri, couvre celui que tu verras sans vêtement... alors ta lumière jaillira comme l'aurore.* » C'est quand nous donnons et partageons, que nous sommes le plus à l'image de Dieu, lui qui n'est que don. Alors, à

notre petite mesure, nous reflétons sa lumière.

Deuxième lecture

1 Corinthiens 2, 1- 5

- 1 Frères,
quand je suis venu chez vous,
je ne suis pas venu vous annoncer le mystère de Dieu
avec le prestige du langage humain ou de la sagesse.**
- 2 Parmi vous, je n'ai rien voulu connaître d'autre que Jésus Christ
ce Messie crucifié.**
- 3 Et c'est dans la faiblesse,
craintif et tout tremblant,
que je suis arrivé chez vous.**
- 4 Mon langage, ma proclamation de l'Évangile,
n'avaient rien à voir avec le langage
d'une sagesse qui veut convaincre ;
mais c'est l'Esprit et sa puissance qui se manifestaient,**
- 5 pour que votre foi ne repose pas sur la sagesse des hommes,
mais sur la puissance de Dieu.**

Saint Paul, comme souvent, procède par contrastes : première opposition, le mystère de Dieu est tout différent de la sagesse des hommes ; deuxième opposition, le langage de l'apôtre qui annonce le mystère est tout différent du beau langage humain, de l'éloquence. Je reprends ces deux oppositions : mystère de Dieu / sagesse humaine ; langage du prédicateur / éloquence, (ou art oratoire, si vous préférez).

Et, tout d'abord l'opposition mystère de Dieu ou sagesse humaine : Paul dit qu'il est venu « *annoncer le mystère de*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

autrement, c'est dans la fidélité à Dieu que l'homme trouve le vrai bonheur. S'éloigner de lui, c'est, tôt ou tard, faire notre propre malheur. On dit de manière imagée que l'homme se trouve en permanence à un carrefour : deux chemins s'ouvrent devant lui (dans la Bible, on dit deux « voies »). Une voie mène à la lumière, à la joie, à la vie ; bienheureux ceux qui l'empruntent. L'autre est une voie de nuit, de ténèbres et, en définitive n'apporte que tristesse et mort. Bien malheureux sont ceux qui s'y fourvoient. Là encore on ne peut pas s'empêcher de penser au récit de la chute d'Adam et Ève. Leur mauvais choix les a entraînés sur la mauvaise voie.

Ce thème des deux voies est très souvent développé dans la Bible : dans le livre du Deutéronome, particulièrement ; « Vois, je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bonheur, la mort et le malheur, moi qui te commande aujourd'hui d'aimer le SEIGNEUR ton Dieu, de suivre ses chemins, de garder ses commandements, ses Lois et ses coutumes... Tu choisiras la vie pour que tu vives, toi et ta descendance, en aimant le SEIGNEUR ton Dieu, en écoutant sa voix et en t'attachant à lui » (Dt 30, 15-20).

D'après le thème des deux voies, nous ne sommes jamais définitivement prisonniers, même après des mauvais choix, puisqu'il est toujours possible de rebrousser chemin. Par le Baptême, nous avons été greffés sur Jésus-Christ, qui, à chaque instant, nous donne la force de choisir à nouveau la bonne voie : c'est bien pour cela qu'on l'appelle le Rédempteur, ce qui veut dire le « Libérateur. » Ben Sirac disait « Il dépend de ton choix de rester fidèle. » Baptisés, nous pouvons ajouter « avec la force de Jésus-Christ. »

Psaume 118 (119)

- 1 Heureux les hommes intègres dans leurs voies
qui marchent suivant la Loi du SEIGNEUR !**
- 2 Heureux ceux qui gardent ses exigences,
ils le cherchent de tout cœur !**
- 4 Toi, tu promulgues des préceptes
à observer entièrement.**
- 5 Puissent mes voies s'affermir
à observer tes commandements !**
- 17 Sois bon pour ton serviteur, et je vivrai,
j'observerai ta parole.**
- 18 Ouvre mes yeux
que je contemple les merveilles de ta Loi.**
- 33 Enseigne-moi, SEIGNEUR, le chemin de tes ordres :
à les garder, j'aurai ma récompense.**
- 34 Montre-moi comment garder ta Loi,
que je l'observe de tout cœur.**

Ce psaume fait parfaitement écho à la première lecture tirée de Ben Sirac : c'est la même méditation qui continue ; l'idée qui est développée (de façon différente, bien sûr, mais très cohérente), dans ces deux textes, c'est que l'humanité ne trouve son bonheur que dans la confiance en Dieu et l'obéissance à ses commandements. Le malheur et la mort commencent pour l'homme dès qu'il s'écarte de la voie de la confiance tranquille. Laisser entrer en nous le soupçon sur Dieu et sur ses commandements et du coup n'en faire qu'à sa tête, si j'ose dire, c'est s'engager sur un mauvais chemin, une voie sans issue.

C'est tout le problème d'Adam et Ève dans le récit de la chute au Paradis terrestre.

Et nous retrouvons bien ici en filigrane le thème des deux voies dont nous avons parlé au sujet de la première lecture : si on en croit Ben Sirac, nous sommes de perpétuels voyageurs obligés de vérifier notre chemin... Bienheureux parmi nous ceux qui ont trouvé la bonne route ! Car des deux voies, des deux routes qui s'ouvrent en permanence devant nous, l'une mène au bonheur, l'autre mène au malheur.

Et le bonheur, d'après ce psaume, c'est tout simple ; la bonne route, pour un croyant, c'est tout simplement de suivre la Loi de Dieu : « Heureux les hommes intègres en leurs voies qui marchent suivant la Loi du SEIGNEUR ! » Le croyant connaît la douceur de vivre dans la fidélité aux commandements de Dieu, voilà ce que veut nous dire ce psaume.

Il est le plus long du psautier et les quelques versets retenus aujourd'hui, n'en sont qu'une toute petite partie, l'équivalent d'une seule strophe. En réalité, il comporte cent soixante-seize versets, c'est-à-dire vingt-deux strophes de huit versets. Vingt-deux... huit... ces chiffres ne sont pas dûs au hasard.

Pourquoi vingt-deux strophes ? Parce qu'il y a vingt-deux lettres dans l'alphabet hébreu : chaque verset de chaque strophe commence par une même lettre et les strophes se suivent dans l'ordre de l'alphabet : en littérature, on parle « d'acrostiche », mais ici, il ne s'agit pas d'une prouesse littéraire, d'une performance ! Il s'agit d'une véritable profession de foi : ce psaume est un poème en l'honneur de la Loi, une méditation sur ce don de Dieu qu'est la Loi, les commandements, si vous préférez. D'ailleurs, plus que de psaume, on ferait mieux de parler de litanie ! Une litanie en l'honneur de la Loi ! Voilà qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Septième dimanche du temps ordinaire

Première lecture

Lévitique 19, 1-2, 17-18

- 1 Le SEIGNEUR adressa la parole à Moïse :**
- 2 « Parle à toute l'assemblée des fils d'Israël ;
tu leur diras :
Soyez saints,
car moi, le SEIGNEUR votre Dieu,
je suis saint.**
- 17 Tu n'auras aucune pensée de haine contre ton frère.
Mais tu n'hésiteras pas à réprimander ton compagnon,
et ainsi tu ne partageras pas son péché.**
- 18 Tu ne te vengeras pas.
Tu ne garderas pas de rancune contre les fils de ton peuple.
Tu aimeras ton prochain comme toi-même.
Je suis le SEIGNEUR ! »**

Être « comme des dieux » : on en a tous rêvé un jour ou l'autre... et le livre de la Genèse, racontant la faute d'Adam et Ève, dit que c'est bien là notre problème ! « Vous serez comme des dieux » avait promis le serpent, avait menti le serpent, devrait-on dire, et cette perspective les a perdus.

Mais voilà que c'est Dieu lui-même qui nous dit : « Soyez saints COMME moi »... « Soyez saints, car moi, le SEIGNEUR votre Dieu, je suis saint. » C'est un ordre, mieux, c'est un appel, c'est notre vocation. Donc, nous ne nous trompons pas quand nous rêvons d'être comme des dieux ! C'est le psaume 8 qui dit :

« Tu as voulu l'homme à peine moindre qu'un dieu, le couronnant de gloire et d'honneur. » Seulement voilà : pour ressembler vraiment à Dieu, encore faudrait-il avoir une juste idée de Dieu.

Les premiers chapitres de la Bible disaient déjà que l'homme est fait pour ressembler à Dieu. Encore faut-il savoir en quoi consiste la ressemblance : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre ! » (Gn 1, 26). La formule « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il soumette... » donne à penser que cette ressemblance serait de l'ordre de la royauté, de la soumission... Réellement, l'homme est créé pour être le roi de la création. Mais, le vocabulaire employé par l'auteur suggère que la royauté à laquelle l'homme est appelé est une autorité d'amour et non une domination.

Un peu plus loin, le même livre de la Genèse emploie de nouveau deux fois la même formule : une fois à l'identique : « Le jour où Dieu créa l'homme, il le fit à la ressemblance de Dieu », mais la seconde fois il s'agit des enfants d'Adam : « Adam engendra un fils à sa ressemblance et à son image » : cette fois on a bien l'impression que les mots image et ressemblance ont le sens qu'on leur donne d'habitude quand on dit qu'un fils ressemble à son père. « Tel père tel fils », dit-on.

Enfin, cette phrase que nous connaissons bien, « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa » (Gn 1, 27), nous dit que le couple créé pour l'amour et pour le dialogue est l'image du Dieu d'amour.

Il a fallu des siècles pour que le peuple comprenne que les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- 47 Et si vous ne saluez que vos frères,
que faites-vous d'extraordinaire ?
Les païens eux-mêmes n'en font-ils pas autant ?**
- 48 Vous donc, soyez parfaits
comme votre Père céleste est parfait.**

Une précision de vocabulaire pour commencer Jésus dit : « Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. » En réalité, vous ne trouverez nulle part dans l'Ancien Testament le commandement de haïr nos ennemis et Jésus le sait mieux que nous. Mais c'est une manière de parler en hébreu ; cela veut dire : commence déjà par aimer ton prochain. L'ambition reste modeste, mais c'est un premier pas. Dans le texte d'aujourd'hui, justement, il nous invite à franchir une deuxième étape. L'amour du prochain doit être acquis, il invite à aimer désormais également nos ennemis.

Une autre maxime nous choque dans l'évangile d'aujourd'hui : Jésus dit : « Vous avez appris qu'il a été dit “Œil pour œil, dent pour dent” » (ce que nous appelons la loi du talion) : effectivement, cette maxime est dans l'Ancien Testament (qui ne l'a pas inventée, d'ailleurs : on la trouvait déjà dans le code d'Hammourabi en 1750 avant JC en Mésopotamie) ; elle nous paraît cruelle ; mais il ne faut pas oublier dans quel contexte elle est née : elle représentait alors un progrès considérable ! Rappelez-vous d'où on venait : Caïn, qui se vengeait sept fois et, cinq générations plus tard, son descendant Lamek se faisait une gloire de se venger soixante dix-sept fois ; vous connaissez la chanson de Lamek à ses deux femmes, Ada et Cilla : « Ada et Cilla, écoutez ma voix ! Femmes de Lamek, tendez l'oreille à mon dire ! Oui, j'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure. Oui, Caïn sera vengé sept fois, mais Lamek soixante-dix-sept fois. »

En Israël, la loi du talion apparaît dans le livre de l'Exode pour imposer une réglementation de la vengeance : désormais le châtement est limité, il doit rester proportionnel à l'offense. « Si malheur arrive, tu paieras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure » (Ex 21, 23-25). C'est déjà un progrès, ce ne sont plus la haine et l'instinct seuls qui déterminent la hauteur de la vengeance, c'est un principe juridique qui s'impose à la volonté individuelle. Ce ne sont plus sept vies pour une vie ou soixante-dix-sept vies pour une vie. La pédagogie de Dieu est à l'œuvre pour libérer l'humanité de la haine ; évidemment, pour ressembler vraiment à Dieu, il y a encore du chemin à faire, mais c'est déjà une étape. Jésus, dans le sermon sur la montagne, propose de franchir la dernière étape : ressembler à notre Père des cieux, c'est s'interdire toute riposte, toute gifle, c'est tendre l'autre joue. « Vous avez appris qu'il a été dit “Œil pour œil, dent pour dent”, eh bien moi, je vous dis de ne pas riposter au méchant, mais si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui encore l'autre. » Pourquoi s'interdire désormais toute vengeance, toute haine ? Simplement pour devenir vraiment ce que nous sommes : les fils de notre Père qui est dans les cieux.

Car, en fait, si on y regarde bien, ce texte est une leçon sur Dieu avant d'être une leçon pour nous : Jésus nous révèle qui est vraiment Dieu ; l'Ancien Testament avait déjà dit que Dieu est Père, qu'il est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d'amour (Ex 34, 6) et que nos larmes coulent sur sa joue, car il est tout proche ; cette dernière phrase est de Ben Sirac, vous vous souvenez (Si 35, 18). Tout cela, l'Ancien Testament l'avait déjà dit ; mais nous avons la tête dure... et grand mal à croire à un Dieu qui ne soit qu'amour. Jésus le reedit de manière imagée :

« Dieu fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes. » Cette image, bien sûr, était plus parlante du temps de Jésus, dans une civilisation agraire où soleil et pluie sont tous deux accueillis comme des bénédictions. Mais l'image reste belle et, si je comprends bien, ce n'est pas une leçon de morale qui nous est donnée là : c'est beaucoup plus profond que cela. Dieu nous charge d'une mission, celle d'être ses reflets dans le monde : « Vous donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Si je comprends bien, croire que Dieu est amour n'est pas un chemin de facilité : cela va devenir au jour le jour extrêmement exigeant pour nous dans le registre du don et du pardon !

« Donne à qui te demande, ne te détourne pas de celui qui veut t'emprunter » : jusque-là, l'Ancien Testament avait cherché à développer l'amour du prochain, du frère de race et de religion, et même de l'immigré qui partageait le même toit. Cette fois Jésus abolit toutes les frontières : le sens de la phrase, c'est « Donne à quiconque te demande, ne te détourne pas de celui qui veut t'emprunter » (sous-entendu quel qu'il soit). Nous retrouverons cette exigence dans la parabole du Bon Samaritain (Lc 10, 29-37).

Tout cela nous paraît fou, déraisonnable, démesuré ; et pourtant c'est exactement comme cela que Dieu agit avec chacun de nous chaque jour, comme il n'a pas cessé de le faire pour son peuple.

Cela nous renvoie à tout ce que nous avons lu ces derniers dimanches dans la première lettre aux Corinthiens : Paul opposait nos raisonnements humains à la sagesse de Dieu : la raison raisonnante (et quelques amis bien intentionnés) nous poussent à ne pas nous « faire avoir » comme on dit. Jésus est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

confiance, ce que notre traduction rend par « intendant. » Les deux mots nous vont bien : « serviteurs quelconques » selon l'expression retenue par Luc ((Lc 17, 10), simples subalternes, nous le sommes, et c'est rassurant. L'œuvre de Dieu ne nous appartient pas. Nous faisons tranquillement notre petit possible au jour le jour, et cela suffit à notre joie intérieure.

« Intendants », nous le sommes également, fiers de la confiance qui nous est faite. Or l'importance d'un intendant se mesure à la taille de la propriété ou à l'importance de la fortune qu'il doit gérer. Eh bien nous, nous sommes les intendants du Maître du monde et de l'histoire ! « Intendants des mystères de Dieu », dit Paul. Les deux mots employés par Paul se contrebalancent en quelque sorte : ils nous permettent de pressentir la grandeur de notre mission au cœur même de notre petitesse !

On comprend alors pourquoi les petites querelles des Corinthiens pouvaient affliger Paul. Elles ne sont pas à la hauteur de l'enjeu véritable de nos vies qui n'est autre que le Jour que nous attendons tous avec ferveur : celui de la venue du Seigneur.

Évangile

Matthieu 6, 24-34

**Comme les disciples s'étaient rassemblés
autour de Jésus, sur la montagne,
il leur disait :**

- 24 « Aucun homme ne peut servir deux maîtres :
ou bien il détestera l'un et aimera l'autre,
ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre.
Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'Argent.**
- 25 C'est pourquoi je vous dis :
Ne vous faites pas tant de souci
pour votre vie, au sujet de la nourriture,
ni pour votre corps, au sujet des vêtements.
La vie ne vaut-elle pas plus que la nourriture,
et le corps plus que le vêtement ?**
- 26 Regardez les oiseaux du ciel ;
ils ne font ni semailles ni moisson,
ils ne font pas de réserves dans des greniers,
et votre Père céleste les nourrit.
Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?**
- 27 D'ailleurs, qui d'entre vous, à force de souci,
peut prolonger tant soit peu son existence ?**
- 28 Et au sujet des vêtements, pourquoi se faire tant de souci ?
Observez comment poussent les lis des champs :
Ils ne travaillent pas, ils ne filent pas.**
- 29 Or je vous dis que Salomon lui-même, dans toute sa gloire,
n'était pas habillé comme l'un d'eux.**
- 30 Si Dieu habille ainsi l'herbe des champs,
qui est là aujourd'hui,
et qui demain sera jetée au feu,**

**ne fera-t-il pas bien davantage pour vous,
hommes de peu de foi ?**

- 31 Ne vous faites donc pas tant de souci :
ne dites pas : Qu'allons-nous manger ?
ou bien : Qu'allons-nous boire ?
ou encore : Avec quoi nous habiller ?**
- 32 Tout cela, les païens le recherchent.
Mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin.**
- 33 Cherchez d'abord son Royaume et sa justice,
et tout cela vous sera donné par-dessus le marché.**
- 34 Ne vous faites pas tant de souci pour demain :
demain se souciera de lui-même ;
à chaque jour suffit sa peine. »**

On ne s'étonne pas que Jésus ait, à plusieurs reprises, abordé les questions d'argent, puisque c'est bien l'une des préoccupations majeures des hommes ; mais il me semble qu'il y a, dans le discours de Jésus, beaucoup plus que des considérations de sagesse. J'y lis au moins trois insistances : un appel à la liberté, une invitation à vérifier nos priorités et enfin une consigne de confiance.

Un appel à la liberté, d'abord. Celui qui n'avait « pas même une pierre pour reposer sa tête » jouissait d'une liberté totale de mouvement. On sait, à l'inverse, combien certains se voient obligés de consacrer leur temps et leur énergie à gérer leur fortune. Nous désirons la richesse parce que nous y voyons un moyen d'être libres et heureux (et le but est louable, en soi), mais l'inverse peut se produire, quand nous en devenons esclaves. Ce que l'on possède pourrait bien nous posséder, en définitive.

Parce que ce problème est de tous les temps, de nombreux auteurs bibliques l'ont abordé, chacun dans son style. Je vous lis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

On connaît la réponse de saint Pierre à des chrétiens qui trouvaient bien longue cette attente : « Il y a une chose en tout cas, mes amis, que vous ne devez pas oublier : pour le Seigneur un seul jour est comme mille ans et mille ans comme un jour. Non, le Seigneur ne tarde pas à tenir sa promesse, alors que certains prétendent qu'il a du retard, mais il fait preuve de patience envers vous, ne voulant pas que quelques-uns périssent mais que tous parviennent à la conversion... Nous attendons selon sa promesse des cieux nouveaux et une terre nouvelle où la justice habitera » (2 P 3, 8. 13).

Enfin, je terminerai par la profession de foi de Maïmonide (rabbin, médecin à Tolède, au douzième siècle) : « Je crois d'une foi parfaite en la venue du Messie, et même s'il tarde à venir, en dépit de tout cela, je l'attendrai jusqu'au jour où il viendra. »

Deuxième lecture

Romains 3, 21-25a. 28

Frères,

**tous les hommes sont dominés par le péché ;
la Loi de Moïse, elle, servait seulement à faire connaître le péché.**

**21 Mais aujourd'hui, indépendamment de la Loi,
Dieu a manifesté sa justice qui nous sauve :
la Loi et les prophètes en sont déjà témoins.**

**22 Et cette justice de Dieu,
donnée par la foi en Jésus Christ,
elle est pour tous ceux qui croient.
En effet, il n'y a pas de différence :**

**23 tous les hommes sont pécheurs,
ils sont tous privés de la gloire de Dieu,**

**24 lui qui leur donne d'être des justes par sa seule grâce,
en vertu de la rédemption accomplie dans le Christ Jésus.**

**25 Car Dieu a exposé le Christ sur la croix
afin que, par l'offrande de son sang,
il soit le pardon pour ceux qui croient en lui.**

**28 En effet, nous estimons que l'homme devient juste par la foi,
indépendamment des actes prescrits par la Loi de Moïse.**

Dans ces quelques lignes, saint Paul résume deux articles majeurs de sa prédication. Premièrement, tous les hommes, qu'ils soient juifs ou non, ont besoin d'être sauvés. Deuxièmement, tous, qu'ils soient juifs ou non, le sont par Jésus-Christ.

Premièrement, tous les hommes, qu'ils soient juifs ou non,

ont besoin d'être sauvés. Car, à ses yeux tous sont pécheurs. Autrement dit, chez tous les hommes, il y a une incapacité congénitale à faire le bien, à vivre en harmonie les uns avec les autres, à pratiquer la justice et le partage des biens. Sans parler des désordres auxquels certains se livrent, semant la souffrance ou la guerre autour d'eux.

Paul a consacré les deux premiers chapitres de cette lettre aux Romains à décrire cette situation qu'il qualifie de « péché » ; chez les païens d'abord, la méconnaissance du Créateur qui les a conduits sur des chemins sans issue ; celui de l'idolâtrie : « ils ont troqué la gloire du Dieu incorruptible contre des images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes, des reptiles... ils ont échangé la vérité de Dieu contre le mensonge, (ils ont) adoré et servi la créature au lieu du Créateur » (Rm 1, 23-25) ; celui du désordre moral, échangeant « les rapports naturels pour des rapports contre nature » (Rm 1, 28). « Remplis de toute sorte d'injustice, de perversité, de cupidité, de méchanceté, pleins d'envie, de meurtres, de querelles, de ruse, de dépravation... ils ne se bornent pas à les accomplir, mais ils approuvent encore ceux qui les commettent » (Rm 1, 29-32).

Les Juifs, eux, avaient reçu la Loi de Moïse et les meilleurs tentaient de l'appliquer ; elle était pour eux un guide sur le chemin du bien ; mais tous les Juifs ne réussissaient pas à la pratiquer ; à ceux-là, Paul dit : « Toi qui portes le nom de Juif, qui te reposes sur la Loi et qui mets ton orgueil en Dieu... Toi qui enseignes autrui, tu ne t'enseignes pas toi-même... Tu déshonores Dieu en transgressant la Loi ! » (Rm 2, 17-23).

C'est pourquoi Paul conclut : « Il n'y a pas de différence : tous les hommes sont pécheurs, ils sont tous privés de la gloire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'évangile de Matthieu (5, 23-24) : « Quand tu vas présenter ton offrande à l'autel, si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; ensuite tu viendras présenter ton offrande. »

Psaume 49 (50)

- 1 Le Dieu des dieux, le SEIGNEUR, parle**
4 il convoque la terre au jugement de son peuple.
8 « Je ne t'accuse pas pour tes sacrifices,
tes holocaustes sont toujours devant moi.
12 Si j'ai faim, irai-je te le dire ?
Le monde et sa richesse m'appartiennent.
13 Vais-je manger la chair des taureaux,
et boire le sang des béliers ?
14 Offre à Dieu le sacrifice d'action de grâce ;
accomplis tes vœux envers le Très-Haut.
15 Invoque-moi au jour de détresse :
Je te délivrerai, et tu me rendras gloire. »

Ce psaume 49/50 répond on ne peut mieux à la première lecture puisqu'il développe toute une théorie sur les sacrifices, qui fait, d'ailleurs, étrangement penser aux diatribes d'un autre prophète, Isaïe ; mais c'est le psaume tout entier qu'il faudrait lire !

On y retrouve toute la passion des prophètes, faite à la fois de tendresse et de violence : à croire que celui qui l'a écrit avait entendu le prophète Osée ; nous retrouvons l'acte d'accusation : « Je mets cela sous tes yeux, et je t'accuse. » Et quels reproches fait-il ? «

La mise en scène est celle d'un véritable jugement¹⁴ (ce qui, dans la Bible est un attribut exclusif du Dieu de l'Alliance, il ne faut pas l'oublier) : « Le Dieu des dieux, le SEIGNEUR, parle et

convoque la terre du soleil levant jusqu'au soleil couchant... il convoque les hauteurs des cieux et la terre au jugement de son peuple. » Alors on appelle les accusés : « Assemblez devant moi mes fidèles, eux qui scellent d'un sacrifice mon alliance (sous-entendu, ils croient que cela suffit, ils n'ont rien compris)... Écoute, mon peuple, je parle ; Israël, je te prends à témoin. » La Loi selon laquelle les accusés seront jugés est bien celle de l'Alliance : elle est rappelée implicitement par la description d'un décor qui rappelle inévitablement celui du Sinaï : « Devant lui, un feu qui dévore ; autour de lui, éclate un ouragan. »

Vient l'acte d'accusation : il surprend peut-être les accusés : « Je ne t'accuse pas pour tes sacrifices, tes holocaustes sont toujours devant moi. » Sous-entendu, sur ce registre, tu es en règle ; mais tu te trompes si tu crois t'en tirer à si bon compte. Car tout cela ne m'apporte rien¹⁵ : premièrement parce que, déjà, tout est à moi, et deuxièmement parce que je ne suis pas comme toi, je n'ai pas besoin de manger ni de boire : « Le monde et sa richesse m'appartiennent... Tout le gibier des forêts m'appartient et le bétail des hauts pâturages. Je connais tous les oiseaux des montagnes ; les bêtes des champs sont à moi... je ne prendrai pas un seul taureau de ton domaine, pas un bélier de tes enclos » (sous-entendu, même si je prends dans ton domaine ou dans tes enclos, en réalité, tout m'appartient). Deuxièmement, je ne suis pas comme toi, je n'ai pas besoin de manger ni de boire : « Vais-je manger la chair des taureaux, et boire le sang des béliers ? » En matière d'offrandes et de sacrifices, la seule chose que j'attends, c'est le « sacrifice des lèvres » dont parlait Osée (cf. le commentaire de la première lecture) : « Offre à Dieu le sacrifice d'action de grâce ; accomplis tes vœux envers le Très-Haut. Invoque-moi au jour de détresse : Je te délivrerai, et tu me rendras gloire... Qui offre le sacrifice d'action de grâce, celui-là

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Première lecture

Exode 19, 2-6a

- Dans le troisième mois qui suivit la sortie d'Égypte,**
- 2 les fils d'Israël, partis de Rephidim, arrivèrent dans le désert du Sinai
et ils y établirent leur camp
juste en face de la montagne.**
- 3 Moïse monta vers Dieu.
Le SEIGNEUR l'appela du haut de la montagne :
« Tu diras à la maison de Jacob,
tu annonceras aux fils d'Israël :**
- 4 Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte,
comment je vous ai portés sur les ailes d'un aigle
pour vous amener jusqu'à moi.**
- 5 Et maintenant, si vous entendez ma voix et gardez mon alliance,
vous serez mon domaine particulier
parmi tous les peuples,
car toute la terre m'appartient**
- 6 et vous serez pour moi un royaume de prêtres, une nation
sainte. »**

Ceci se passe au Sinai, au moment où Dieu va conclure l'Alliance avec son peuple : l'Alliance qui engagera à tout jamais le Seigneur de l'univers et le tout petit peuple d'Israël. On peut dire qu'il s'agit du traité de paix le plus grave de toute l'histoire de l'humanité ! Et ce que nous lisons ce dimanche, c'est le prologue de l'Alliance, le discours d'ouverture prononcé par Dieu ; il commence par ces paroles : « *Vous avez vu ce que*

j'ai fait à l'Égypte, comment je vous ai portés comme sur les ailes d'un aigle pour vous amener jusqu'à moi. »

Le livre de l'Exode n'en dit pas plus ; mais l'image était certainement parlante pour ceux qui traversaient le désert. Car il paraît que les observateurs des oiseaux dans le Sinaï ont relevé que les aigles ont une manière toute particulière d'apprendre à leurs petits à voler. Lorsque les petits sont prêts à se lancer pour la première fois, les parents aigles sortent en portant les aiglons posés sur leurs ailes. Lorsque les petits se lancent, les parents continuent à planer en dessinant de larges cercles ; lorsque les aiglons sont fatigués, ils peuvent se reposer (et se reposer) sur les ailes des parents ; ils recommenceront la tentative autant de fois qu'il faudra, jusqu'à ce qu'ils soient capables de « voler de leurs propres ailes », comme on dit. Le génie d'un auteur biblique a été d'appliquer cette image à Dieu : manière de dire que si Dieu porte son peuple, ce n'est pas pour en faire son esclave, c'est pour lui apprendre à voler de ses propres ailes... Dieu est vraiment le Dieu qui libère et qui éduque à la liberté.

Voici ce que rapporte le livre du Deutéronome : « Le SEIGNEUR rencontre son peuple au pays du désert, dans les solitudes remplies de hurlements sauvages ; il l'entoure, il l'instruit, il veille sur lui comme sur la prunelle de son œil. Il est comme l'aigle qui encourage sa nichée ; il plane au-dessus de ses petits, il déploie toute son envergure, il les prend et les porte sur ses ailes » (Dt 32, 10-11). Au passage, vous aurez noté l'expression : « Le SEIGNEUR veille sur son peuple comme sur la prunelle de son œil » !

C'est à partir de cette expérience de la sollicitude d'un Dieu qui veut l'homme libre que le peuple a pu s'engager dans l'Alliance et promettre fidélité aux commandements. Une

relation d'Alliance ne peut se bâtir que sur la confiance et la confiance naît de l'expérience : Dieu « a fait ses preuves », en quelque sorte. Dans toute l'histoire d'Israël, le rappel de l'œuvre libératrice de Dieu précède toujours les commandements ; nous sommes ici dans le livre de l'Exode au chapitre 19, juste avant le don des commandements puisque le Décalogue est dicté au chapitre 20.

Le discours de Dieu continue : « *Et maintenant, si vous entendez ma voix et gardez mon alliance, vous serez mon domaine particulier (ma « part personnelle » traduction TOB) parmi tous les peuples, - car toute la terre m'appartient - et vous serez pour moi un royaume de prêtres, une nation sainte. »*

Le choix que Dieu a fait de ce peuple pour sa part personnelle, comme dit le texte, c'est ce qu'on appelle l'élection d'Israël ; elle est un sujet constant d'émerveillement pour le peuple juif ; par exemple, voici quelques versets du psaume 99/100 que nous chantons ce dimanche : « Le SEIGNEUR est Dieu : il nous a faits et nous sommes à lui, nous, son peuple, son troupeau. »

J'ai bien dit « un sujet d'émerveillement » mais dans l'humilité : la Bible invite à le vivre comme une mission et non comme un sujet d'orgueil : « *Si le SEIGNEUR s'est attaché à vous et s'il vous a choisis, ce n'est pas que vous soyez le plus nombreux de tous les peuples, car vous êtes le moindre de tous les peuples. Mais si le SEIGNEUR, d'une main forte, vous a fait sortir et vous a rachetés de la maison de servitude, de la main de Pharaon, roi d'Égypte, c'est que le SEIGNEUR vous aime et tient le serment fait à vos pères » (Dt 7, 7-8).*

Au long des siècles, les hommes de la Bible ont peu à peu compris que Dieu n'est pas pour autant seulement le Dieu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

infirmité »... enfin, quand Jésus donne à ses apôtres le programme de leur mission, il leur dit « Proclamez que le Royaume des cieux est tout proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. »

En même temps qu'ils proclament le Royaume, les envoyés du Seigneur sont donc invités à en donner des signes. Et la meilleure des proclamations du Royaume, c'est la victoire sur le mal sous toutes ses formes. Mais pour cela il faut être pris aux entrailles au spectacle des douleurs du monde.

Ce n'est pas seulement devant les douleurs individuelles que Jésus est pris de pitié, c'est devant son peuple : « *Jésus voyant les foules, eut pitié d'elles parce qu'elles étaient fatiguées et abattues comme des brebis sans berger.* » Les quatre évangélistes, chacun à sa manière, présentent Jésus comme celui qui vient rassembler le peuple élu, manière de dire qu'en lui sont accomplies les promesses de l'Ancien Testament ; car le Messie attendu était souvent présenté sous les traits d'un berger. Par exemple, voilà comment l'annonçait Ezékiel : « *Je viendrai au secours de mes bêtes et elles ne seront plus au pillage... Je susciterai à la tête de mon troupeau un berger unique ; lui le fera paître : ce sera mon serviteur David ; lui le fera paître, lui sera leur berger* » (Ez 34, 22-23).

A propos de peuple, vous avez remarqué la recommandation de Jésus : « *N'allez pas chez les païens et n'entrez dans aucune ville des Samaritains... Allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël* » ce qu'on peut traduire « commencez par le peuple élu ; c'est lui ensuite qui convertira les païens » ; cela veut dire que dans la pensée de Jésus, il est de toute évidence qu'Israël reste le peuple élu ; et que sa mission est de convertir le monde.

J'en viens au dernier conseil que Jésus donne à ceux qu'il envoie : « *Vous avez reçu gratuitement : donnez gratuitement.* » C'est tout le programme de notre vie de foi qui est dit là en deux propositions :

- 1) Le don de Dieu est gratuit : accueillons cette gratuité
- 2) À notre tour, apprenons à vivre dans la gratuité.

Ces deux points, et particulièrement le premier, nous sont très difficiles ; reprenons les l'un après l'autre : premier point « le don de Dieu est gratuit » ; c'est le sens même du mot « grâce. » Mais, curieusement, nous avons un mal fou à accepter que le don de Dieu soit totalement gratuit ; la preuve c'est que nous sommes malgré tout souvent tentés de faire des comptabilités dans notre relation avec lui ; nous n'osons pas croire que Dieu nous donne tout gratuitement sans attendre que nous accumulions des mérites !

Deuxième point « donnez gratuitement » : en d'autres termes « agissez comme Dieu » ; cela veut dire plusieurs choses : d'abord « comme Dieu, n'attendez rien en retour », ne recherchez ni la considération ni la gloire ni l'amour ; que tout soit désintéressé car c'est comme cela que Dieu agit : « Gardez-vous de pratiquer votre religion devant les hommes pour attirer leurs regards... Quand donc tu fais l'aumône, ne le fais pas claironner devant toi... Pour toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite, afin que ton aumône reste dans le secret... » (Mt 6, 1-4).

N'attendez pas non plus l'amour : « Si vous saluez seulement vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ?... Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever

son soleil sur les méchants et sur les bons et tomber la pluie sur les justes et les injustes » (Mt 5, 44-47).

Enfin, pour aimer vos frères, n'attendez pas non plus qu'ils le méritent. Cela revient à dire « qu'on n'entende jamais dans votre bouche : ces gens-là ne sont pas intéressants... » Vous êtes sans cesse sauvés, pardonnés gratuitement, à votre tour, sachez pardonner, aider, relever sans conditions. Et si on veut pousser jusqu'au bout la ressemblance avec celui qui nous a envoyés, il faudra être capables d'appeler à notre tour des moissonneurs sans nous entourer de trop de garanties ; Jésus n'a guère fait d'entretiens d'embauche avant de choisir ses apôtres, mais il leur a fait confiance. Rien ne promettait que les pêcheurs du bord du lac, le publicain (collaborateur) et le zélote (résistant) puissent jamais constituer une équipe fiable et performante ; Jésus n'a pas hésité pour autant à leur confier la moisson car le temps pressait ; comme chacun sait, une moisson, cela n'attend pas !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dire le vrai projet de Dieu. Souhaiter « devenir comme des dieux », ce n'est pas mal en soi : encore une fois, ce désir d'infini qui habite le cœur de l'homme est sain.

Là où le serpent trompe l'homme et la femme, c'est en leur faisant croire qu'ils vont y arriver par leurs propres forces, en désobéissant à Dieu, en chipant le fruit de l'arbre interdit. L'image du texte de la Genèse est très suggestive ; car, en désobéissant à Dieu, l'homme et la femme se détournent de lui et donc coupent eux-mêmes le lien vital qui les rattachait à lui. Désormais, privés du souffle vital de Dieu, ils ne seront plus des vivants spirituellement.

Adam, c'est l'humanité qui cherche sa vie ailleurs qu'en Dieu : évidemment, c'est faire fausse route ! Au lieu de faire confiance à Dieu, l'homme se comporte comme un voleur, il cherche à saisir comme une proie les attributs de Dieu, mais ce faisant, il coupe lui-même la relation vitale qui le rattache à Dieu. C'est de cela qu'il est question quand on parle de « péché mortel » ou de « péché originel qui a entraîné la mort. »

À cette attitude folle, Paul oppose celle du Christ ; comme il le dit dans la lettre aux Philippiens : « Lui qui est de condition divine, n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu. » L'amour de son Père, Jésus le reçoit ; ou, pour le dire autrement, il n'est que accueil pour l'amour du Père, il baigne dedans, si l'on peut dire, et c'est pour cela qu'on dit qu'il est sans péché. Comme dit saint Jean « il est plein de grâce et de vérité. » Et, grâce à lui, les Adam que nous sommes, nous pouvons être réintégrés dans l'amour du Père : nous retrouvons là, une fois de plus, ce mystère du Christ, l'Homme-Dieu, pleinement homme, pleinement Dieu. En lui, la relation d'amour est tissée entre Dieu et l'humanité. Il est à la fois Dieu qui attire

l'humanité à lui (« Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi »)... et en même temps l'Homme (au sens de l'Humanité) qui se laisse combler par Dieu.

Voilà donc les deux comportements que Paul oppose : ou bien nous acceptons de vivre suspendus au souffle de Dieu, et nous accueillons de lui la relation qui nous fait vivre et grandir spirituellement ; c'est la manière de Jésus-Christ ; ou bien nous voulons chercher notre bonheur en dehors de lui, (c'est ce que Paul appelle la manière d'Adam) et nous récoltons la mort spirituelle, puisque la vie n'est pas en notre pouvoir. Chercher notre bonheur en-dehors de Dieu, c'est un leurre, une folie.

Donc, quand Paul dit : « La grâce de Dieu a comblé la multitude, cette grâce qui est donnée¹⁶ en Jésus-Christ », il veut dire que Jésus-Christ a instauré entre Dieu et nous cette relation d'amour qui est vitale pour nous, et qui nous comble parce que nous sommes faits pour elle. Comme dit Saint Augustin « Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne demeure en toi. » Saint Jean dit la même chose, mais autrement : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jn 17, 3). Or, en langage biblique, connaître et aimer c'est la même chose. La vie éternelle, celle qui est commencée depuis notre Baptême, c'est donc de vivre dans l'amour de Dieu, tout simplement, dans sa grâce qui nous environne à tout instant.

C'est bien le moment de chanter le psaume de ce dimanche :
« Vie et joie à vous qui cherchez Dieu !

Évangile

Matthieu 10, 26-33

Jésus disait aux douze apôtres :

- 26 « Ne craignez pas les hommes ;
tout ce qui est voilé sera dévoilé,
tout ce qui est caché sera connu.**
- 27 Ce que je vous dis dans l'ombre,
dites-le au grand jour ; ce que vous entendez dans le creux de
l'oreille,
proclamez-le sur les toits.**
- 28 Ne craignez pas ceux qui tuent le corps,
mais ne peuvent pas tuer l'âme ;
craignez plutôt celui qui peut faire périr dans la Géhenne
l'âme aussi bien que le corps.**
- 29 Est-ce qu'on ne vend pas deux moineaux pour un sou ?
Or, pas un seul ne tombe à terre
sans que votre Père le veuille.**
- 30 Quant à vous, même vos cheveux sont tous comptés.**
- 31 Soyez donc sans crainte :
vous valez bien plus que tous les moineaux du monde.**
- 32 Celui qui se prononcera pour moi devant les hommes,
moi aussi je me prononcerai pour lui
devant mon Père qui est aux cieux.**
- 33 Mais celui qui me reniera devant les hommes,
moi aussi je le renierai
devant mon Père qui est dans les cieux. »**

Il suffit d'entendre l'insistance de Jésus à dire « Ne craignez pas » pour penser que les disciples avaient de bonnes raisons

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Oui, tes ennemis ont outragé, SEIGNEUR, poursuivi de leurs outrages ton Messie. » Raison de plus pour se répéter les promesses de Dieu.

Décidément, ce psaume nous donne une leçon : c'est la nuit qu'il faut croire à la lumière.

Deuxième lecture

Romains 6, 3-11

Frères,

- 3 nous tous, qui avons été baptisés en Jésus Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés.**
- 4 Si, par le baptême dans sa mort, nous avons été mis au tombeau avec lui, c'est pour que nous menions une vie nouvelle, nous aussi, de même que le Christ, par la toute puissance du Père, est ressuscité d'entre les morts.**
- 8 Et si nous sommes passés par la mort avec le Christ, nous croyons que nous vivons aussi avec lui.**
- 9 Nous le savons en effet : ressuscité des morts, le Christ ne meurt plus ; sur lui la mort n'a plus aucun pouvoir.**
- 10 Car lui qui est mort, c'est au péché qu'il est mort une fois pour toutes ; lui qui est vivant, c'est pour Dieu qu'il est vivant**
- 11 De même vous aussi : pensez que vous êtes morts au péché, et vivants pour Dieu en Jésus Christ.**

Ce texte de Paul est peut-être bien sa réponse à un reproche qu'on lui fait souvent. Je m'explique : le thème majeur de la

lettre aux Romains pourrait se résumer ainsi : « Dieu nous sauve par pure grâce, qui que nous soyons ; il nous suffit d'accueillir ce salut dans la foi » ; cette insistance de Paul sur la gratuité du salut lui vaut une objection que nous entendons aussi parfois aujourd'hui, ici ou là : on lui dit : « A trop insister sur la gratuité du salut de Dieu, vous encouragez le péché » (sous-entendu, alors on peut faire n'importe quoi, vous prêchez le laxisme). Paul s'en défend ici en disant : Ne me faites pas dire qu'il est sans importance de pécher sous prétexte qu'il y a la grâce de Dieu ; car désormais, le péché ne nous concerne plus ; depuis notre Baptême, nous sommes des créatures nouvelles sur lesquelles le péché n'a plus de prise. « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature » (2 Co 5, 17).

Sa réponse à ses détracteurs n'est pas fondée sur des principes moraux, mais sur le mystère du salut. Il faut dire que Paul vit son Baptême avec une telle profondeur que nous avons un peu de mal à le suivre ! Quand Paul parle de création nouvelle, il parle d'expérience : sur le chemin de Damas, quand il s'est relevé, il était un autre homme ! Il était mort à tout ce qu'était sa vie antérieure, une certaine manière de voir, d'agir, de croire surtout.

C'est ce mot « mort » qui représente pour nous l'une des principales difficultés de ce texte, car il revient pratiquement à toutes les lignes, et il nous est bien difficile de lui donner un autre sens que celui de notre langage courant : la mort biologique qui attend tous les humains et qui nous fait si peur. Or Paul lui donne un tout autre sens dans ce texte qui se place à un niveau uniquement théologique : « Nous tous, qui avons été baptisés en Jésus Christ, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés... nous sommes passés par la mort avec le Christ... lui qui est mort, c'est au péché qu'il est mort une fois pour toutes...

pensez que vous êtes morts au péché. »

Il s'agit d'un baptême, d'un passage, d'une mort au péché. Un autre texte de Paul peut nous donner la clé de ces mots ; il écrit dans sa première lettre aux Corinthiens : « Nos pères étaient tous sous la nuée, tous ils passèrent à travers la mer, et tous furent baptisés en Moïse, dans la nuée et dans la mer » (1 Co 10, 1-2). Il s'agit là des événements fondateurs du peuple d'Israël : Dieu libère son peuple de l'esclavage et le fait naître à une nouvelle vie par son passage à travers les eaux. C'est cela que Paul appelle le Baptême d'Israël ; Moïse a rompu là l'engrenage d'une captivité de plus en plus impitoyable : travail forcé, meurtre des enfants, mauvaise foi de Pharaon. Le passage de la mer a consacré cette rupture, cette mort à l'esclavage.

De même, nous dit Paul, Jésus accomplit une rupture radicale : l'homme, dans sa révolte contre Dieu, est prisonnier de ses doutes, de ses soupçons, de ses refus d'aimer, en un mot prisonnier de son péché. L'engrenage de la haine et de la violence semble impitoyable.

Jésus, lui, se fait « obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix » (Phi 2, 8) ; sa confiance en Dieu (c'est le sens du mot « obéissance » chez Paul), son harmonie parfaite avec toute la volonté de son Père rompt le cercle infernal du péché des hommes. Ainsi, sa mort est un triomphe, l'acte victorieux du premier homme vraiment libre. « Car lui qui est mort, c'est au péché qu'il est mort une fois pour toutes ; lui qui est vivant, c'est pour Dieu qu'il est vivant. »

Alors Paul peut dire à ceux qui se sont attachés au Christ : « Vous aussi, pensez que vous êtes morts au péché, et vivants pour Dieu en Jésus Christ. » Ailleurs, il dira que le baptisé est un « homme nouveau » : « Si quelqu'un est en Christ, il est une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ils parleront de tes exploits. »

Puisqu'il s'agit d'un psaume d'action de grâce pour l'Alliance, il est ce qu'on appelle un psaume « alphabétique » : manière de dire « toute notre vie, de A à Z, (en hébreu de Aleph à Tav) baigne dans l'Alliance, dans la tendresse de Dieu. Deuxième remarque quant à la forme : le parallélisme d'une ligne à l'autre de chaque verset est particulièrement accentué : cela vaudrait la peine de le lire à deux voix ou deux chœurs alternés.

Comme toujours, ce parallélisme est instructif : par exemple, la juxtaposition des deux derniers versets que nous propose la liturgie de ce dimanche est surprenante à première vue : « Le SEIGNEUR est vrai en tout ce qu'il dit, fidèle en tout ce qu'il fait / Le SEIGNEUR soutient ceux qui tombent, il redresse tous les accablés. » Un peu plus loin, deux autres versets offrent exactement ce même parallélisme : « Le SEIGNEUR est juste en toutes ses voies, fidèle en tout ce qu'il fait / Il est proche de ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent en vérité. » Cela veut dire que la justice de Dieu, la vérité, la fidélité de Dieu ne sont rien d'autre que sa miséricorde ; cela veut dire encore que la plus grande justice au monde n'est pas celle de la balance, elle est celle de l'amour ! Cela veut dire enfin que si nous vivons « selon l'Esprit de Dieu » comme nous le recommande saint Paul, dans la lettre aux Romains (cf. la deuxième lecture de ce dimanche), nous allons nous engager sur la voie de cette étrange justice qui est synonyme de miséricorde.

Car le Roi dont il est question ici n'est pas un roi comme ceux qu'on connaît sur la terre. C'est un roi à la fois tout-puissant et bon : il ne veut que notre bonheur... Voilà la découverte qu'Israël a faite au long de son histoire. Quand on

parle de la puissance de ce roi pas comme les autres, on sait que sa puissance n'est qu'amour : « Le SEIGNEUR est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d'amour¹⁸. » C'est le meilleur résumé qu'on puisse donner de toute la révélation biblique : Et là Israël parle d'expérience : combien de fois, en particulier pendant l'Exil à Babylone, n'a-t-il pas invoqué son Dieu et supplié pour obtenir son pardon et son retour ?... Désormais, le peuple rassemblé dans le Temple reconstruit, chante de tout son cœur : « Que tes œuvres, SEIGNEUR, te rendent grâce et que tes fidèles te bénissent !... Je t'exalterai, mon Dieu, mon roi, je bénirai ton nom toujours et à jamais ! Chaque jour je te bénirai, je louerai ton nom toujours et à jamais. »

Et sa mission, il le sait, est de le chanter assez fort pour que tous le sachent : la richesse de pardon, la tendresse et la pitié du Seigneur, elles sont *pour tous* ! « La bonté du SEIGNEUR est pour tous, sa tendresse pour toutes ses œuvres. » Cette universalité du projet de Dieu, les hommes de l'Ancien Testament l'avaient peu à peu comprise : Dieu aime toute l'humanité et son projet d'amour, son « dessein bienveillant » concerne toute l'humanité et toute la création.

Pour nous chrétiens, qui avons relu la prophétie de Zacharie (dans la première lecture de ce dimanche), le chant de ce psaume est saisissant : Zacharie dessine le portrait du Messie à venir ; comme la majorité des Juifs, il le voit comme un roi, descendant de David ; mais ce roi, au lieu de chercher son propre intérêt et de satisfaire ses rêves de grandeur et de conquêtes, se consacrera exclusivement au service de son peuple : il fera taire définitivement les armes ; en cela, il sera vraiment le fidèle exécutant des projets de Dieu. Évidemment, Jésus de Nazareth, le doux et humble de cœur, répond bien au portrait de Zacharie.

Plus saisissant encore, est le premier verset qui prend un relief nouveau, si l'on pense à Jésus : « Je t'exalterai, mon Dieu, mon roi... » Car il est bien Dieu et roi, notre Messie.

Pour terminer, si l'on se rapporte au texte complet de ce psaume, on lui découvre une parenté très grande avec le Notre Père : par exemple, le Notre Père s'adresse à Dieu à la fois comme à un Père *et* comme à un roi : un père qui est le Dieu de tendresse et de pitié dont parle ce psaume... un roi dont le seul objectif est le bonheur de tous les hommes. « Notre Père... donne-nous... pardonne-nous... délivre-nous du mal... »... que ton Règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel... » parce qu'on sait que sa volonté est, comme dit saint Paul, « que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. » (1 Tm 2,4).

On comprend que ce psaume 144/145 soit devenu la prière du matin du peuple qui le premier a appris à parler à Dieu comme à un père. On ne s'étonne pas non plus que ce psaume figure dans la prière juive de chaque matin : pour le juif croyant, le matin (l'aube du jour neuf) évoque irrésistiblement l'aube du *jour* définitif, celui du monde à venir, celui de la création renouvelée... Si nous allons un peu plus loin dans la spiritualité juive, le Talmud (l'enseignement des rabbins des premiers siècles après JC), affirme que celui qui récite ce psaume trois fois par jour, « peut être assuré d'être un fils du monde à venir. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

idoles des autres nations : sur le thème : Notre Dieu n'est pas comme les idoles qui sont désespérément muettes et qui ne peuvent rien pour nous. Je vous en cite une phrase : « Qu'un homme crie vers lui (le faux dieu), il ne répond pas, de sa détresse, il ne le sauve pas » (Is 46, 7). Et si vous avez la curiosité de lire le chapitre 44 d'Isaïe, vous y trouverez tout un développement assez sarcastique sur les pauvres gens qui utilisent le même bois pour faire du feu et pour se fabriquer des statues ; et les malheureux attendent une aide de ces statues inertes qu'ils ont fabriquées eux-mêmes ! En écho, vous connaissez cette phrase du psaume 113 (115 dans la Bible) : « Notre Dieu, il est au ciel ; tout ce qu'il veut, il le fait. Leurs idoles : or et argent, ouvrage de mains humaines. Elles ont une bouche et ne parlent pas, des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas, des narines et ne sentent pas. Leurs mains ne peuvent toucher, leurs pieds ne peuvent marcher, pas un son ne sort de leur gosier ! »

Pour faire comprendre son discours sur l'efficacité de la parole de Dieu, Isaïe emploie une image, celle de la pluie. Dans un pays gorgé de soleil, comme est Israël ou comme est Babylone, c'est-à-dire qu'il ne demande qu'à refleurir dès la première pluie, cette comparaison est particulièrement parlante : « La pluie et la neige qui descendent des cieux n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre, sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer, pour donner la semence au semeur et le pain à celui qui mange... ainsi ma parole, qui sort de ma bouche, ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce que je veux, sans avoir accompli sa mission. »

Je m'arrête sur ce mot de mission : Isaïe avait compris une chose, c'est que la grande particularité de la parole de Dieu est d'être une parole de pardon et de réconciliation. Je vous lis les

versets qui précèdent tout juste notre texte d'aujourd'hui : « Recherchez le Seigneur parce qu'il se laisse trouver, appelez-le puisqu'il est proche. Que le méchant abandonne son chemin, et l'homme malfaisant, ses pensées. Qu'il retourne vers le Seigneur qui lui manifestera sa tendresse, vers notre Dieu qui pardonne abondamment. *Car* vos pensées ne sont pas mes pensées... » (Is 55, 6-9). La mission dont il est question dans le passage d'aujourd'hui (« ma parole ne me reviendra pas sans avoir accompli sa mission ») est donc une mission d'annonce du pardon gratuit de Dieu, et donc de réconciliation de l'humanité avec lui. Traduisez : Dieu finira bien par réconcilier l'humanité avec lui. Plus tard, saint Paul ne dira pas autre chose : « Dieu notre sauveur, veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (1 Tm 2, 4).

Même s'il faut pour cela envoyer le Verbe dans le monde : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le. » Les disciples, à leur tour, sont envoyés en ambassade de réconciliation : « Tout vient de Dieu qui nous a réconciliés avec lui par le Christ et nous a confié le ministère de la réconciliation » (2 Co 5, 18). Le Verbe fait chair n'est pas retourné vers le Père « sans résultat... sans avoir accompli sa mission » de réconciliation.

Complément

Comme le dit la lettre aux Hébreux : « Après avoir, à bien des reprises et de bien des manières, parlé autrefois aux pères dans les prophètes, Dieu, en la période finale où nous sommes, nous a parlé à nous en un Fils qu'il a établi héritier de tout, par qui aussi il a créé les mondes. Ce Fils est resplendissement de sa gloire et expression de son être et il porte l'univers par la puissance de sa parole » (He 1, 1-3).

Psaume 64 (65), 10, 11, 12-13, 12b. 14

- 10 Tu visites la terre et tu l'abreuves,
tu la combles de richesses :
les ruisseaux de Dieu regorgent d'eau :
tu prépares les moissons.
Ainsi tu prépares la terre**
- 11 tu arroses les sillons
tu aplanis le sol, tu le détrempe sous les pluies,
tu bénis les semailles.**
- 12 Tu couronnes une année de bienfaits ;
sur ton passage ruisselle l'abondance.**
- 13 Au désert les pâturages ruissellent,
les collines débordent d'allégresse.
Sur ton passage ruisselle l'abondance :**
- 14 Les herbages se parent de troupeaux
et les plaines se couvrent de blé.
Tout exulte et chante !**

Ces versets sonnent comme une heureuse et tranquille contemplation de la nature. En réalité, nous sommes exactement dans l'ambiance de la première lecture de ce dimanche : c'était Isaïe qui comparait l'efficacité de la Parole de Dieu à la merveille de la pluie arrosant une terre assoiffée. Et la Parole dont il était question, c'était l'annonce du retour des exilés. (Je veux parler ici de l'Exil à Babylone au VI^e siècle avant JC). Pour nous en rendre compte, il faut remettre ces versets dans leur contexte. Je vous lis donc ce psaume en entier, les versets retenus par la liturgie n'étant que les derniers du psaume 64 (65).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jean nous a rapporté leurs réactions au discours sur le pain de vie : « Après l'avoir entendu, beaucoup de ses disciples commencèrent à dire : cette parole est rude ! Qui peut l'écouter ? ... Dès lors, beaucoup de ses disciples s'en retournèrent et cessèrent de faire route avec lui. Alors Jésus dit aux Douze : Et vous, ne voulez-vous pas partir ? Simon Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as des paroles de vie éternelle » (Jn 6, 60-68).

Je reviens à la parabole du semeur ; Jésus annonce qu'il y aura une récolte, (de cent, soixante ou trente pour un), et c'est certain, mais à quel prix ! Le règne de Dieu, il faut bien l'admettre, ne s'établira qu'au travers de nombreux échecs ; car entrer dans l'intelligence du Royaume ne peut être que l'effet d'un don de Dieu : « A vous il est donné de connaître les mystères du Royaume des cieux... Heureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent !... Celui qui a reçu la semence dans la bonne terre, c'est l'homme qui entend la Parole et la comprend. » Cela suppose un cœur disponible, capable de recevoir de Dieu la lumière qui vient de Lui seul : cette disponibilité elle aussi doit être reçue comme un cadeau. Les Pharisiens et la foule n'y étaient pas encore prêts.

Compléments

- Jésus pensait-il à Ezéchiel lorsqu'il disait : « Celui qui a reçu la semence dans les ronces, c'est l'homme qui entend la Parole ; mais les soucis du monde et les séductions de la richesse étouffent la Parole, et il ne donne pas de fruit » (verset 22) ? Voici comment le SEIGNEUR prévenait son prophète des difficultés qui l'attendaient dans l'annonce de la Parole : « Écoute, fils d'homme ! les gens de ton peuple, ceux qui bavardent sur toi le long des murs et aux portes des maisons – parlant les uns avec les autres, chacun avec son frère – ils disent : Venez écouter quelle parole vient de la part du SEIGNEUR. Ils viendront à toi comme au rassemblement du peuple ; ils

s'assièrent devant toi, eux, mon peuple ; ils écouteront tes paroles mais ne les mettront pas en pratique car leur bouche est pleine des passions qu'ils veulent assouvir : leur cœur suit leur profit. Au fond, tu es pour eux comme un chant passionné, d'une belle sonorité avec un bon accompagnement. Ils écouteront tes paroles mais personne ne les met en pratique » (Ez 33, 30-32).

- On est frappé par les échecs répétés du semeur. S'agit-il de Jésus qui est « sorti » au sens de « s'est incarné » ? Oui, certainement : une fois encore, ses contemporains sont affrontés au mystère de l'échec partiel du Messie : et c'est ce qui fera la différence entre ceux qui accepteront d'entrer dans le mystère et ceux qui rejeteront le mystère du dessein de Dieu et donc Jésus lui-même.

Seizième dimanche du temps ordinaire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- 24 **Jésus proposa cette parabole à la foule :**
« Le Royaume des cieux est comparable
à un homme qui a semé du bon grain dans son champ.
- 25 **Or, pendant que les gens dormaient,**
son ennemi survint ;
il sema de l'ivraie au milieu du blé
et s'en alla.
- 26 **Quand la tige poussa et produisit l'épi,**
alors l'ivraie apparut aussi.
- 27 **Les serviteurs du maître vinrent lui dire :**
Seigneur, n'est-ce pas du bon grain que tu as semé dans ton
champ ?
d'où vient donc qu'il y ait de l'ivraie ?
- 28 **Il leur dit :**
C'est un ennemi qui a fait cela.
Les serviteurs lui disent :
Alors, veux-tu que nous allions l'enlever ?
Il répond :
- 29 **Non, de peur qu'en enlevant l'ivraie, vous n'arrachiez le blé en**
même temps.
- 30 **Laissez-les pousser ensemble jusqu'à la moisson ;**
et, au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs :
Enlevez d'abord l'ivraie, liez-la en bottes pour la brûler ;
quant au blé, rentrez-le dans mon grenier. »
- 31 **Il leur proposa encore une autre parabole :**
« Le Royaume des cieux est comparable
à une graine de moutarde qu'un homme a semée dans son
champ.
- 32 **C'est la plus petite de toutes les semences,**
mais, quand elle a poussé,
elle dépasse les autres plantes potagères
et devient un arbre,
si bien que les oiseaux du ciel font leurs nids dans ses
branches. »

- 33 Il leur dit une autre parabole :**
« Le Royaume des cieux est comparable
à du levain qu'une femme enfouit
dans trois grandes mesures de farine,
jusqu'à ce que toute la pâte ait levé. »
- 334 Tout cela, Jésus le dit à la foule en paraboles**
et il ne leur disait rien sans employer de paraboles,
accomplissant ainsi la parole du prophète :
- 35 C'est en paraboles que je parlerai,**
je proclamerai les choses cachées depuis les origines.
- 36 Alors, laissant la foule, il vint à la maison.**
Ses disciples s'approchèrent et lui dirent :
« Explique-nous clairement la parabole de l'ivraie dans le
champ. »
- 37 Il leur répondit : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de**
l'homme ;
- 38 le champ, c'est le monde ;**
le bon grain, ce sont les fils du Royaume ;
l'ivraie, ce sont les fils du Mauvais.
- 39 L'ennemi qui l'a semée, c'est le démon ;**
la moisson, c'est la fin du monde ;
les moissonneurs, ce sont les anges.
- 40 De même que l'on enlève l'ivraie pour la jeter au feu,**
ainsi en sera-t-il à la fin du monde.
- 41 Le Fils de l'homme enverra ses anges**
et ils enlèveront de son Royaume
tous ceux qui font tomber les autres
et ceux qui commettent le mal,
- 42 et ils les jetteront dans la fournaise :**
là il y aura des pleurs et des grincements de dents.
- 43 Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le Royaume**
de leur Père.
Celui qui a des oreilles, qu'il entende ! »

Extraite de son contexte, on pourrait penser que la parabole de l'ivraie est un début de réponse au problème de l'origine du

mal : ce n'est pas Dieu qui le crée tout comme ce n'est pas le maître de maison qui a semé l'ivraie : le récit de la création dans la Genèse y insistait déjà : alors que les autres religions considéraient que les divinités avaient créé le mal autant que le bien, l'auteur inspiré affirmait que tout ce que Dieu a fait était très bon ! (Gn 1, 31). Jésus s'inscrit dans cette ligne, puisqu'il affirme que le maître de maison n'a semé que du bon grain.

Mais, si on replace la parabole de l'ivraie dans le contexte du chapitre 13 de saint Matthieu, il semble qu'elle parle d'autre chose. Car elle suit immédiatement la parabole du semeur et l'explication que Jésus en donne. La parabole du semeur que nous lisons dimanche dernier nous obligeait à admettre que les semailles ne sont pas forcément récompensées : pour le dire autrement, l'annonce de la Bonne Nouvelle ne rencontre pas toujours les oreilles attentives et les cœurs ouverts dont nous rêvons. La parabole de l'ivraie prend exactement la suite en posant la question : si l'on peut identifier les causes de nos échecs dans la mission d'évangélisation, ne peut-on pas prendre des mesures tout de suite ?

Nous nous retrouvons dans ce champ que son propriétaire aensemencé. Le récit précédent insistait sur la qualité du terrain, plus ou moins favorable à une bonne récolte ; la présente parabole fait intervenir un ennemi qui sème nuitamment au milieu du blé une mauvaise herbe qui risque de l'étouffer.

Le traducteur l'appelle « ivraie », en grec c'est « zizanion » ; c'est de là, nous le savons, qu'est venue l'expression « semer la zizanie, la discorde. » Alors qu'il était bien difficile de changer la nature du terrain (dans la parabole du semeur), il paraît davantage possible d'intervenir pour supprimer le parasite. Mais l'histoire nous dit que le propriétaire s'y oppose : c'est au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Frères,

- 28 Nous le savons,
quand les hommes aiment Dieu,
lui-même fait tout contribuer à leur bien,
puisqu'ils sont appelés selon le dessein de son amour.**
- 29 Ceux qu'il connaissait par avance,
il les a aussi destinés à être l'image de son Fils,
pour faire de ce Fils l'aîné d'une multitude de frères.**
- 30 Ceux qu'il destinait à cette ressemblance,
il les a aussi appelés ;
ceux qu'il a appelés,
il en a fait des justes ;
et ceux qu'il a justifiés,
il leur a donné sa gloire.**

Depuis plusieurs semaines, nous lisons le chapitre 8 de la lettre aux Romains : saint Paul contemple toute l'histoire de l'humanité, il la décrit comme une longue marche vers un avenir magnifique. Un jour, nous serons semblables à Jésus-Christ, nous serons à son image et nous ne ferons plus qu'un en Lui. Voilà le projet de Dieu : « les hommes sont appelés selon le dessein de son amour » (v. 28).

Le meilleur commentaire du passage d'aujourd'hui se trouve chez Paul lui-même dans sa deuxième lettre aux Thessaloniens : « Dieu vous a choisis dès le commencement pour être sauvés par l'Esprit qui sanctifie et par la foi en la vérité : c'est à cela qu'il vous a appelés par notre Evangile, à posséder la gloire de Notre Seigneur Jésus-Christ » (2 Th 2, 13-14). Tout est là, dans ces quelques lignes, de ce que nous avons lu ces derniers dimanches dans la lettre aux Romains : ce projet de Dieu qui débouche sur notre union à Jésus-Christ (ce qu'il

appelle « posséder la gloire de Jésus-Christ »), l'œuvre de l'Esprit sur laquelle Paul insiste beaucoup, et enfin notre propre participation sollicitée, mais libre, évidemment, à ce dessein de Dieu. Ailleurs, dans la première lettre aux Thessaloniens, Paul dit plus simplement encore : « Dieu vous appelle à son Royaume et à sa gloire » (1 Th 2, 12).

Nous sommes donc en chemin vers cette transformation de tout notre être, ce façonnage, pourrait-on dire, qui nous modèlera à l'image de Jésus-Christ. Plus haut, dans la lettre aux Romains, Paul compare ce processus de transformation à une naissance : « La création tout entière passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore », disait-il (8, 22). Ici l'image est plutôt celle de l'entrée dans une grande famille : « Dieu nous a destinés à être l'image de son Fils, pour faire de ce Fils l'aîné d'une multitude de frères » (v. 29). Quelques lignes auparavant, sur le même registre, il avait employé à notre sujet l'expression : « enfants de Dieu. » Et il avait continué : « Enfants, et donc héritiers : héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ » (8, 17).

Pour entrer dans cette famille, la porte est ouverte à tous, mais nous restons libres. Dans le passage de la lettre aux Thessaloniens que je lisais tout-à-l'heure, Paul emploie le mot « foi » : à l'appel de Dieu, sa proposition de participer au grand projet, au « dessein de son amour », nous répondons par la foi, la confiance : « Dieu vous a choisis dès le commencement pour être sauvés par l'Esprit qui sanctifie et par la foi en la vérité. » Contrairement au proverbe « L'homme propose, Dieu dispose », il me semble que Paul nous dit « Dieu propose, l'homme dispose. »

Dans le passage d'aujourd'hui de la lettre aux Romains, notre liberté d'adhérer ou non au projet de Dieu est dite également,

mais autrement : « Quand les hommes aiment Dieu, lui-même fait tout contribuer à leur bien, puisqu'ils sont appelés selon le dessein de son amour » (v. 28). Le mot choisi ici par Paul « aiment » dit la réponse libre de l'homme à la proposition, l'appel de Dieu. Il est l'équivalent du mot « foi » dans la lettre aux Thessaloniens.

Dieu ne nous impose pas son projet, il nous le propose ; c'est pourquoi, depuis les origines de la Révélation, on entend Dieu appeler l'homme et lui proposer son Alliance ; un peu comme si Dieu inlassablement répétait : « Aime-moi, fais-moi confiance, puisque je t'aime. » Paul nous dit en quelque sorte, « Dieu ne vous force pas la main, mais si vous décidez de lui faire confiance, de le laisser mener votre vie, soyez bien certains qu'il fera progresser son dessein en vous et par vous. »

Il reste que les formules de Paul peuvent prêter à confusion : ici, il dit : « quand les hommes aiment Dieu, lui-même fait tout contribuer à leur bien, puisqu'ils sont appelés selon le dessein de son amour. » Mais alors on voit bien tout de suite l'objection qui pourrait jaillir : alors, pour ceux qui n'aiment pas Dieu, son plan d'amour n'existe-t-il pas ?

Bien sûr que si : croire que la bonté de Dieu est restreinte à quelques-uns serait une mauvaise lecture des paroles de Paul et de toute la Bible, la fameuse lecture du soupçon qui nous guette toujours. Le vrai croyant sait bien que le « dessein » de Dieu ne vise que notre bonheur ; il veut rassembler tous les hommes, et même l'univers entier, nous le savons bien.

Autre difficulté, Paul continue : « Ceux qu'il connaissait par avance, il les a aussi destinés à être l'image de son Fils » ; et, à plusieurs reprises, il emploie cette expression « ceux que » : « Ceux qu'il destinait à cette ressemblance... ceux qu'il a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de tous ceux qui l'invoquent en vérité.

La première lecture de ce dimanche disait la gratuité et la profusion des dons de Dieu ; ce psaume ne dit pas autre chose ! Et d'ailleurs, il s'agit d'un psaume alphabétique, c'est tout dire. Il comporte autant de versets que le nombre des lettres de l'alphabet, chaque verset commençant par l'une des lettres, dans l'ordre ; et nous savons que cet effort de composition (ce que l'on appelle un acrostiche en littérature) a un sens très particulier, toujours le même : dire à Dieu la reconnaissance des croyants pour le don de l'Alliance.

On ne s'étonne donc pas de trouver dans ce psaume l'évocation de tous les aspects de l'Alliance : cette découverte extraordinaire, dont le peuple d'Israël a eu le privilège, d'un Dieu à la fois tout puissant et proche des hommes. C'est certainement l'une des grandes richesses de la foi juive : savoir toujours tenir ensemble ces deux aspects du mystère de Dieu. Le livre de la Sagesse dont nous lisons un extrait pour le seizième dimanche le disait clairement : « Toi, (Seigneur), qui disposes de la force, tu juges avec indulgence, tu nous gouvernes avec beaucoup de ménagement, car tu n'as qu'à vouloir pour exercer ta puissance... Ta maîtrise sur tous te fait user de clémence envers tous » (Sg 12). Mais bien avant le livre de la Sagesse (qui est très tardif), bien d'autres textes bibliques de l'Ancien Testament avaient su dire avec force la grandeur et la bonté de Dieu.

Le verset 8 de notre psaume, celui qui débute notre lecture aujourd'hui, est l'écho de la révélation de Dieu par lui-même à Moïse au Sinaï (Ex 34, 6). Nous avons lu ce passage du livre de l'Exode pour la Fête de la Sainte Trinité, il y a quelques semaines. Je ne le reprends donc pas. En revanche, je vous

propose d'en relire un autre, l'autre grande parole magnifique de Dieu à Moïse, qui est le récit du buisson-ardent.

Je vous rappelle le contexte : ce jour-là, Moïse, l'ancien protégé du Pharaon, n'était plus qu'un pauvre homme rejeté par tous. C'est à lui que le Dieu de l'univers a choisi de se révéler. Voici ce que raconte la Bible, au chapitre 3 du livre de l'Exode :

« Moïse faisait paître le troupeau de son beau-père Jéthro, prêtre de Madiane. Il mena le troupeau au-delà du désert et parvint à la montagne de Dieu, à l'Horeb. L'Ange du SEIGNEUR lui apparut dans une flamme de feu, du milieu du buisson » (Ex 3, 1-2) ; L'expression « L'Ange du SEIGNEUR » est une manière pudique de parler de Dieu : pour dire la présence de Dieu lui-même dans le buisson, on prend une circonlocution ; on n'oserait pas dire que Moïse ait pu voir Dieu. C'est déjà une manière de dire combien Dieu est plus grand que l'homme, inaccessible à l'homme.

« Moïse regarda : le buisson était en feu et le buisson n'était pas dévoré. » Devant cette flamme qui jaillit d'un buisson sans le consumer, Moïse est invité à comprendre que Dieu, comparé à un feu, est au milieu de son peuple (le buisson). Et cette Présence de Dieu au milieu de son peuple ne le détruit pas, ne le consume pas. Du coup, la vocation du peuple est dite en même temps : il est le lieu choisi par Dieu pour manifester sa Présence ; et, désormais, le peuple choisi témoignera au milieu du monde que Dieu est au milieu des hommes et que ceux-ci n'ont rien à craindre. Notre psaume de ce dimanche est tout à fait dans cet état d'esprit.

« Moïse dit : Je vais faire un détour pour voir cette grande vision : pourquoi le buisson ne brûle-t-il pas ? Le SEIGNEUR vit qu'il avait fait un détour pour voir, et Dieu l'appela du milieu

du buisson : Moïse ! Moïse ! » Moïse a fait un détour : Dieu a pris l'initiative mais il faut un geste de l'homme. Manière de dire que Dieu sollicite la collaboration des hommes. « *Moïse dit : Me voici !* » Le « Me voici » de Moïse (comme celui d'Abraham, comme celui de tant d'autres depuis) est la réponse qui permettra à Dieu de réaliser sa grande œuvre de libération de l'humanité.

« *Le SEIGNEUR dit : N'approche pas d'ici ! Retire tes sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte.* » « Retire tes sandales », c'est le symbole du dépouillement indispensable pour affronter la présence du Dieu tout-puissant.

Et Dieu poursuit : « *Je suis le Dieu de ton Père, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob.* » Dieu rappelle ici sa fidélité à son peuple depuis des siècles et à travers toute l'épaisseur d'une histoire. Face à lui, Moïse esquisse malgré lui un geste de recul : « *Moïse se voila la face car il craignait de regarder Dieu.* » Encore une manière pour l'auteur de nous rappeler que Dieu est le Tout-Autre, celui qu'on ne peut approcher qu'avec crainte et respect.

C'est alors que Dieu prononce la phrase qui galvanisera les énergies de Moïse et de toute sa génération, une phrase que le peuple juif n'oubliera jamais : « *Oui, vraiment, j'ai vu la misère de mon peuple en Égypte et je l'ai entendu crier sous les coups de ses chefs de corvée. Oui, je connais ses souffrances.* » « *J'ai vu la misère de mon peuple en Égypte.* » Ainsi Dieu se révèle-t-il compatissant, miséricordieux, c'est-à-dire littéralement « cœur ouvert à nos misères », cœur qui prend parti pour ceux qui sont dans la misère. Moïse, dont le premier réflexe a été de se voiler le visage, comprend alors qu'il n'y a pas à avoir peur. « Mon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entre les prophètes de Baal d'un côté et lui tout seul de l'autre. On construisit donc deux autels sur le mont Carmel, un pour Baal, l'autre pour le Dieu d'Israël. Sur chacun des deux autels, on prépara un taureau pour le sacrifice. Et l'on convint que le dieu qui répondrait aux prières par le feu du ciel serait bien évidemment le vrai Dieu.

Alors les prêtres de Baal se mirent en prière les premiers. Mais ils eurent beau implorer toute une journée leur dieu d'envoyer son feu sur leur bûcher, il ne se passa rien. Élie ne leur épargna pas les moqueries et les conseils de crier plus fort, mais rien n'y fit.

Le soir venu, Élie se mit à prier à son tour et Dieu embrasa le bûcher et le sacrifice préparé par son prophète. Celui-ci avait donc gagné la première manche devant le peuple d'Israël tout entier, médusé ; et sur sa lancée, Élie avait massacré tous les prêtres de Baal ; mais désormais, il devait fuir la vengeance de la reine. Et dans sa fuite, il en arrivait à désirer la mort : « Je n'en peux plus ! Maintenant, SEIGNEUR, prends ma vie, car je ne vaudrais pas mieux que mes pères » (1 R 19, 4).

Peut-être était-il en train de prendre conscience que, lui aussi, comme ses pères avait exigé que Dieu opère des prodiges. Il lui restait à découvrir que la puissance de Dieu est faite de douceur, celle qui « ne crie pas, n'élève pas le ton, ne fait pas entendre dans la rue sa clameur, ne brise pas le roseau ployé, n'éteint pas la mèche qui s'étirole... » comme dit le prophète Isaïe (Is 42, 2-3). Au bout d'une marche de quarante jours et quarante nuits, au mont Horeb (autre nom du mont Sinäï), Dieu l'attendait³¹ : il aura fallu tout ce long chemin à Élie pour s'apercevoir qu'il n'avait pas choisi le bon terrain et que peut-être lui-même se trompait de Dieu : comme ses adversaires, il imaginait un Dieu

de puissance. Mais Dieu ne l'a pas abandonné pour autant, au contraire, il l'a accompagné dans sa longue marche et, peu à peu l'a converti jusqu'à se révéler à lui dans la vision émouvante du mont Horeb (1 R 19, 12) ; dernière préparation à la rencontre, la question du Seigneur à Élie réfugié dans une caverne : « Pourquoi es-tu ici, Élie ? » Élie répondit : « Je suis passionné pour le SEIGNEUR, le Dieu des puissances ; les fils d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont démoli tes autels et tué tes prophètes par l'épée ; je suis resté moi seul et l'on cherche à m'enlever la vie. »

Puis vient cette étonnante manifestation de Dieu : il n'est ni dans l'ouragan, ni dans le feu ni dans le tremblement de terre, mais dans le murmure d'une brise légère. Et encore, notre traduction est-elle trop forte si j'ose dire. En hébreu, c'est, littéralement « le son d'un silence en poussière » : un silence, c'est l'absence de son, précisément ! Et que dire d'une poussière de silence ? C'est dire que nous sommes en présence d'un Dieu de douceur, bien loin du vacarme auquel Élie s'attendait peut-être. Mais non, Dieu n'est ni dans l'ouragan, ni dans le feu ni dans le tremblement de terre, mais dans le son du silence.

On est bien loin de la démonstration de puissance qui avait accompagné une autre manifestation de Dieu, quelques siècles plus tôt, sur cette même montagne (Ex 19³²). Au temps de Moïse, le peuple n'était pas encore prêt à mettre sa confiance en un Dieu qui n'aurait pas déployé les forces des éléments déchaînés. À l'époque d'Élie, l'heure est venue pour une nouvelle étape de la Révélation.

C'est l'honneur et la gloire du peuple élu d'avoir livré au monde cette révélation dont ils ont été les premiers bénéficiaires, avec Élie. C'est dire aussi à quelle douceur nous

devons tendre si nous voulons être à l'image de notre Père du ciel !

Complément

On ne peut pas ignorer qu'Élie n'est pas devenu un doux pour autant ! Il suffit de relire le premier chapitre du deuxième livre des Rois. Même un très grand prophète ne se convertit pas en un jour !

Psaume 84 (85), 9-10, 11-12, 13-14

- 9 J'écoute : que dira le Seigneur Dieu ?
Ce qu'il dit, c'est la paix pour son peuple.**
- 10 Son salut est proche de ceux qui le craignent,
et la gloire habitera notre terre.**
- 11 Amour et vérité se rencontrent,
justice et paix s'embrassent ;**
- 12 la vérité germera de la terre
et du ciel se penchera la justice.**
- 13 Le Seigneur donnera ses bienfaits,
et notre terre donnera son fruit.**
- 14 La justice marchera devant lui,
et ses pas traceront le chemin.**

Le psaume 84 (85) a été écrit après le retour d'Exil du peuple d'Israël : ce retour tant attendu, tant espéré. Ce devait être un merveilleux recommencement : c'était le retour au pays, d'abord, mais aussi le début d'une nouvelle vie... Dieu effaçait le passé, on repartait à neuf... La réalité est moins rose. D'abord, on a beau prendre de « bonnes résolutions », rêver de repartir à zéro (nous en savons tous quelque chose !), on se retrouve toujours à peu près pareils... et c'est très décevant. Les manquements à la Loi, les infidélités à l'Alliance ont recommencé, inévitablement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Vingtième dimanche du temps ordinaire

Première lecture

Isaïe 56, 1. 6-7

- 1 Parole du SEIGNEUR.
Observez le droit,
pratiquez la justice.
Car mon salut approche, il vient,
et ma justice va se révéler.**
- 6 Les étrangers qui se sont attachés au service du SEIGNEUR
pour l'amour de son nom
et sont devenus ses serviteurs,
tous ceux qui observent le sabbat sans le profaner
et s'attachent fermement à mon alliance,**
- 7 je les conduirai à ma montagne sainte.
Je les rendrai heureux dans ma maison de prière,
je ferai bon accueil, sur mon autel,
à leurs holocaustes et à leurs sacrifices,
car ma maison s'appellera
« Maison de prière pour tous les peuples. »**

Il est intéressant de voir à quel point les lectures de ce dimanche se rejoignent : la question, au fond, est toujours la même : jusqu'où nos communautés doivent-elles accepter de s'ouvrir aux étrangers ? Ce qui revient à nous demander si Dieu a des préférences ou s'il aime tous les hommes ?

Évidemment, entre la prédication d'Isaïe (notre première lecture), la lettre de Paul aux chrétiens de Rome et l'évangile de Matthieu, le contexte historique et les circonstances concrètes

sont bien différents, mais l'annonce de la miséricorde de Dieu résonne avec la même intensité.

Commençons par Isaïe : il s'agit ici de celui que l'on appelle habituellement le « Troisième Isaïe » ; l'auteur écrit dans les premières décennies qui ont suivi l'Exil, donc à la fin du sixième siècle, vraisemblablement, ou au début du cinquième. Nous avons eu souvent l'occasion de voir que la réadaptation n'a pas été simple ; au bout de cinquante ans d'absence, on ne retrouve pas tout comme on l'a laissé ; et comment faire pour cohabiter avec les étrangers qui ont occupé la place entre temps ? Problème plus épineux encore : parmi ces étrangers qui s'étaient installés à Jérusalem à la faveur de l'Exil, il y avait des nouveaux pratiquants, si l'on peut dire ; pendant l'Exil, ils étaient venus dans les synagogues : fallait-il continuer à les accueillir ? La question était justifiée car, jusqu'ici, la doctrine de l'élection marquait une nette séparation entre le peuple élu et les autres. Or, par leur naissance, les étrangers ne font pas partie du peuple élu et donc de la religion juive. Les plus scrupuleux parmi ceux qui rentraient pouvaient bien avoir une tendance à l'élitisme ou à l'exclusive, dans un souci de fidélité. D'autres Juifs étaient partisans d'une ouverture à certaines conditions.

Réciproquement, les étrangers qui frappaient à la porte des synagogues s'inquiétaient du retour des exilés et ils ne craignaient qu'une chose maintenant, c'est d'être mis dehors par ceux qui revenaient d'Exil. Ils se disaient entre eux : « le SEIGNEUR va certainement me séparer de son peuple » (sous-entendu, on va m'exclure).

Il y avait donc deux camps dans le peuple juif, en quelque sorte : les tenants de l'ouverture aux étrangers et les tenants de la ligne dure, on dirait aujourd'hui « identitaire. » Des deux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

attachaient beaucoup d'importance aux règles de pureté, pour être dignes de prier et de se rendre au Temple. Jésus, lui, vient de dire que la pureté est d'abord affaire de cœur et d'intention. Au risque de scandaliser les Pharisiens, il a dit : « Ce qui sort de la bouche provient du cœur, et c'est cela qui rend l'homme impur. Du cœur, en effet, proviennent les intentions mauvaises... C'est là ce qui rend l'homme impur ; mais manger sans s'être lavé les mains ne rend pas l'homme impur » (Mt 15, 19-21).

Or, c'est juste après cette controverse que Jésus décide de se rendre en territoire païen, là où justement, tout le monde est impur aux yeux des Juifs puisque personne ne respecte les règles de pureté de la loi juive. Cette Cananéenne, en particulier, qui vient à la rencontre de Jésus est une païenne ; pourtant, elle n'hésite pas à s'adresser à lui pour lui demander de guérir sa fille : « Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma fille est tourmentée par un démon. » Sans doute a-t-elle eu vent de la réputation de guérisseur de Jésus.

Curieusement, celui-ci ne répond pas ; ce qui incite ses disciples à intervenir : « Donne-lui satisfaction car elle nous poursuit de ses cris. » Cela fait penser à la parabole de l'ami importun rapportée par saint Luc : « Si l'un de vous a un ami et qu'il aille le trouver au milieu de la nuit pour lui dire : Mon ami, prête-moi trois pains, parce qu'un de mes amis m'est arrivé de voyage et je n'ai rien à lui offrir, et si l'autre, de l'intérieur, lui répond : Ne m'ennuie pas ! Maintenant la porte est fermée ; mes enfants et moi nous sommes couchés ; je ne puis me lever pour te donner du pain, je vous le déclare : même s'il ne se lève pas pour lui en donner parce qu'il est son ami, eh bien, parce que l'autre est sans vergogne, il se lèvera pour lui donner tout ce qu'il lui faut » (Lc 11, 5-8). Il semble bien que par cette

parabole Jésus recommande la persévérance dans la prière. La parabole de la veuve opiniâtre et du juge inique (au chapitre 18 de Luc) va dans le même sens et saint Luc précise que Jésus a raconté cette parabole pour dire à ses disciples « la nécessité de prier constamment et de ne pas se décourager. » C'est exactement ce que fait la Cananéenne et elle importune les disciples qui supplient Jésus d'intervenir. Ce à quoi il leur répond que cette femme est une étrangère, une Cananéenne : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël. »

En disant cela, il se situe résolument dans la perspective du projet de Dieu dont la première étape concerne le peuple d'Israël. Il avait déjà pris position très clairement de la même manière lorsqu'il avait envoyé ses apôtres en mission ; Matthieu raconte : « Ces apôtres, Jésus les envoya en mission avec les instructions suivantes : Ne prenez pas le chemin des païens et n'entrez pas dans une ville de Samaritains ; allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël » (Mt 10, 6).

On sait qu'au début de son activité missionnaire, saint Paul s'était d'abord adressé prioritairement aux Juifs ; c'est ce que l'on pourrait appeler la « logique de l'élection » : Dieu a choisi le peuple d'Israël pour se révéler à lui, à charge pour le peuple élu de relayer cette révélation auprès des autres peuples. Saint Paul, résolument, respectait ce choix. Et seulement dans un deuxième temps, après son échec auprès de la majorité des Juifs, Paul s'est tourné vers les païens. C'était exactement le thème de notre deuxième lecture de ce dimanche.

Il semble bien que Jésus, ici, se situe également dans cette logique de l'élection. C'est au peuple d'Israël et à lui seul qu'il est envoyé pour annoncer la venue du royaume de Dieu et en donner des signes par sa parole et par ses actes.

Mais une autre question se pose ici : comment répondre aux étrangers, aux païens qui souhaitent rejoindre le peuple élu ? Peuvent-ils se frayer un chemin vers le salut ? Et, si oui, à quelles conditions ? Cette même question habitait déjà nos deux premières lectures. Vers 500 avant JC, Isaïe répondait : oui, des étrangers peuvent être admis dans la maison de Dieu et donc dans la communauté juive, à condition de s'attacher au Dieu d'Israël et de respecter la loi juive.

Jésus, lui, va encore plus loin. Il commence par justifier son refus d'intervenir : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le donner aux petits chiens. » Mais il finit par agir en faveur de la Cananéenne ; et pourquoi change-t-il d'avis ? Parce qu'elle a la foi, dit-il : « Femme, ta foi est grande, que tout se fasse pour toi comme tu le veux ! »

Je ferai trois remarques : premièrement, Jésus dit que la Cananéenne a la foi simplement parce qu'elle s'obstine à lui faire confiance ; elle ne se laisse pas rebuter, au contraire, elle insiste : « les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » La foi n'est-ce pas cela : s'obstiner à faire confiance ?

Deuxième remarque : Jésus n'exige de la Cananéenne aucune des pratiques de la religion juive : seulement la foi. C'est très exactement la position que Paul prendra plus tard lorsqu'il évangélisera les païens. On peut penser que la question de l'admission des non-Juifs dans les communautés chrétiennes se posait encore au moment où Matthieu rédige son évangile. Et on a vu dans l'attitude de Jésus envers la Cananéenne un modèle d'accueil des païens, au nom de leur foi.

Enfin, il est évident que l'opiniâtreté de la maman était guidée par son amour pour sa fille. Peut-être aurons-nous l'opiniâtreté

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'est révélé lui-même ne saurait se renier. Les prophètes avaient été jusqu'à comparer cette alliance entre Dieu et son peuple à un lien d'amour tel que celui des fiançailles ou du mariage. Dans un moment de grande infidélité du peuple, Osée affirmait que Dieu déployait toutes les ressources de son amour pour ramener la fiancée infidèle : « C'est moi qui vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur... Là elle répondra comme au temps de sa jeunesse » (Osée 2, 16-7). Et vous vous souvenez des promesses du prophète Isaïe qui comparait l'amour de Dieu pour Israël à celui d'un époux qu'aucune infidélité ne peut lasser : nous les avons lues à propos de cette même lettre aux Romains, pour le dix-neuvième dimanche (Is 54, 6-7. 10). C'est pour cela que Paul a pu affirmer un peu plus tôt : « Les dons de Dieu et son appel sont irrévocables » (Rm 11, 29). C'était notre lecture de dimanche dernier.

Deuxième motif d'espérance, Dieu sait tirer le bien de tous les événements, même du mal. Paul l'a affirmé un peu plus haut, dans cette même lettre aux Romains (Rm 8, 28) : « Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment » (c'est-à-dire de ceux qui lui font confiance) ; et ce peuple continue à croire en Dieu, Paul en est sûr. Dans un premier temps, c'est le refus des Juifs devant l'évangile qui est devenu, grâce à Dieu, la chance des païens qui ont été accueillis dans l'Église du Christ. Seul un petit nombre de Juifs, un Reste d'Israël, pour parler comme l'Ancien Testament, y est entré aussi. Dans un deuxième temps, c'est ce Reste d'Israël qui sauvera l'ensemble du peuple qui n'a jamais cessé d'être le peuple de l'Alliance.

Comment cela se fera-t-il ? Paul n'en sait rien, mais cet avenir lui apparaît absolument certain. Devant cette certitude, il tombe en admiration : « Quelle profondeur dans la richesse, la sagesse et la science de Dieu ! » Humblement, il retrouve les versets des

contemplatifs de l'Ancien Testament : l'auteur du psaume 138/139, par exemple, qui chantait : « Mystérieuse connaissance qui me dépasse, si haute que je ne puis l'atteindre... Dieu, que tes projets sont difficiles pour moi ! » (Ps 138/139, 6. 17). Ou le livre de la Sagesse : « Ses décisions sont insondables, ses chemins sont impénétrables ! » (Sg 17, 1).

Quand il s'exclame : « Qui a connu la pensée du Seigneur ? Qui a été son conseiller ? », il cite en fait les propos du prophète Isaïe : « Qui a mesuré l'Esprit du SEIGNEUR ?... De qui donc a-t-il pris conseil qui puisse l'éclairer, lui enseigner la voie du jugement, lui enseigner la science et lui indiquer le chemin de l'intelligence ? » (Is 40, 13-14³⁴). Et c'est au livre de Job encore qu'il emprunte un autre verset : « Qui lui a donné en premier et mériterait de recevoir en retour ? » (Jb 41, 3).

Rappel salutaire pour les chrétiens auxquels il s'adresse, qui sont majoritairement de culture grecque et donc amoureux de la philosophie : elle était à leurs yeux la plus haute vertu. Manière aussi de ramener ses lecteurs à une saine humilité : les Juifs les précèdent sur le chemin de la Sagesse. Et dans cette foi même qu'il a héritée du Judaïsme, Paul ne perd pas espoir : les desseins de Dieu sont impénétrables : il saura sauver son Alliance.

Complément

La doxologie qui termine chacune de nos prières eucharistiques « Par lui, avec lui et en lui tout honneur et toute gloire » ressemble à la finale du texte de Paul (verset 36).

Évangile

Matthieu 16, 13-20

- 13** Jésus était venu dans la région de Césarée de Philippe, et il demandait à ses disciples :
« Le Fils de l'homme, qui est-il, d'après ce que disent les hommes ? »
- 14** Ils répondirent :
« Pour les uns, il est Jean-Baptiste ;
pour d'autres, Élie ;
pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes. »
- 15** Jésus leur dit :
« Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? »
- 16** Prenant la parole, Simon-Pierre déclara :
« Tu es le Messie,
le Fils du Dieu vivant ! »
- 17** Prenant la parole à son tour, Jésus lui déclara :
« Heureux es-tu, Simon fils de Yonas :
ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela,
mais mon Père qui est aux cieux.
- 18** Et moi, je te le déclare :
Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ;
et la puissance de la Mort ne l'emportera pas sur elle.
- 19** Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux :
tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux,
et tout ce que tu auras délié sur la terre
sera délié dans les cieux. »
- 20** Alors, il ordonna aux disciples
de ne dire à personne qu'il était le Messie.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comme par un festin je serai rassasié : la joie sur les lèvres, je dirai ta louange » (Le mot « festin » fait référence aux repas de communion qui suivait certains sacrifices au Temple de Jérusalem).

Et puis, il y a eu des périodes plus terribles encore, celles des persécutions : au deuxième siècle avant JC, par exemple, il a fallu affronter la terrible persécution du roi grec, Antiochus Épiphane ; et nombre de Juifs sont morts, au nom de leur foi, en disant : « Ton amour, Seigneur, vaut mieux que la vie. »

Compléments

- Jérémie... Élie, même combat : « Je suis passionné pour le Dieu des puissances, mais on cherche à m'ôter la vie » (1 R 19, 10).

- « Ton amour vaut mieux que la vie » : ce verset résonne particulièrement en ce dimanche où nous entendrons Jésus dire à ses disciples : « Celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera » (Mt 16, 25).

Deuxième lecture

Romains 12, 1-2

- 1 Je vous exhorte, mes frères, par la tendresse de Dieu, à lui offrir votre personne et votre vie en sacrifice saint, capable de plaire à Dieu : c'est là pour vous l'adoration véritable.**
- 2 Ne prenez pas pour modèle le monde présent mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour savoir reconnaître quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire, ce qui est parfait.**

« Je vous exhorte, mes frères, par la tendresse de Dieu » :

quelle magnifique entrée en matière ; jusqu'ici, en fin de compte, Paul n'a parlé que de cela, « la tendresse de Dieu. » Les onze premiers chapitres de la lettre aux Romains ont traité apparemment de questions doctrinales ; les grands thèmes de la théologie de Paul ont été longuement et profondément exposés : la puissance de la grâce, l'universalité du péché, la justification par la foi, le mystère pascal, l'action de l'Esprit, le salut promis et donné à tous. Mais tout ceci revient toujours à cet unique sujet, la tendresse de Dieu.

Maintenant, comme dans toutes ses lettres, Paul tire pour ses lecteurs les conséquences de son enseignement : car la découverte de cette immense tendresse de Dieu ne peut que bouleverser, ou plutôt irriguer désormais toute notre vie. « Je vous exhorte, donc, mes frères, par la tendresse de Dieu.... » Ce qu'il va dire maintenant est en lien étroit avec tout ce qu'il a écrit jusqu'ici, notamment dans les dernières lignes du chapitre précédent ; je vous en rappelle quelques mots : « Dieu veut faire à tous miséricorde... » suivis immédiatement de l'hymne d'action de grâce que nous avons lue dimanche dernier : « Quelle profondeur dans la richesse, la sagesse et la science de Dieu ! Ses décisions sont insondables, ses chemins sont impénétrables ! »

Donc, dit saint Paul, il n'y a pas à hésiter : à ce Dieu si étonnant par sa tendresse et sa volonté de sauver toute l'humanité sans exception, sa puissance inouïe de pardon, une seule réponse est possible : celle de l'abandon et de la confiance ; accorder toute notre vie, toute notre personne à cette réalité bouleversante, nous offrir à Dieu pour qu'il accomplisse en nous son œuvre. « Je vous exhorte, mes frères, par la tendresse de Dieu, à lui offrir votre personne et votre vie en sacrifice saint, capable de plaire à Dieu : c'est là pour vous

l'adoration véritable. » On sait que le verbe « sacrifier - *sacrum facere* » veut dire « rendre sacré » ; on pourrait donc traduire ainsi : « Je vous exhorte à faire de vos personnes, de votre vie, une chose sacrée, une chose divine. »

Pierre le dira autrement en affirmant avec force que cela est possible : « La puissance divine nous a fait don de tout ce qui est nécessaire à la vie et à la piété en nous faisant connaître celui qui nous a appelés par sa propre gloire et par sa puissance agissante. Par elles, les biens du plus haut prix qui nous avaient été promis nous ont été accordés, pour que par ceux-ci vous entriez en communion avec la nature divine » (2 P 1, 3-4). Nous sommes donc invités à la démarche qu'exprimait déjà le psaume 40 (39) : « Tu ne voulais ni offrande, ni sacrifice, tu m'as façonné un corps ; tu ne voulais ni holocauste ni victime, alors j'ai dit voici, je viens » (Ps 40, 7-8). On est en droite ligne de l'enseignement du prophète Michée : « On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien, ce que le SEIGNEUR exige de toi : rien d'autre que de respecter le droit, aimer la fidélité, et marcher humblement avec ton Dieu » (Mi 6, 8).

Je reprends le texte : « Offrir votre personne et votre vie en sacrifice saint, capable de plaire à Dieu : c'est là pour vous l'adoration véritable », nous dit saint Paul, d'après notre traduction ; mais si on scrute un peu les mots qu'il emploie, on s'aperçoit que le mot « véritable » de notre texte traduit le mot grec « *logikos* », au sens de conforme à la raison, à la logique : il est « logique » de vous comporter ainsi, dit Paul, cela est conforme à ce que Dieu a fait pour vous : pour le dire autrement, c'est la conséquence tout simplement de notre découverte de la tendresse de Dieu. Cette attitude est la réponse logique à l'œuvre de Dieu pour nous. Il ne s'agit pas de gestes extérieurs, mais d'un culte qui nous engage vraiment, totalement, qui nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

garde, c'est bien pour sauver la ville.

Psaume 94 (95), 1-2. 6-7. 8-9

- 1 Venez, crions de joie pour le SEIGNEUR,
acclamons notre Rocher, notre salut !**
- 2 Allons jusqu'à lui en rendant grâce,
par nos hymnes de fête acclamons-le !**
- 6 Entrez, inclinez-vous, prosternez-vous,
adorons le SEIGNEUR qui nous a faits.**
- 7 Oui, il est notre Dieu :
nous sommes le peuple qu'il conduit.
Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ?**
- 8 « Ne fermez pas votre cœur comme au désert**
- 9 où vos pères m'ont tenté et provoqué,
et pourtant ils avaient vu mon exploit. »**

Je vais m'attacher à la dernière strophe : en fait, si vous allez vérifier dans votre Bible le texte que nous venons d'entendre, voilà ce que vous lirez « Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? Ne fermez pas votre cœur comme à Meriba, comme au jour de Massa dans le désert, où vos pères m'ont tenté et provoqué, et pourtant ils avaient vu mon exploit³⁷. » C'est dire que ce psaume est tout imprégné de l'expérience de Massa et Meriba. (Ex 17, 1-7). Là-bas, dans le désert, au temps de l'Exode avec Moïse, on a gravement douté des intentions de Dieu. Vous vous rappelez, il faisait une chaleur torride, et il n'y avait pas d'eau au campement ; on était arrivés là, assoiffés, bien décidés à se jeter sur les points d'eau ; mais tout était à sec. Alors, cela a très mal tourné ; on s'en est pris à Moïse qui se débrouillait bien mal, puis à Dieu lui-même : après tout, c'était peut-être ce qu'il

cherchait, qu'on meure de soif.

La suite de l'histoire a rempli tout le monde de honte : Dieu, égal à lui-même, a ignoré la révolte et donné de l'eau à profusion, qui s'est mise à ruisseler du rocher ; et Moïse, bien sûr, a fait la leçon à son peuple : on avait pourtant bien vu l'exploit de Dieu nous faisant échapper à la mer et aux cavaliers égyptiens ; comment avait-on pu douter des intentions de Dieu ? Désormais, quand on parle de Massa et Meriba, la honte revient à la mémoire.

Dans cette simple strophe, donc, « Aujourd'hui écouterez-vous sa parole ? Ne fermez pas votre cœur comme à Meriba, comme au jour de Massa » est résumée toute l'aventure de notre vie de foi, personnelle et communautaire. C'est ce que l'on pourrait appeler, au vrai sens du terme, la « question de confiance. » Pour le peuple d'Israël, la question de confiance s'est posée à chaque difficulté de la vie au désert : « Le SEIGNEUR est-il vraiment au milieu de nous, ou bien n'y est-il pas ? » (Ex 17, 7), ce qui revient à dire « Peut-on lui faire confiance ? S'appuyer sur lui ? Être sûr qu'il nous donnera à chaque instant les moyens de nous en sortir... ? » Être certain que quand il nous invite à la conversion, par la bouche d'un Ezékiel, par exemple, (que nous entendons dans la première lecture de ce dimanche), il n'a en vue que notre bonheur ?

La Bible dit que la foi, justement, c'est tout simplement la confiance. Cette question de confiance, telle qu'elle s'est posée à Massa et Meriba, est l'un des piliers de la réflexion d'Israël ; la preuve, c'est qu'elle affleure sous des quantités de textes bibliques ; et, par exemple, le mot qui dit la foi en Israël signifie « s'appuyer sur Dieu » ; c'est de lui que vient le mot « Amen » qui dit l'adhésion de la foi : il signifie « solide », « stable » ; on

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Première lecture

Ben Sirac 27, 30. 28,1-7

- 27,30 Rancune et colère, voilà des choses abominables où le pécheur s'obstine.**
- 28,1 L'homme qui se venge éprouvera la vengeance du Seigneur ; celui-ci tiendra un compte rigoureux de ses péchés.**
- 2 Pardonne à ton prochain le tort qu'il t'a fait ; alors, à ta prière, tes péchés seront remis.**
- 3 Si un homme nourrit de la colère contre un autre homme, comment peut-il demander à Dieu la guérison ?**
- 4 S'il n'a pas de pitié pour un homme, son semblable, comment peut-il supplier pour ses propres fautes ?**
- 5 Lui qui est un pauvre mortel, il garde rancune ; qui donc lui pardonnera ses péchés ?**
- 6 Pense à ton sort final et renonce à toute haine, pense à ton déclin et à ta mort, et demeure fidèle aux commandements.**
- 7 Pense aux commandements et ne garde pas de rancune envers le prochain, pense à l'alliance du Très-Haut et oublie l'erreur de ton prochain.**

Je commence par la fin de ce texte : « Ne garde pas de rancune envers le prochain. » Un bel idéal ! Qu'on a peu à peu découvert dans la Bible à mesure qu'on prenait conscience que Dieu est amour et que nous sommes à son image !

Sur le premier point, c'était clair depuis longtemps : après un

long chemin de découverte du mystère de Dieu, les hommes de la Bible avaient bien compris que Dieu est Amour et pardon. Ben Sirac le Sage (que nous appelons aussi le Siracide ou l'Ecclésiastique) vivait au deuxième siècle avant JC, (vers 180), c'est-à-dire très peu de temps avant la venue de Jésus au monde ; il avait donc profité de toute cette découverte progressive et en était convaincu ; il avait beaucoup insisté sur ce point. C'est lui, par exemple, qui disait : « Le Seigneur est patient à l'égard des hommes et déverse sur eux sa pitié. Il voit et il sait combien leur fin est misérable, c'est pourquoi il multiplie son pardon. L'homme a pitié de son prochain, mais le Seigneur a pitié de toute créature... » (Si 18, 11-13).

Ben Sirac, donc, s'appuie sur cette conviction qui ne fait de doute pour personne pour aborder un point nettement plus difficile : puisque Dieu a pitié de nous, alors à notre tour, nous devons avoir pitié les uns des autres : « Si un homme nourrit de la colère contre un autre homme, comment peut-il demander à Dieu la guérison ? »... « S'il n'a pas de pitié pour un homme, son semblable, comment peut-il supplier pour ses propres fautes ? »

D'après Ben Sirac, c'est parce que Dieu connaît notre précarité qu'il a pitié ; je vous rappelle sa phrase : « Il voit et il sait combien la fin des hommes est misérable, c'est pourquoi il multiplie son pardon. » De la même manière, c'est en considération de cette précarité, la nôtre et celle des autres, que Ben Sirac nous invite à avoir pitié. « Pense à ton sort final »... « Pense à ton déclin et à ta mort »... « Pense à ton sort final et renonce à toute haine, pense à ton déclin et à ta mort, et demeure fidèle aux commandements. » Et que disaient les commandements ? Ils disaient « Aime ton prochain comme toi-même » (Lv 19,17). Aimer son prochain comme soi-même, cela

implique évidemment, en certaines circonstances, de savoir pardonner.

« Pense aux commandements et ne garde pas de rancune (dit Ben Sirac)... Pense à l'Alliance du Très-Haut et oublie l'erreur de ton prochain. » Vous me direz « Pas facile d'oublier ! » Et il est vrai que certaines choses ne peuvent pas s'oublier. Mais tout dépend du sens que l'on donne au mot « oublier » ; certainement « oublier » ne peut pas vouloir dire « effacer. » Et justement, si vous avez la curiosité de consulter la Traduction Oecuménique de la Bible, vous y trouverez une autre traduction, bien meilleure, plus humaine : « Souviens-toi de l'Alliance du Très-Haut et *passe par-dessus l'offense.* »

Il me semble que c'est une très belle définition du pardon ; elle dit bien la réalité : on ne peut pas effacer une offense... les coups d'éponge n'existent pas... mais on peut *passer par-dessus*. Après une blessure physique, on garde une cicatrice, la peau ne sera plus jamais neuve, et aucun coup d'éponge n'effacera la blessure ; pour une blessure morale, c'est la même chose : rien ne pourra faire qu'elle n'ait pas eu lieu ; et dans les cas graves, on peut être marqué pour la vie... Dans nos vies familiales, amicales, professionnelles, paroissiales... les exemples ne manquent pas. Rien ne pourra effacer la calomnie, le geste de mépris, la « peau de banane » comme on dit, l'infidélité grave, les coups et tous les gestes de violence. Nos paroles et nos actes produisent des fruits vénéneux, parfois même des ravages. On rêverait, quand on est le fautif, d'un retour en arrière, un retour à la case-départ, en quelque sorte... Mais cela n'est pas possible, ni pour le coupable, ni pour la victime.

En revanche, on peut, comme dit Ben Sirac, passer par-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ? »

C'est donc d'abord une parabole sur la pitié de Dieu : une pitié qui ne demande qu'à nous remettre toutes nos dettes ; une pitié qui devrait « déteindre » sur nous, en quelque sorte, puisque nous sommes à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Cette pitié ne nous est pas naturelle et la question de Pierre le prouve bien ; même quand nous sommes bien intentionnés, disposés à pardonner, nous voudrions quand même bien ne pas nous laisser entraîner trop loin ! « Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je ? Jusqu'à sept fois ? » On est encore loin de la remise d'une dette incalculable, comme celle de la parabole ! Et c'est certainement l'un des accents de cette petite histoire : le calcul n'est pas de mise. Il ne s'agit pas de savoir à partir de quel moment nous sommes en règle avec la pitié. La pitié, par définition, c'est l'émotion qui nous prend aux entrailles, c'est plus fort que nous, cela déborde nos calculs mesquins.

C'est à cela que Jésus invite Pierre : dépasser tout calcul, toute raison raisonnante. Sept fois, pourtant, ce n'était déjà pas mal... et saint Pierre, en proposant le chiffre sept, très symbolique, avait déjà fait un grand pas ! Mais Jésus l'invite à tout autre chose : il faut aller jusqu'à soixante-dix fois sept fois (ou soixante-dix-sept fois sept fois selon d'autres traductions) autrement dit indéfiniment ; Jésus ne reprend pas ces chiffres par hasard : rappelez-vous l'histoire de Caïn et celle de Lamek : après le meurtre de son frère Abel, Caïn vivait dans la crainte de la vengeance tribale : « Quiconque me trouvera me tuera. » Et il ne devait sa survie qu'à la menace d'une vengeance encore plus terrible pour celui qui l'attaquerait : « Si quelqu'un tue Caïn, il

sera vengé sept fois. » (Gn 4, 15). C'est ce qu'on peut appeler l'engrenage de la violence. Cinq générations plus tard, son arrière arrière petit-fils, Lamek se glorifiait de se venger soixante-dix-sept fois ; et il chantait à ses femmes, Ada et Cilla, cette horrible chanson : « J'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure ; oui Caïn sera vengé sept fois mais Lamek soixante-dix-sept fois. » En d'autres termes « Pour une simple blessure, je tue un homme ; pour une simple meurtrissure, je tue un enfant, mais si quelqu'un me tue, je serai vengé soixante-dix-sept fois. » (Gn 4, 23-24).

Tout au long de l'histoire biblique, Dieu va inviter l'humanité à se libérer de cette spirale de la violence. Cela commence par la loi du talion qui limite déjà la vengeance (un seul œil pour un œil, une seule dent pour une dent, une seule vie pour une vie) ; puis, au long des siècles et des progrès de la découverte du vrai Dieu, les textes de la Loi aussi bien que des prophètes invitent au pardon en annonçant le pardon de Dieu ; ainsi le peuple d'Israël apprend peu à peu à passer de la vengeance au pardon.

En prenant le contrepied de la chanson de Lamek (pardonne soixante-dix fois sept fois), Jésus invite Pierre, c'est-à-dire ses disciples, à franchir l'étape définitive, celle du pardon sans limites, tel que lui-même le vivra sur la Croix. Parce que le pardon du Christ est comme le pardon de Dieu, il ne connaît pas de limites.

Reste que la fin de la parabole paraît contredire ce pardon illimité de Dieu. Le serviteur qui n'a pas pardonné à son frère perd le bénéfice du pardon du roi. Il y a là certainement une très grande vérité de nos vies ; prenons un exemple : après une période sèche, la terre du jardin est devenue imperméable ; inutile d'ouvrir le jet d'eau, l'eau glissera sans pénétrer ; même

une pluie torrentielle ne peut plus l'abreuver ; il faudra labourer d'abord. Dieu sait combien il nous est parfois difficile de pardonner, de « passer par-dessus l'offense » comme dit Ben Sirac. Mais justement, peut-être le pardon accordé à nos frères « de tout notre cœur » est-il ce labour préalable, indispensable pour accueillir la pitié de Dieu. Le cœur dur, le cœur sec ne peut pas recevoir l'ondée du pardon de Dieu.

Ce n'est pas Dieu qui cesse de pardonner, c'est nous qui sommes devenus imperméables ; mais au fait, c'est peut-être tout simplement parce que nous ne sommes pas assez lucides sur tous les pardons dont nous bénéficions : le serviteur de la parabole, grevé d'une dette monstrueuse, et qui s'en voyait libéré tout d'un coup, par pure bonté, aurait dû normalement être tellement envahi de reconnaissance qu'il en aurait oublié tout le reste !

Complément

Dans l'épisode de la femme adultère (Jn 8), c'est quand les plus anciens prennent conscience des nombreux pardons accordés par Dieu au long de leur vie qu'ils abandonnent leurs pierres.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

est un avantage, mais si en vivant en ce monde, j'arrive à faire un travail utile, je ne sais plus comment choisir. Je me sens pris entre les deux : je voudrais bien partir pour être avec le Christ, car c'est bien cela le meilleur, mais à cause de vous, demeurer en ce monde est encore plus nécessaire. » Cela ne veut certainement pas dire qu'il se considère comme indispensable, parce qu'il sait bien que c'est le Christ qui agit dans le cœur des fidèles... mais il souhaite ardemment être là où il doit être. À vrai dire, ce dilemme n'est pas à proprement parler un cas de conscience, car ce n'est pas lui qui décidera de son sort, il le sait bien.

Mais son raisonnement est un modèle d'abnégation au vrai sens du terme, en ce sens que son seul souci reste la mission auprès de ceux qui lui ont été confiés.

Pour terminer, il revient à eux « Quant à vous, menez une vie digne de l'Évangile. » C'est tout un programme ! Mais je crois qu'il y a là beaucoup plus qu'une leçon de morale : Paul veut nous dire par là que la seule manière d'être digne de l'Évangile, c'est de le prendre au sérieux et de l'annoncer ! Car cette recommandation « menez une vie digne de l'Évangile » vient à la suite de ce que j'ai appelé son « dilemme » : « Si, en vivant en ce monde, j'arrive à faire un travail utile, je ne sais plus comment choisir. Je me sens pris entre les deux : je voudrais bien partir pour être avec le Christ... mais, à cause de vous, demeurer en ce monde est encore plus nécessaire. » Et aussitôt il ajoute : « Quant à vous, menez une vie digne de l'Évangile du Christ. »

Si je comprends bien, à ses yeux, mener une vie digne de l'Évangile, c'est tout simplement consacrer nos vies à l'évangélisation. Voilà qui interroge un certain nombre de nos préoccupations !

Évangile

Matthieu 20, 1-16a

Jésus disait cette parabole :

- 1 « Le Royaume des cieux est comparable au maître d'un domaine qui sortit au petit jour afin d'embaucher des ouvriers pour sa vigne.**
- 2 Il se mit d'accord avec eux sur un salaire d'une pièce d'argent pour la journée, et il les envoya à sa vigne.**
- 3 Sorti vers neuf heures, il en vit d'autres qui étaient là, sur la place, sans travail.**
- 4 Il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui est juste.**
- 5 Ils y allèrent. Il sortit de nouveau vers midi, puis vers trois heures, et fit de même.**
- 6 Vers cinq heures, il sortit encore, en trouva d'autres qui étaient là et leur dit : Pourquoi êtes-vous restés là, toute la journée sans rien faire ?**
- 7 Ils lui répondirent : Parce que personne ne nous a embauchés. Il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne.**
- 8 Le soir venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelle les ouvriers et distribue le salaire, en commençant par les derniers pour finir par les premiers.**
- 9 Ceux qui n'avaient commencé qu'à cinq heures s'avancèrent et reçurent chacun une pièce d'argent.**
- 10 Quand vint le tour des premiers, ils pensaient recevoir davantage,**

mais ils reçurent, eux aussi, chacun une pièce d'argent.

11 En la recevant, ils récriminaient contre le maître du domaine :

**12 Ces derniers venus n'ont fait qu'une heure,
et tu les traites comme nous,
qui avons enduré le poids du jour et de la chaleur !**

13 Mais le maître répondit à l'un d'entre eux :

**Mon ami, je ne te fais aucun tort.
N'as-tu pas été d'accord avec moi
pour une pièce d'argent ?**

**14 Prends ce qui te revient,
et va-t-en.**

Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi :

**15 n'ai-je pas le droit de faire ce que je veux de mon bien ?
Vas-tu regarder avec un œil mauvais
parce que moi, je suis bon ?**

**16 Ainsi les derniers seront premiers,
et les premiers seront derniers. »**

Imaginez un patron d'entreprise qui emploierait des méthodes pareilles ! Il aurait certainement une bonne partie de ses ouvriers en grève dès le deuxième matin ! Mais Jésus a bien dit qu'il ne parlait pas d'une entreprise comme les autres puisqu'il a introduit sa parabole en disant : « Le Royaume des cieux est comparable au maître d'un domaine... » : d'entrée de jeu, nous savons qu'il est question du Royaume des cieux ; et nous savons bien, Isaïe nous l'a rappelé, que « les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées... »

Et donc, dans cette vigne très particulière, il y a des ouvriers embauchés à toute heure du jour... Apparemment, le travail ne manque pas. Mais la pointe de la parabole n'est pas là : comme toujours, il faut chercher d'abord ce que ce texte dit sur Dieu. « Moi, je suis bon » dit Dieu ; « Vas-tu regarder avec un œil mauvais parce que moi, je suis bon ? » Dieu est bon, et d'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

veilleras à les mettre en pratique : ainsi, *tu* seras heureux, et *vous* deviendrez très nombreux, comme te l'a promis le SEIGNEUR, le Dieu de tes pères, dans un pays ruisselant de lait et de miel » (Dt 6, 1 - 3).

Il ne s'agit évidemment pas d'un défaut de style, surtout dans ce texte, l'un des plus vénérables de l'Ancien Testament, puisqu'il est l'introduction du fameux « Shema Israël » (« Écoute Israël, le SEIGNEUR ton Dieu est le Seigneur *Un* »).

Mais il y a là un moyen saisissant de dire à quel point notre destin personnel est lié à celui de la communauté. Nous sommes profondément solidaires les uns des autres, nous le savons bien ; et les progrès des communications, la mondialisation de l'économie, dont on parle tant, nous le prouvent tous les jours. Pour autant, nous ne sommes pas fondus dans un grand tout et chacun de nous garde une marge de liberté et de responsabilité.

Pour revenir au psaume 24/25, ce pécheur à la fois humble et confiant, c'est donc inséparablement, chacun de nous, individuellement, *et* la communauté croyante tout entière.

Dernière remarque : le psaume présente une série de variations sur le thème du souvenir et de l'oubli. « Rappelle-toi, SEIGNEUR, ta tendresse... Oublie les révoltes... Ne m'oublie pas. » C'est à la fois de l'audace et de l'humilité ! Au fond, on prie Dieu d'avoir une mémoire sélective : « Oublie les révoltes, les péchés de ma jeunesse » et au contraire « Rappelle-toi, SEIGNEUR, ta tendresse, ton amour qui est de toujours. » C'est l'audace que permet l'Alliance avec le Dieu de tendresse et de fidélité, lent à la colère et plein d'amour. » Décidément on n'avait pas attendu le Nouveau Testament pour découvrir que Dieu est Père !

Deuxième lecture

Philippiens 2, 1-11

Frères,

- 1** s'il est vrai que dans le Christ on se réconforte les uns les autres,
si l'on s'encourage dans l'amour,
si l'on est en communion dans l'Esprit,
si l'on a de la tendresse et de la pitié,
- 2** alors, pour que ma joie soit complète,
ayez les mêmes dispositions,
le même amour,
les mêmes sentiments ;
recherchez l'unité.
- 3** Ne soyez jamais intrigants ni vantards,
mais ayez assez d'humilité
pour estimer les autres supérieurs à vous-mêmes.
- 4** Que chacun de vous ne soit pas préoccupé de lui-même,
mais aussi des autres.
- 5** Ayez entre vous les dispositions
que l'on doit avoir dans le Christ Jésus :
- 6** lui qui était dans la condition de Dieu,
il n'a pas jugé bon de revendiquer
son droit d'être traité à l'égal de Dieu ;
- 7** mais au contraire, il se dépouilla lui-même
en prenant la condition de serviteur.
Devenu semblable aux hommes
et reconnu comme un homme à son comportement,
- 8** il s'est abaissé lui-même
en devenant obéissant jusqu'à mourir,
et à mourir sur une croix.

- 9 C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de tout ;
il lui a conféré le Nom qui surpasse tous les noms,**
- 10 afin qu'au nom de Jésus,
aux cieux, sur terre et dans l'abîme,
tout être vivant tombe à genoux,**
- 11 et que toute langue proclame :
« Jésus Christ est le Seigneur »,
pour la gloire de Dieu le Père.**

Il est rare que nous entendions ce texte en entier ; chaque année, aux Rameaux (et à la fête de la Croix glorieuse), nous lisons la deuxième partie, qui est une contemplation du mystère du Christ, mais la première partie nous est moins familière ; pour autant il faut bien lire ces deux parties ensemble, car elles sont très liées. Première partie, Paul nous dit comment on vit « dans le Christ », comme il dit ; deuxième partie, il contemple la vie du Christ lui-même. (Pour la deuxième partie, se reporter au commentaire du dimanche des Rameaux, « L'intelligence des Écritures » tome 1).

Dans la première partie, (celle que nous commentons ici), Paul nous dit comment on vit « dans le Christ » : il emploie deux fois cette formule, au début et à la fin de ce passage : au début « s'il est vrai que dans le Christ... » et à la fin « Ayez entre vous les dispositions que l'on doit avoir dans le Christ Jésus » ; et entre les deux, il dresse toute une énumération de ces dispositions. Cette formule « Dans le Christ » doit certainement être prise dans un sens très fort : depuis notre Baptême, nous appartenons au Christ, nous faisons partie de lui en quelque sorte ; et cette nouvelle identité qui est commune à tous les baptisés surmonte toutes nos diversités ; désormais, nous portons le même nom de famille : ce nom, c'est « *chrétien*. » Et quand nous rencontrons des chrétiens,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce qui est troublant, une fois de plus, dans ce message du prophète c'est qu'Isaïe attribue à Dieu lui-même l'exercice du châtement : le vigneron de la parabole d'Isaïe ne se contente pas de laisser faire le cours des choses ; c'est lui-même qui enlève la clôture et ouvre une brèche dans le mur pour que la vigne soit piétinée et dévorée par les animaux... En réalité, comme dimanche dernier, avec le prophète Ezéchiel, nous sommes à une étape de la pédagogie de Dieu. Avec Isaïe, nous sommes même avant Ezéchiel, donc à une époque où l'on dit volontiers que Dieu punit nos mauvaises actions ; à une époque surtout où on n'est pas débarrassé de l'idolâtrie : et donc pour le prophète, il s'agit avant tout d'affirmer qu'il n'existe qu'une puissance au monde ; aucune autre divinité n'est à craindre. Dans tout ce qui nous arrive, c'est vers le Dieu d'Israël qu'il faut se tourner. Lui, le Saint d'Israël, est totalement étranger à toutes les bassesses et les injustices des hommes. Ceux-ci n'ont donc aucune chance de survie s'ils ne changent pas de vie.

Là Isaïe fait la grosse voix, pourrait-on dire, mais n'oublions pas que le même Isaïe, plus tard, quand il faudra remonter le moral des troupes, reprendra son chant de la vigne avec d'autres couplets : « Ce jour-là chantez la vigne délicieuse. Moi, le SEIGNEUR, j'en suis le gardien, à intervalles réguliers je l'arrose. De peur qu'on y fasse irruption, je la garde nuit et jour. Je ne suis plus en colère... » (Is 27, 2-4a).

Notre chance à nous, deux mille cinq cents ans plus tard, c'est de savoir que Dieu n'est jamais en colère !

Complément

En Israël, la métaphore de la vigne va très loin : le pressoir est présenté comme une image du jugement.

Psaume 79 (80), 9-10, 13-14, 15-16a, 19-20

- 9** La vigne que tu as prise à l'Égypte,
tu la replantes en chassant des nations.
- 10** Tu déblaies le sol devant elle,
tu l'enracines pour qu'elle emplisse le pays.
- 13** Pourquoi as-tu percé sa clôture ?
Tous les passants y grapillent en chemin ;
- 14** le sanglier des forêts la ravage
et les bêtes des champs la broutent;
- 15** Dieu de l'univers, reviens !
Du haut des cieux, regarde et vois :
visite cette vigne, protège-là,
- 16** celle qu'a plantée ta main puissante.
- 19** Jamais plus nous n'irons loin de toi :
fais-nous vivre et invoquer ton nom !
- 20** Dieu de l'univers, fais-nous revenir ;
que ton visage s'éclaire, et nous serons sauvés !

Pour qui a entendu le chant de la vigne d'Isaïe, dans la première lecture, ce psaume en est l'écho parfait ; le thème est le même : Israël est comparé à une vigne dont Dieu est le vigneron. Celui-ci a fait pour sa vigne tout ce qu'un vigneron peut faire ; il l'a soignée, protégée, gardée... hélas, la vigne n'a rien donné : « Mon ami avait une vigne sur un coteau plantureux. Il en retourna la terre et en retira les pierres, pour y mettre un plant de qualité. Au milieu, il bâtit une tour de garde et creusa aussi un pressoir. Il en attendait de beaux raisins, mais elle en donna de mauvais » (Is 5, 1-2).

On connaît la fin de la chanson : le vigneron se met en colère : « Je vais vous apprendre ce que je vais faire de ma vigne : enlever sa clôture pour qu'elle soit dévorée par les animaux, ouvrir une brèche dans son mur pour qu'elle soit piétinée. J'en ferai une pente désolée ; elle ne sera ni taillée ni sarclée, il y poussera des épines et des ronces ; j'interdirai aux nuages d'y faire tomber la pluie » (Is 5, 5-6).

Apparemment, si l'on en croit le psaume 79/80, le vigneron a mis ses menaces à exécution : visiblement aussi la métaphore de la vigne était parfaitement comprise quand on chantait ce psaume au Temple de Jérusalem, car les malheurs d'Israël sont exprimés avec les mêmes images. Par exemple, on dit à Dieu : « Pourquoi as-tu percé sa clôture ? Tous les passants y grappillent en chemin ; le sanglier des forêts la ravage et les bêtes des champs la broutent. » Traduisez, nous sommes en période d'occupation étrangère ; les bêtes féroces, ce sont les ennemis du moment. Dans un autre verset, on dit encore « La voici détruite, incendiée » et aussi : « Tu fais de nous la cible des voisins : nos ennemis ont vraiment de quoi rire ! »

De quels ennemis s'agit-il précisément ? On ne peut pas le dire. Malheureusement, toutes les guerres et toutes les occupations étrangères, où que ce soit à la surface du globe, apportent avec elles le même cortège d'atrocités et de malheur ; une autre phrase dit encore : « Vas-tu longtemps encore opposer ta colère aux prières de ton peuple, le nourrir du pain de ses larmes, l'abreuver de larmes sans mesure ? » Cela ne suffit pas pour situer les circonstances concrètes qui ont inspiré cette supplication ; il est donc impossible de savoir quand ce psaume a été écrit ; est-ce au moment où la grande puissance assyrienne envahissait toute la région, en commençant par le royaume du Nord ? Cela nous reporterait bien avant l'Exil à Babylone, entre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Première lecture

Isaïe 25, 6-9

Ce jour-là,

- 6 le Seigneur, Dieu de l'univers,
préparera pour tous les peuples, sur sa montagne,
un festin de viandes grasses et de vins capiteux,
un festin de viandes succulentes et de vins décantés.**
- 7 Il enlèvera le voile de deuil qui enveloppait tous les peuples
et le linceul qui couvrait toutes les nations.**
- 8 Il détruira la mort pour toujours.
Le Seigneur essuiera les larmes sur tous les visages,
et par toute la terre il effacera l'humiliation de son peuple ;
c'est lui qui l'a promis.**
- 9 Et ce jour-là, on dira :
« Voici notre Dieu,
en lui nous espérions, et il nous a sauvés ;
c'est lui le Seigneur, en lui nous espérions ;
exultons, réjouissons-nous : il nous a sauvés ! »**

Ce texte fait partie de ce qu'on appelle « L'Apocalypse d'Isaïe » (chap. 24-27). Quatre chapitres qui sont comme une vision de la fin du monde. Par avance, le prophète nous « dévoile » (c'est le sens du mot Apocalypse) les événements de la fin de l'histoire. D'ailleurs le chapitre 25, dont est tiré le passage d'aujourd'hui commence par une action de grâce : « SEIGNEUR, tu es mon Dieu, je t'exalte et je célèbre ton Nom, car tu as réalisé des projets merveilleux, conçus depuis

longtemps, constants et immuables (25, 1). Là, le prophète parle au passé, comme si nous étions déjà parvenus à la fin de l'histoire et, comme s'il se retournait en arrière, il dit « Tu as réalisé des projets merveilleux, conçus depuis longtemps, constants et immuables. »

Ces projets, nous le savons bien, c'est une humanité enfin unie, enfin pacifiée : s'asseoir à la même table, partager le même repas, faire la fête ensemble, c'est bien une image de paix. « Ce jour-là, le Seigneur, Dieu de l'univers, préparera pour tous les peuples sur sa montagne, un festin de viandes grasses et de vins capiteux, un festin de viandes succulentes et de vins décantés. »

Bien sûr, cette évocation est d'ordre poétique, symbolique : Isaïe ne cherche pas à décrire de façon réaliste ce qui se passera concrètement. Il veut nous dire « finies les guerres, les souffrances, les injustices », et il écrit « tous les peuples seront à la fête. » Et si ce chapitre a été écrit, comme on le croit, pendant ou après l'Exil à Babylone, on comprend que le rêve de fête se traduise par des images d'opulence.

On ne sait pas exactement quand ce texte a pu être écrit, mais il est clair que c'est dans une période difficile ! Si le prophète juge utile de proclamer « En ce jour-là, on dira « Voici notre Dieu, en lui nous espérons, il nous a sauvés », il faut se dire qu'il cherche à remonter le moral de ses compatriotes ! Et il faut traduire : « Allez mes frères, dites-vous que dans quelque temps, vous ne regretterez pas d'avoir fait confiance... et je vais vous dire la fin de l'histoire : nous marchons lentement mais sûrement vers le jour de la paix définitive ; vous allez pouvoir redresser la tête » : « Le SEIGNEUR essuiera les larmes sur tous les visages, et par toute la terre il effacera l'humiliation de son peuple ; c'est lui qui l'a promis. »

La voilà la phrase centrale du texte, pour le prophète, celle qui justifie son optimisme à toute épreuve : « c'est lui (le SEIGNEUR) qui l'a promis. » Le prophète est quelqu'un qui sait, qui a expérimenté l'œuvre incessante de Dieu pour libérer son peuple. On ne peut pas être prophète (ou simplement témoin de la foi) si on n'a pas, d'une manière ou d'une autre, fait l'expérience personnelle ou collective de l'œuvre de Dieu.

Or le peuple d'Israël prend bien soin de ressourcer perpétuellement sa foi dans la mémoire de l'œuvre de Dieu. Et c'est parce qu'il ne l'oublie jamais qu'il peut traverser les heures d'épreuve. Comme Dieu a libéré son peuple des chaînes de l'Égypte, il continue au long des siècles à le libérer ; or les pires chaînes de l'homme, c'est l'incapacité à vivre en paix, à pratiquer la justice, à demeurer dans l'Alliance de Dieu. Si Dieu pousse son œuvre jusqu'au bout (et Isaïe ne doute pas qu'il le fera), viendra le jour où tous les peuples vivront en paix et dans la fidélité à l'Alliance. Car « c'est lui (le SEIGNEUR) qui l'a promis »...

Reste une phrase difficile : « Il détruira la mort pour toujours » ; difficile... précisément parce qu'elle semble trop claire ! « Il détruira la mort pour toujours » : quand nous lisons cette phrase aujourd'hui, nous sommes tentés de la lire à la lumière de notre foi chrétienne du vingt-et-unième siècle et donc de prêter à l'écrivain du sixième siècle avant JC des pensées qui n'étaient pas les siennes. Dieu seul sait, évidemment, ce qu'Isaïe avait dans la tête, mais très certainement ce n'est pas encore ici une affirmation de la Résurrection au sens chrétien du terme ; le peuple d'Israël a peu à peu découvert, dès avant le Christ, la foi en la résurrection de la chair, mais très tardivement, bien après que le livre d'Isaïe ait été définitivement mis par écrit.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cette symbolique des noces n'est pas très habituelle dans notre langage chrétien aujourd'hui et pourtant c'est dans ces termes-là que les textes tardifs de la Bible parlent du projet de Dieu sur l'humanité. Depuis les dernières prophéties d'Isaïe jusqu'à l'Apocalypse, en passant par le Cantique des Cantiques, et les livres de Sagesse, pour n'en citer que quelques-uns, l'amour de Dieu pour l'humanité est décrit en termes d'amour conjugal. Et c'est bien pour cela que, quand saint Paul parle du mariage, il dit « c'est la meilleure image de la relation de Dieu avec l'humanité. »

Mais dans l'Ancien Testament, il était clair que cette annonce et l'accomplissement du salut universel de l'humanité passaient par Israël ; le peuple élu était en mission pour toute l'humanité ; c'est dans ce sens qu'on a appris à lire la phrase de Dieu à Abraham « en toi seront bénies toutes les familles de la terre » (Gn 12, 3). Pour reprendre la comparaison de la noce, on dira que les Juifs étaient les premiers invités à la noce ; et le maître comptait sur eux pour élargir ensuite l'invitation et faire entrer derrière eux toute l'humanité.

Mais on sait la suite : la grande majorité des Juifs a refusé de reconnaître en Jésus le Messie. Dans la parabole, ils sont représentés par ces invités qui refusent de venir à la noce et vont jusqu'à maltraiter les serviteurs qui venaient les chercher. Que va-t-il se passer ? Dans la parabole, les serviteurs remplissent la salle de convives invités à la dernière minute. Dans la lettre aux Romains, Paul commente en disant que ce refus d'Israël, non seulement ne va pas faire obstacle à la noce, mais va même favoriser l'entrée de tous les peuples dans la salle du festin. « Les serviteurs allèrent sur les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, les mauvais comme les bons, et la salle des noces fut remplie de convives. »

Passons à la deuxième parabole : un homme, invité de la dernière heure, entre sans habit de noce ; il est bien incapable de répondre à la question « Mon ami, comment es-tu entré ici, sans avoir le vêtement de noce ? » Alors il est chassé. Cela ne signifie certainement pas qu'il lui fallait satisfaire à une exigence de comportement, que le vêtement de noce pourrait symboliser un mérite quelconque... Dès qu'on parle de « mérite » on dénature la grâce de Dieu, qui, par définition, est gratuite ! Avec Dieu, il n'y a pas de conditions à remplir. La première parabole dit bien que tous ont pu rentrer, les mauvais comme les bons.

Alors, que peut signifier cette deuxième parabole ? Regardons la multitude qui entre dans la salle du festin des noces. Bons ou mauvais, tous ont été invités, tous ont accepté et ont revêtu la robe nuptiale : dans le vocabulaire du Nouveau Testament, on le sait, cette robe nuptiale, c'est celle des baptisés ; nous savons bien que ce que nous appelons aujourd'hui une « robe de baptême » est en réalité une « robe de mariée » ! La deuxième parabole concerne donc les baptisés : ce sont eux qui sont entrés dans la salle des noces. Mais l'habit ne fait pas le moine, on le sait. Ce que Jésus rappelle ici, ce sont les exigences qui découlent de notre Baptême. Comme il le dit lui-même « Il ne suffit pas de dire : Seigneur, Seigneur ! pour entrer dans le Royaume des cieux ; il faut faire la volonté de mon Père qui est aux cieux » (Mt 7, 22).

Compléments

- Les premiers invités ayant décliné l'invitation, ce sont d'autres qui sont entrés : historiquement, c'est ce qui s'est passé : dans les Actes des Apôtres, on voit se répéter plusieurs fois le même scénario : chaque fois qu'il aborde une nouvelle ville, Paul se rend d'abord à la synagogue et commence par annoncer aux Juifs que Jésus est le Messie attendu ; certains le croient et deviennent chrétiens ; mais

quand le succès de Paul commence à sortir des limites de la synagogue, et que des païens deviennent chrétiens à leur tour, ceux des Juifs qui ne se sont pas laissé convaincre prennent peur et chassent Paul. C'est exactement ce qui s'est passé à Antioche de Pisidie : « C'est à vous d'abord que devait être adressée la Parole de Dieu ! Puisque vous la repoussez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, alors nous nous tournons vers les païens » (Ac 13, 46).

- À Iconium, à Thessalonique, il s'est passé la même chose (Ac 14, 1) ; et c'est parce que les apôtres étaient chassés de ville en ville que l'Évangile s'est répandu de ville en ville. Une des leçons de la première parabole est alors que le refus d'Israël ne fait pas définitivement obstacle au projet de Dieu. De la même manière que les prostituées et les publicains ont pris la place des autorités religieuses du temps de Jésus, de la même manière, quelques années plus tard, au moment où Matthieu écrivait son Évangile, les païens sont entrés en masse dans l'Église grâce au refus des Juifs. D'un mal Dieu fait toujours sortir un bien.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

société. »

Nous savons donc déjà de quoi est composée la communauté de Thessalonique à laquelle s'adresse cette lettre. Mais, comme d'habitude, Paul n'a pas suscité que de l'enthousiasme : toujours d'après les Actes, « Les Juifs, furieux, recrutèrent des vauriens qui traînaient dans les rues, ameutèrent la foule et semèrent le désordre dans la ville » (Ac 17, 5), si bien que très vite il a paru plus prudent que Paul et Silas quittent la ville. Paul a donc quitté cette nouvelle communauté trop vite et est resté un moment inquiet à son sujet ; quand il écrit cette lettre que nous débutons aujourd'hui, il vient enfin d'être rassuré par Silas et Timothée qui étaient restés derrière lui en Macédoine et qui lui en rapportent d'excellentes nouvelles. Cela explique le ton particulièrement joyeux de ce début de lettre : c'est le soulagement qui suit l'inquiétude.

« Nous, Paul, Silvain (autre nom de Silas), et Timothée, nous nous adressons à vous, l'Église de Thessalonique qui est en Dieu le Père et en Jésus-Christ le Seigneur : que la grâce et la paix soient avec vous. A tout instant, nous rendons grâce à Dieu à cause de vous tous. » Dès cette première phrase, on est surpris de la solennité de cette salutation : cette communauté est toute petite, et il l'appelle pompeusement « l'Église de Thessalonique qui est en Dieu le Père et en Jésus-Christ le Seigneur. » Ce respect immense de Paul pour les communautés chrétiennes, même modestes, est caractéristique de toutes ses lettres. Et c'est certainement cela qui motive l'action de grâce et même la jubilation qui est elle aussi un trait dominant de tous ses débuts de lettres, même quand il n'a pas que des compliments à faire à ses correspondants. Quels que soient leurs défauts, leurs imperfections, il voit d'abord en eux l'action de Dieu : « Nous le savons, frères bien-aimés de Dieu, vous avez été choisis par

lui. En effet, notre annonce de l'Évangile chez vous n'a pas été simple parole, mais puissance, action de l'Esprit Saint, certitude absolue. »

Ces quelques lignes contiennent déjà d'énormes affirmations théologiques ; j'en vois au moins trois : *premièrement*, ce texte est trinitaire ; le mot « trinité » n'y est pas bien sûr, on ne l'emploiera que plus tard ; mais Jésus est appelé « Seigneur », titre réservé à Dieu dans l'Ancien Testament, et l'action de grâce est adressée aux trois Personnes : « Nous nous souvenons que votre foi est active, que votre charité se donne de la peine, que votre espérance tient bon en Notre Seigneur Jésus-Christ, en présence de Dieu notre Père... En effet, notre annonce de l'Évangile chez vous n'a pas été simple parole, mais puissance, action de l'Esprit Saint.... »

Deuxièmement, c'est l'action de l'Esprit Saint qui inspire et permet l'action des croyants : au passage, nous avons là une définition des trois vertus théologiques : foi est synonyme d'action, espérance de fermeté, et charité d'engagement concret.

Troisièmement, et c'est une leçon pour tout missionnaire : c'est Paul qui a prêché mais il sait bien que c'est l'Esprit Saint qui a agi ; voilà qui met toute prédication à sa place. On retrouve ici, comme dans toute la Bible, le mystère des choix de Dieu : Paul dit à ses frères de Thessalonique : « Nous le savons, frères bien-aimés de Dieu, vous avez été choisis par lui. » Tout comme Jésus disait à ses disciples : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis. », tout comme Moïse disait aux tribus qu'il emmenait à la conquête de la liberté : « Si le SEIGNEUR s'est attaché à vous et s'il vous a choisis, c'est que le SEIGNEUR vous aime et tient le serment fait à vos pères » (Dt 7, 7-8). Manière de reconnaître que tout est cadeau : quand les

croyants (que ce soit Israël, les disciples de Jésus ou les Thessaloniens), se montrent disponibles à la Parole et se laissent transformer par elle, c'est à l'Esprit de Dieu que nous le devons.

Évangile

Matthieu 22, 15-21

- 15 Les pharisiens se concertèrent pour voir comment prendre en faute Jésus en le faisant parler.**
- 16 Ils lui envoient des partisans d'Hérode :
« Maître, lui disent-ils, nous le savons :
tu es toujours vrai
et tu enseignes le vrai chemin de Dieu ;
tu ne te laisses influencer par personne,
car tu ne fais pas de différence entre les gens.**
- 17 Donne-nous ton avis :
Est-il permis, oui ou non,
de payer l'impôt à l'empereur ? »**
- 18 Mais Jésus, connaissant leur perversité, riposta :
« Hypocrites !
Pourquoi voulez-vous me mettre à l'épreuve ?**
- 19 Montrez-moi la monnaie de l'impôt. »
Ils lui présentèrent une pièce d'argent.**
- 20 Il leur dit :
Cette effigie et cette légende,
de qui sont-elles ?
De l'empereur César », répondirent-ils.
Alors il leur dit :
« Rendez donc à César ce qui est à César,
et à Dieu ce qui est à Dieu. »**

« Est-il permis de payer l'impôt à l'empereur ? » Jésus répond

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peuples puissent avoir leur rocher, mais il ne vaut quand même pas celui d'Israël ; on trouve dans le même cantique cette phrase superbe : « Le Rocher de nos ennemis n'est pas comme notre Rocher » (Dt 32, 31).

Moïse, quand il parle de rocher, lui donne certainement encore un autre sens ; on a là évidemment un écho de la libération d'Égypte (« Le SEIGNEUR m'a libéré car il m'aime ») et aussi de l'Exode, la longue marche au Sinäï ; tout au long de ce périple éprouvant, dans la chaleur, la faim, la soif, parmi les scorpions et les serpents brûlants, la présence de Dieu, sa sollicitude ont été le secours du peuple ; une sollicitude qui est allée jusqu'à faire couler l'eau du Rocher : c'est le célèbre passage de Massa et Meriba ; là où on a eu tellement soif qu'on a eu peur d'en mourir et qu'on a accusé Moïse de vouloir la mort du peuple... L'histoire de cette révolte hante la mémoire d'Israël car elle est typique des doutes qui assaillent le croyant ; mais ici, ce n'est pas la révolte qui est évoquée, c'est la bonté de Dieu qui répond à la révolte par un don plus grand encore : « Là-bas, le peuple eut soif ; le peuple murmura contre Moïse : Pourquoi donc, dit-il, nous as-tu fait monter d'Égypte ? Pour me laisser mourir de soif, moi, mes fils et mes troupeaux ? Alors Moïse cria au SEIGNEUR : Que dois-je faire pour ce peuple ? Encore un peu, ils vont me lapider. » Et Dieu répondit « Tu frapperas le Rocher, il en sortira de l'eau et le peuple boira » (Ex 17, 3-6).

Quand le peuple d'Israël chante ce psaume, il rappelle donc cette présence fidèle depuis toujours à ses côtés de Celui dont le Nom même est « Je suis avec vous » ; mais ce rappel est aussi la source de son espérance ; car tout comme David, ce peuple attend la réalisation des promesses du Dieu fidèle, la venue du Messie qui libèrera définitivement l'humanité. « Vive le

SEIGNEUR ! Béni soit mon Rocher ! Qu'il triomphe, le Dieu de ma victoire. Il donne à son roi de grandes victoires, il se montre fidèle à son Messie pour toujours. »

Deuxième lecture

1 Thessaloniens 1, 5c-10

Frères,

- 5** vous savez comment nous nous sommes comportés chez vous pour votre bien.
- 6** Et vous, vous avez commencé à nous imiter, nous et le Seigneur, en accueillant la Parole au milieu de bien des épreuves avec la joie de l'Esprit Saint.
- 7** Ainsi vous êtes devenus un modèle pour tous les croyants de Macédoine et de toute la Grèce.
- 8** Et ce n'est pas seulement en Macédoine et dans toute la Grèce qu'à partir de chez vous la parole du Seigneur a retenti, mais la nouvelle de votre foi en Dieu s'est si bien répandue partout que nous n'avons plus rien à en dire.
- 9** En effet, quand les gens parlent de nous, ils racontent l'accueil que vous nous avez fait ; ils disent comment vous vous êtes convertis à Dieu en vous détournant des idoles, afin de servir le Dieu vivant et véritable,
- 10** et afin d'attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient.

Partout où il passe, Paul entend parler du rayonnement de la jeune communauté de Thessalonique ; il en déduit que sa prédication a porté son fruit. La Parole accueillie par les Thessaloniens dans la joie les a transformés en profondeur et, du coup, ils sont devenus un modèle pour les autres... comme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vanter d'être fidèle en tout point à sa mission ? Et, si on en croit ce texte, les prêtres contemporains de Malachie, particulièrement, méritaient un sévère rappel à l'ordre.

Plus leur mission était noble et haute, plus ils étaient coupables ; dans d'autres versets qui ne font pas partie de la lecture liturgique de ce dimanche, Malachie rappelle la grandeur des débuts du sacerdoce avec Moïse et Aaron ; la confiance de Dieu reposait sur eux : « Mon alliance avec la tribu de Lévi était vie et paix, car je les lui accordais ainsi que la crainte pour qu'il me révère. Devant mon nom il était frappé de saisissement. Sa bouche donnait un enseignement véridique et nulle imposture ne se trouvait sur ses lèvres. Dans l'intégrité et la droiture, il marchait avec moi, détournant beaucoup d'hommes de la perversion. En effet, les lèvres du prêtre gardent la connaissance et de sa bouche on recherche l'instruction, car il est messager du SEIGNEUR le tout-puissant » (Ml 2, 5-7).

Mais qui dit mission dit responsabilité ; c'est à ceux à qui on a fait le plus confiance qu'on fera les plus durs reproches ! C'est pourquoi Malachie continue : « Vous, au contraire, vous vous êtes écartés du chemin... » Alors il ne faut pas s'étonner des conséquences : Malachie constate que le clergé a perdu toute influence et toute considération ; à ceux qui s'en étonnent, il donne l'explication : votre attitude défigure l'image de Dieu, ne vous étonnez pas que le peuple se détourne de cette caricature. D'où cette phrase terrible : « Je vous ai déconsidérés, abaissés devant tout le peuple. »

On retrouve dans ce livre de Malachie des échos du livre du Deutéronome (dont on sait bien que certaines parties sont très tardives) ; c'est bien en tout cas le même courant théologique qui s'exprime : « Si tu ne veilles pas à mettre en pratique toutes

les paroles de cette Loi, celles qui sont écrites dans ce livre, en craignant ce Nom glorieux et redoutable, « Le SEIGNEUR ton Dieu », alors le SEIGNEUR te frappera, toi et ta descendance, de blessures prodigieuses... » (Dt 28, 58-59).

Et Malachie n'est pas le seul à le dire ! Par exemple Osée : « Puisque tu as repoussé la connaissance, je te repousserai et tu ne seras plus mon prêtre » (Os 4, 5) ; et plus tard Jérémie : « Ceux qui détiennent les directives divines ne me connaissent pas » (Jr 2, 8). L'accusation de Jérémie va plus loin « On trouvera toujours des directives divines chez les prêtres » (sous-entendu pour n'importe quel projet, même infâme) : cela veut dire que leur autorité sert à justifier n'importe quoi !

Voilà pour les prêtres, au tour des laïcs maintenant ! Malachie est moins violent mais tout aussi clair : quand nous nous maltraitons mutuellement, nous profanons l'Alliance ; son argument est tout simple (d'une « simplicité biblique », dirait-on) : « N'est-ce pas un seul Dieu qui nous a créés ? » L'unique fondement de la morale est là, dans le projet du Dieu Créateur : il est notre Père, donc nous sommes tous frères ; il y a là toute la Loi et les prophètes.

Psaume 130 (131), Psaume des montées

- 1 SEIGNEUR, je n'ai pas le cœur fier
ni le regard ambitieux ;
je ne poursuis ni grands desseins,
ni merveilles qui me dépassent.**
- 2 Non, je tiens mon âme
égale et silencieuse ;
mon âme est en moi comme un enfant,
comme un petit enfant contre sa mère.**

3 Attends le SEIGNEUR, Israël, maintenant à jamais.

Chose curieuse : d'habitude, le psaume est complètement en harmonie avec la première lecture, et souvent on peut se dire « Il en est l'écho le plus fidèle. » Aujourd'hui, c'est le contraire : la parole du prophète Malachie était violente, sévère... Il fustigeait les prêtres aussi bien que le peuple qui trahissaient l'idéal de l'Alliance ; en réponse, le psaume est plein de douceur ; ce contraste est certainement voulu et l'on peut parier qu'il comporte la plus grande leçon à retenir de la liturgie de ce trente-et-unième dimanche !

Nous pouvons entrer dans ce psaume par la dernière phrase : comme souvent, elle donne la clé de ce qui précède : « Attends le SEIGNEUR, Israël, maintenant et à jamais. » Attends, c'est-à-dire, en langage biblique, espère, Chouraqui traduit « souhaite. » Ce qui signifie non pas une attente passive, comme on attend patiemment le train qui viendra à son heure... mais l'attente du croyant, l'attente active, impatiente, ardente de la réalisation des promesses de Dieu. Pour Israël, ce mot « attendre » vise toujours la venue du Messie au Jour qu'on appelle le « Jour » de Dieu. C'est cette attente, cette espérance qui colore le présent : tout au long de l'histoire biblique, le peuple d'Israël vit debout, tourné vers l'avenir ; « Mon âme attend le Seigneur, plus qu'un veilleur n'attend l'aurore », dit le psaume 129/130. C'est cette foi indéracinable dans les promesses de Dieu qui nourrit son espérance et lui permet d'affronter le présent, quel qu'il soit. Il ne s'agit pas de s'endormir aujourd'hui, en attendant demain : il s'agit de vivre de toutes ses forces l'aujourd'hui de Dieu qui inlassablement fait surgir son projet, étape par étape.

Mais ce n'est quand même pas toujours évident de garder

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Trente-deuxième dimanche du temps ordinaire

Première lecture

Sagesse 6, 12-16

- 12 La Sagesse est resplendissante, elle est inaltérable.
Elle se laisse aisément contempler par ceux qui l'aiment,
elle se laisse trouver par ceux qui la cherchent.**
- 13 Elle devance leurs désirs
en se montrant à eux la première.**
- 14 Celui qui la cherche dès l'aurore ne se fatiguera pas :
il la trouvera assise à sa porte.**
- 15 Ne plus penser qu'à elle prouve un parfait jugement,
et celui qui veille en son honneur
sera bientôt délivré du souci.**
- 16 Elle va et vient pour rechercher ceux qui sont dignes d'elle ;
au détour des sentiers, elle leur apparaît avec un visage
souriant ;
chaque fois qu'ils pensent à elle,
elle vient à leur rencontre.**

Avec Aragon, les amoureux chantent « Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre ? » : les croyants le chantent encore plus ; la foi est bien l'histoire d'une rencontre. Dans ce texte du livre de la Sagesse, comme dans toute la Bible, il s'agit de la foi d'Israël, de l'Alliance entre Dieu et son peuple. Car l'auteur du livre de la Sagesse est un croyant ! Je dis « l'auteur » à défaut de pouvoir être plus précise ! On ne sait pas qui il est : une seule chose est sûre : ce livre intitulé « Livre de la sagesse de Salomon » n'est très certainement pas du grand roi Salomon, le

fils de David, qui a régné vers 950 avant JC. Ce Livre a été écrit en grec (et non en hébreu) par un Juif anonyme, à Alexandrie en Égypte, environ cinquante ans seulement, peut-être moins, avant la naissance de Jésus-Christ. Le passage que la liturgie nous offre ici fait partie de tout un ensemble de recommandations aux rois ; évidemment, l'attribution du livre au roi dont la Sagesse était proverbiale donnait toute latitude à l'auteur pour donner des conseils.

Le chapitre 6 commence par : « Or donc, rois, écoutez et comprenez, laissez-vous instruire, vous dont la juridiction s'étend à toute la terre... C'est à vous, ô princes, que vont mes paroles, afin que vous appreniez la Sagesse et ne trébuchiez pas. » Son discours tient en trois points :

Premièrement, la Sagesse est la chose la plus précieuse du monde. Et là, ce livre au titre trop sérieux révèle des envolées littéraires auxquelles on ne s'attendait pas : « La Sagesse est resplendissante, elle est inaltérable. » Ou encore : « Elle est un effluve de la puissance de Dieu, une pure irradiation de la gloire du Tout-Puissant... elle est un reflet de la lumière éternelle, un miroir sans tache de l'activité de Dieu et une image de sa bonté » (Sg 4, 25-26). Elle est tellement précieuse qu'on la compare à la plus désirable des femmes : « Elle est plus radieuse que le soleil et surpasse toute constellation. Comparée à la lumière, sa supériorité éclate : la nuit succède à la lumière, mais le mal ne prévaut pas sur la Sagesse » (Sg 7, 29-30). « C'est elle que j'ai aimée et recherchée dès ma jeunesse, j'ai cherché à en faire mon épouse et je suis devenu l'amant de sa beauté » (Sg 8, 2).

Deuxièmement, la Sagesse est à notre portée, ou, plus exactement, elle se met à notre portée. « Elle se laisse aisément

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.**
- 6 Au milieu de la nuit, un cri se fit entendre :
Voici l'époux ! Sortez à sa rencontre.**
- 7 Alors toutes ces jeunes filles se réveillèrent
et préparèrent leur lampe.**
- 8 Les insensées demandèrent aux prévoyantes :
Donnez-nous de votre huile,
car nos lampes s'éteignent.**
- 9 Les prévoyantes leur répondirent :
Jamais cela ne suffira pour nous et pour vous ;
allez plutôt vous en procurer chez les marchands.**
- 10 Pendant qu'elles allaient en acheter,
l'époux arriva.
Celles qui étaient prêtes
entrèrent avec lui dans la salle des noces
et l'on ferma la porte.**
- 11 Plus tard, les autres jeunes filles arrivent à leur tour et disent :
Seigneur, Seigneur, ouvre-nous !**
- 12 Il leur répondit :
Amen, je vous le dis :
je ne vous connais pas.**
- 13 Veillez donc,
car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »**

« Le Royaume des cieux est semblable à dix jeunes filles invitées à des noces... » Cette comparaison très positive avec des noces prouve bien que Jésus n'a pas imaginé cette parabole pour nous inquiéter ; il nous invite à nous transporter déjà au terme du voyage, quand le Royaume sera accompli et il nous dit « Ce sera comme un soir de noce » : d'entrée de jeu, on peut donc déjà déduire que même la dernière parole « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure » ne doit pas nous faire peur, ce n'est jamais le but de Jésus. À nous de déchiffrer ce qu'elle veut dire.

C'est une parabole, c'est-à-dire que c'est la leçon finale qui compte. Ce n'est pas une allégorie, il n'y a donc pas à chercher des correspondances entre chaque détail de l'histoire et des situations ou des personnes concrètes. Enfin, ne nous scandalisons pas de ces prévoyantes qui refusent de partager, ce n'est pas une parabole sur le partage.

Toutes ces précautions prises, il reste à découvrir ce que peut vouloir dire cette fameuse dernière phrase « Veillez donc. » Pour commencer, reprenons les éléments de la parabole : des noces, une invitation ; dix jeunes filles, cinq d'entre elles sont insensées, cinq sont prévoyantes ou avisées selon les traductions ; les prévoyantes ont de l'huile en réserve, les insensées ont pris leur lampe sans emporter d'huile... or il est vrai qu'une lampe à huile sans huile n'est plus une lampe à huile... C'est aussi insensé que de mettre une lampe sous le boisseau : « Quand on allume une lampe, ce n'est pas pour la mettre sous le boisseau, mais sur son support et elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison » (Mt 5, 15).

L'époux tarde à venir et tout notre petit monde s'endort, les prévoyantes comme les autres : on peut noter au passage que ce sommeil ne leur est pas reproché, ce qui prouve que le mot de la fin « Veillez » n'interdit pas de dormir, ce qui est pour le moins paradoxal ! L'époux finit quand même par arriver et l'on connaît la suite : les prévoyantes entrent dans la salle de noces, les insensées se voient fermer la porte avec cette phrase dont on ne sait pas dire si elle est dure ou attristée « Je ne vous connais pas » leur dit l'époux. Et cette fameuse conclusion : « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

Chose curieuse, Jésus a déjà traité à peu près le même thème dans une autre parabole, celle des deux maisons : l'une est bâtie

sur le roc, l'autre sur le sable. « La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé » : l'une des deux a résisté, l'autre s'est écroulée ; jusque-là rien de surprenant, on aurait pu s'en douter ; mais voici que Jésus s'explique : celui qui a bâti sur le roc, c'est « tout homme qui entend les paroles que je viens de dire et les met en pratique... » ; que sont ces fameuses « paroles qu'il vient de dire » ? Nous sommes au chapitre 7 de saint Matthieu ; quelques lignes auparavant, on a pu lire : « Il ne suffit pas de me dire “Seigneur, Seigneur”, pour entrer dans le royaume des cieux ; il faut faire la volonté de mon père qui est aux cieux. Beaucoup me diront en ce jour-là : “Seigneur, Seigneur ! N'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé ? en ton nom que nous avons chassé les démons ? en ton nom que nous avons fait de nombreux miracles ?” Alors je leur déclarerai : “Je ne vous ai jamais connus ; écartez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité” » (Mt 7, 21-27).

Et Jésus continue : « Ainsi tout homme qui entend les paroles que je viens de dire et les met en pratique, peut être comparé à un homme avisé qui a bâti sa maison sur le roc.... » Dans la parabole des deux maisons, le lien est donc clair : « Je ne vous connais pas, car vous commettez l'iniquité » ; en d'autres termes, « vous faites de très belles choses (prophéties, miracles...) mais vous n'aimez pas vos frères » ; ici, dans la parabole des dix vierges, cela revient au même : c'est « Je ne vous connais pas, vous n'êtes pas la lumière du monde... vous êtes appelées à l'être, mais il n'y a pas d'huile dans vos lampes. »

Les deux fois, Jésus emploie cette même formule « Je ne vous connais pas » : ce n'est pas un verdict sans appel, c'est un constat triste : « Je ne vous connais pas encore », « Vous n'êtes pas encore prêts pour le Royaume, vous n'êtes pas prêts pour les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans notre première lecture de ce dimanche, le livre des Proverbes dit bien la même chose quand il fait l'éloge de la « femme qui craint le Seigneur », et affirme qu'elle seule est « digne de louange. » En définitive, au long des siècles, notre conception du bonheur peut changer, mais une seule chose compte : ne jamais oublier que le seul but de Dieu est de voir tous ses enfants heureux.

Pour la mise en œuvre liturgique de ce psaume au Temple de Jérusalem, voir le commentaire pour la fête de la Sainte Famille – Année A - tome 1

Deuxième lecture

1 Thessaloniens 5, 1-6

- 1 Frères,
au sujet de la venue du Seigneur,
il n'est pas nécessaire qu'on vous parle de délais ou de dates.**
- 2 Vous savez très bien que le jour du Seigneur
viendra comme un voleur dans la nuit.**
- 3 Quand les gens diront :
« Quelle paix ! quelle tranquillité ! »
c'est alors que, tout à coup, la catastrophe s'abattra sur eux,
comme les douleurs sur la femme enceinte :
ils ne pourront pas y échapper.**
- 4 Mais vous, frères, comme vous n'êtes pas dans les ténèbres,
ce jour ne vous surprendra pas comme un voleur.**
- 5 En effet, vous êtes tous des fils de la lumière, des fils du jour ;
nous n'appartenons pas à la nuit et aux ténèbres.**
- 6 Alors, ne restons pas endormis comme les autres,
mais soyons vigilants et restons sobres.**

Ce qui était le grand sujet de préoccupation des Thessaloniens, au moment où Paul leur écrit cette première lettre, c'était la venue du Seigneur ; je note au passage que Paul ne parle pas du « retour » du Seigneur, il parle de sa « venue. » Car il est invisible, oui, mais il n'est pas absent, Dieu merci ! au vrai sens du terme.

Les premiers chrétiens, donc, parlaient plus volontiers de la venue du Seigneur ou du « Jour du Seigneur. » Et ils vivaient

dans cette attente, tout comme Paul lui-même vivait tendu de tout son être vers ce jour. Car le mot attente est ambigu peut-être pour nous ; il y a des attentes passives ; mais celle de Paul, celle des Thessaloniens est une attente impatiente, j'aurais envie de dire fervente. On sent bien l'impatience des chrétiens derrière la phrase de Paul : « Au sujet de la venue du Seigneur, il n'est pas nécessaire qu'on vous parle de délais ou de dates. »

Pour en parler, Paul emploie tout un vocabulaire et même un genre littéraire un peu surprenant pour nous, mais très familier à ses lecteurs du premier siècle ; c'est ce qu'on appelle le « genre apocalyptique » ; quand on parle de « voleur dans la nuit », quand on évoque les « douleurs de la femme enceinte », de « catastrophe qui s'abat sur vous » tout cela sur fond d'opposition entre lumière et ténèbres, vous avez toute chance d'être en présence d'un texte apocalyptique. Jésus a employé des expressions tout à fait semblables parce que ce genre littéraire était florissant à son époque ; une époque où justement, l'attente du Messie et de la venue du Royaume de Dieu était très vive.

L'objectif de ce genre de discours est double : premièrement, conforter la foi des lecteurs pour que rien ne les décourage, quelle que soit la longueur de l'attente ; deuxièmement, les encourager à avoir de l'audace dans le témoignage de leur foi à la face du monde, quelle que soit la dureté du temps présent, et même en cas de persécution.

Mais pourquoi personne ne peut-il connaître à l'avance le moment de la venue du Seigneur ? Il y a au moins deux raisons :

Première raison, le temps appartient à Dieu : le prophète Daniel disait « Que le nom de Dieu soit béni, depuis toujours et à jamais ! Car la sagesse et la puissance lui appartiennent. C'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ezéchiél n'est pas venu plus après qu'avant ; alors, parce que là-bas, on avait la foi, on a continué d'espérer ; un jour, sûrement, il viendra, ce roi idéal, celui qu'on appelle le Messie, qui doit siéger sur le trône de David ; depuis cette promesse d'Ezéchiél, on l'imagine sous les traits d'un berger portant sur ses épaules la brebis malade.

Complément

Espérons que, du haut du ciel, Samuel a le triomphe modeste ! Il aurait beau jeu de dire « Je vous l'avais bien dit » ; quand les Anciens d'Israël étaient venus le trouver pour lui demander de leur nommer un roi, puisque les peuples voisins avaient chacun le leur, Samuel les avait bien prévenus ; Ah, vous voulez un roi, moi, je vais vous dire ce qui vous attend ; et il leur avait dressé un portrait peu engageant : « Voici comment gouvernera le roi qui régnera sur vous : il prendra vos fils pour les affecter à *ses* chars et à *sa* cavalerie et ils courront devant *son* char. Il les prendra pour s'en faire des chefs de millier et des chefs de cinquantaine, pour labourer *son* labour, pour moissonner *sa* moisson, pour fabriquer *ses* armes et *ses* harnais. Il prendra vos filles comme parfumeuses, cuisinières et boulangères. Il prendra vos champs, vos vignes et vos oliviers les meilleurs. Il les prendra et les donnera à *ses* serviteurs. Il lèvera la dîme sur vos grains et sur vos vignes et la donnera à *ses* eunuques et à *ses* serviteurs. Il prendra vos serviteurs et vos servantes, les meilleurs de vos jeunes gens et vos ânes pour les mettre à *son service*. Il lèvera la dîme sur vos troupeaux. Vous-mêmes enfin, vous deviendrez *ses esclaves*. Ce jour-là, vous crierez à cause de ce roi que vous vous serez choisi... » (1 S 8, 11-18). On est loin de l'idéal du berger, mais tout près de la réalité.

Samuel était donc très réticent à l'idée de donner un roi au peuple d'Israël (et l'avenir lui a donné largement raison !)

Psaume 22 (23)

1 Le SEIGNEUR est mon berger :

- je ne manque de rien.**
- 2 Sur des prés d'herbe fraîche,
il me fait reposer.
Il me mène vers les eaux tranquilles**
- 3 et me fait revivre ;
il me conduit par le juste chemin
pour l'honneur de son nom.**
- 4 Si je traverse les ravins de la mort,
je ne crains aucun mal,
car tu es avec moi,
ton bâton me guide et me rassure.**
- 5 Tu prépares la table pour moi
devant mes ennemis ;
tu répands le parfum sur ma tête,
ma coupe est débordante.**
- 6 Grâce et bonheur m'accompagnent
tous les jours de ma vie ;
j'habiterai la maison du SEIGNEUR
pour la durée de mes jours.**

Certainement, le compositeur du psaume 22/23 était un paroissien d'Ezéchiël ! Un paroissien qui a bien compris le sermon avant d'écrire ce chant de la brebis à son berger... ou plus exactement du troupeau à son berger. Parce que, comme toujours, celui qui parle dans ce psaume, c'est le peuple d'Israël tout entier. Israël qui se reconnaît comme le peuple de Dieu, le troupeau de Dieu : « Oui, Il est notre Dieu, nous sommes le peuple qu'il conduit, le troupeau guidé par sa main » (Ps 94/95).

Aujourd'hui, nous ne trouvons peut-être pas très flatteur le terme de troupeau ! Mais il faut nous replacer dans le contexte biblique : à l'époque le troupeau était peut-être la seule richesse ; il n'y a qu'à voir comment le livre de Job décrit l'opulence puis la déchéance de son héros. Cela se chiffre en nombre d'enfants, d'abord, en nombre de bêtes tout de suite

après. « Il y avait au pays de Ouç un homme du nom de Job. Il était, cet homme, intègre et droit, craignait Dieu et s'écartait du mal. Sept fils et trois filles lui étaient nés. Il possédait sept mille moutons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses et une très nombreuse domesticité. Cet homme était le plus grand des fils de l'Orient. » Et quand on vient annoncer à Job tous les malheurs qui s'abattent sur lui, cela concerne ses enfants et ses troupeaux. Déjà d'Abraham, on disait « Abram était très riche en troupeaux, en argent et en or » (Gn 13, 2).

Mais alors, si les troupeaux sont considérés comme une richesse, nous pouvons oser penser que Dieu nous considère comme une de ses richesses. Ce qui est quand même une belle audace sur le plan théologique ! En écho, le livre des Proverbes dit que la Sagesse de Dieu « trouve ses délices auprès des enfants des hommes » (Pr 8, 31). Plus tard, on ira encore beaucoup plus loin, puisqu'on osera dire « Dieu a tant aimé le monde (c'est-à-dire l'humanité) qu'Il a donné son Fils Unique. » (Jn 3, 16).

Pour revenir à notre psaume d'aujourd'hui, il décline l'amour de Dieu pour son peuple dans le vocabulaire du berger : « Le SEIGNEUR est mon berger, je ne manque de rien. Sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer. Il me mène vers les eaux tranquilles... » Le verbe « mener » est ce qui caractérise le mieux un berger digne de ce nom. A plusieurs reprises, Ezéchiel, pendant l'Exil à Babylone, se plaint des bergers d'Israël (entendez les rois), qui, justement, n'ont pas « mené » le peuple, parce qu'ils étaient avant tout préoccupés de leur intérêt personnel.

Par exemple : « Malheur aux bergers d'Israël qui se paissent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Fête de la Présentation du Seigneur

Première lecture

Malachie 3, 1-4

Ainsi parle le Seigneur Dieu :

- 1 Voici que j'envoie mon Messager
pour qu'il prépare le chemin devant moi ;
et soudain viendra dans son Temple
le Seigneur que vous cherchez.
Le messager de l'Alliance que vous désirez,
le voici qui vient, dit le SEIGNEUR de l'univers.**
- 2 Qui pourra soutenir le jour de sa venue ?
Qui pourra rester debout lorsqu'il se montrera ?
Car il est pareil au feu du fondeur,
pareil à la lessive des blanchisseurs.**
- 3 Il s'installera pour fondre et purifier.
Il purifiera les fils de Lévi,
il les affinera comme l'or et l'argent :
ainsi pourront-ils aux yeux du SEIGNEUR,
présenter l'offrande en toute justice.**
- 4 Alors, l'offrande de Juda et de Jérusalem
sera bien accueillie du SEIGNEUR,
comme il en fut aux jours anciens,
dans les années d'autrefois.**

Voilà un texte qui n'est pas très clair à première vue : qui est ce messager ? Ou qui sont ces messagers ? Car il semble bien qu'il y en ait deux. Et d'ailleurs faut-il traduire « Ange » ou « messager » ? puisque c'est le même mot. Faut-il craindre ce jour qui vient ? Jour qui paraît à la fois inquiétant « Qui pourra

soutenir le jour qui vient ? », et rassurant : le « feu du fondeur », la « lessive des blanchisseurs » sont bénéfiques, évidemment.

Et puis, vous avez été surpris, peut-être, de l'insistance de Malachie sur le Temple, les offrandes et tout ce qui relève du culte : « Le Seigneur viendra dans son Temple... », « Il purifiera les fils de Lévi... », « ainsi pourront-ils présenter l'offrande en toute justice... », « Alors l'offrande de Juda et de Jérusalem sera bien accueillie... » Je commence par là, c'est-à-dire le contexte historique.

Cette insistance de Malachie sur le culte et les lévites (ou les prêtres si vous préférez) a au moins trois raisons :

Premièrement, Malachie écrit vers 450 avant JC à un moment où il n'y a plus de roi, fils de David, en Israël ; le pays est sous domination perse ; au sein du peuple juif, ce sont les prêtres qui détiennent l'autorité ; un prédicateur de cette époque-là insiste donc tout normalement sur l'alliance que Dieu a conclue avec la famille sacerdotale. Ils sont les représentants de Dieu au milieu de son peuple ; pour le dire autrement, l'alliance entre Dieu et son peuple passe par eux en quelque sorte.

Deuxièmement, pour oser dire que l'alliance passe par eux, il faut bien rappeler la légitimité de ce lien privilégié entre Dieu et cette descendance de Lévi : on va donc auréoler le passé et rappeler à satiété que Dieu a choisi cette famille tout spécialement pour lui confier le sacerdoce.

Troisièmement, Malachie assiste à une dégradation de la conduite de cette caste sacerdotale : ils accomplissent le culte n'importe comment, ils négligent leur devoir d'enseignement et leurs décisions de justice sont partiales. Peu avant Malachie, Néhémie disait : « Souviens-toi d'eux, mon Dieu, parce qu'ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'Israël, il ne pense pas d'abord à une série de commandements écrits qui dictent ce qu'on doit faire ou ne pas faire... on peut ici remplacer le mot Loi par Foi d'Israël. La vie de Joseph et Marie, et désormais de l'enfant, est tout entière imprégnée de la foi et de l'attente de leur peuple ; et quand ils se présentent au Temple de Jérusalem pour satisfaire aux coutumes juives, c'est de leur part une démarche de ferveur.

Premier message de Luc, donc, dans ce texte de la Présentation de Jésus au Temple de Jérusalem : c'est dans le cadre de la loi d'Israël que le salut de toute l'humanité a vu le jour... C'est dans le cadre de la Loi d'Israël que le Verbe de Dieu s'est incarné... en un mot, que le dessein bienveillant de Dieu pour l'humanité s'est accompli.

Puis Syméon entre en scène, poussé par l'Esprit (lui aussi nommé trois fois) ; et c'est l'Esprit qui inspire à Syméon les paroles qui révèlent le mystère de ce petit garçon : « Mes yeux ont vu ton salut. »

Je reprends les phrases de Syméon une à une : « Mes yeux ont vu ton salut que tu as préparé à la face de tous les peuples » : tout l'Ancien Testament est l'histoire de cette longue, patiente préparation par Dieu du salut de l'humanité. Et il s'agit bien du « salut de l'humanité » et pas seulement du peuple d'Israël : c'est très exactement ce que Syméon précise : « lumière pour éclairer les nations païennes, et gloire d'Israël ton peuple. » La gloire d'Israël, justement, c'est d'avoir été élu non pas pour lui seul, mais pour l'humanité tout entière. Au fur et à mesure que l'histoire avançait, l'Ancien Testament découvrait de plus en plus que le projet de salut de Dieu concerne toute l'humanité.

Et tout ceci se passe dans le Temple de Jérusalem ; bien sûr,

c'est capital aux yeux de Luc : nous assistons déjà à l'entrée glorieuse de Jésus, Seigneur et Sauveur, dans le Temple de Jérusalem, comme l'avait annoncé le prophète Malachie : (voici les paroles de Malachie, qui sont notre première lecture de cette fête) « Ainsi parle le Seigneur Dieu : Voici que j'envoie mon Messager pour qu'il prépare le chemin devant moi ; et soudain viendra dans son Temple le Seigneur que vous cherchez... l'Ange de l'Alliance que vous désirez, le voici qui vient, dit le Seigneur de l'univers. »

Luc reconnaît bien en Jésus l'Ange de l'Alliance qui vient dans son Temple : les phrases de Syméon sur la gloire et la lumière sont tout-à-fait dans cette ligne : « Mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples : lumière pour éclairer les nations païennes, et gloire d'Israël ton peuple. »

Autre résonance de l'évangile d'aujourd'hui dans l'Ancien Testament : « Qu'il entre le roi de gloire ! Elevez-vous, portes éternelles... » chantait le psaume, qui attendait un Messie-roi descendant de David ; et nous savons que le roi de gloire, c'est cet enfant ; bien sûr, pour un nouveau-né, les portes éternelles n'ont pas besoin d'être bien hautes, mais Luc nous décrit quand même une scène majestueuse, une scène de gloire : toute la longue attente d'Israël est représentée par ces deux vieillards, Syméon et Anne. « Il y avait à Jérusalem un homme appelé Syméon. C'était un homme juste et religieux qui attendait la Consolation d'Israël ; quant à Anne, on peut penser que si « elle parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem », c'était parce qu'elle était pleine d'impatience, elle aussi.

Cette attente, c'est celle du Messie. Quand Syméon proclame « Maintenant, ô Maître, tu peux laisser ton serviteur s'en aller

dans la paix, selon ta parole. Car mes yeux *ont vu* ton salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples ; lumière pour éclairer les nations païennes, et gloire d'Israël ton peuple », il affirme bien que cet enfant est le Messie, le reflet de la gloire de Dieu. Avec Jésus, c'est la Gloire de Dieu qui entre dans le Sanctuaire ; ce qui revient à dire que Jésus est la Gloire, qu'il est Dieu lui-même.

Désormais le temps de la Loi est révolu. L'Ange de l'Alliance est entré dans son Temple pour répandre l'Esprit sur toute chair, et éclairer les nations païennes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la foi de ce peuple. Car la foi d'Israël est d'abord et avant tout la mémoire de l'œuvre de Dieu depuis les origines, la mémoire de la sollicitude de Dieu pour son peuple. Chacune des phrases de Paul fait partie des professions de foi habituelles qu'on se répète en famille et dans les célébrations. Par exemple, pour dire la sortie miraculeuse d'Égypte, le fameux soir du passage de la mer, Paul emploie l'expression « A la force de son bras, Dieu les a fait sortir d'Égypte. » Pour nous, cela ne signifie peut-être rien d'extraordinaire, mais pour tout Juif, cela évoque aussitôt les récits épiques de cette sortie et le fameux cantique de Moïse et de Myriam. Et, à ce moment-là, chacun dans l'assistance, est plein d'émotion et de reconnaissance pour la sollicitude extraordinaire que Dieu a déployée pour son peuple à chacune des étapes de cette longue histoire.

Arrivé à David, Paul emploie également une expression très particulière : j'ai cité déjà : « Le Seigneur a suscité David pour le faire roi, et il lui a rendu ce témoignage : J'ai trouvé David, fils de Jessé, c'est un homme selon mon cœur ; il accomplira toutes mes volontés. » Pour tous les assistants, cela rappelle d'abord le choix de David, huitième fils de Jessé, par le prophète Samuel, au grand étonnement de tout le monde. Mais c'était le choix de Dieu car David n'était pas comme ses sept frères, il était, lui, un homme « selon le cœur de Dieu. » Et la phrase suivante : « Il accomplira toutes mes volontés » est le rappel de la fameuse promesse faite à David ; lorsque le jeune roi avait pensé à construire à Jérusalem un temple pour l'arche d'Alliance, Dieu lui avait fait savoir par le prophète Natan que ce n'était pas son affaire ; Dieu ne lui avait rien demandé. En revanche, dans le même temps, le prophète avait annoncé à David : « C'est moi, Dieu, qui te construirai une maison » au sens de dynastie. Et, peu à peu, au long des siècles, on avait

compris que la fidélité de Dieu à cette dynastie se réaliserait un jour pleinement par la venue au monde d'un roi qui apporterait enfin à tous et à chacun la paix, la justice, le bonheur. Ce roi idéal, on l'appelait le Messie. « Il accomplira toutes mes volontés », cela veut dire : par lui, par sa dynastie, s'accomplira ma volonté de salut.

Voilà où Paul veut en venir ; il continue : « Comme il l'avait promis, Dieu a fait sortir de la descendance de David un sauveur pour Israël : c'est Jésus. » Le but de ce long discours de Paul, de cette grande rétrospective, c'est de replacer la venue du Messie-Jésus dans l'ensemble du grand projet de Dieu ; car c'est le meilleur argument pour convaincre ses contemporains. Ils ne pourront croire en Jésus de Nazareth et devenir chrétiens que s'ils sont convaincus que Jésus accomplit vraiment ce qu'on appelle les Écritures, c'est-à-dire le projet de Dieu, les promesses de Dieu.

Paul sait bien que c'est une réelle difficulté pour ses contemporains, comme cela a été pendant tout un temps une difficulté pour lui-même ; c'est pour cela qu'il prend grand soin d'évoquer à chaque instant le long déroulement du projet de Dieu dans l'histoire de son peuple. Dans ce long cheminement de l'histoire du salut, Jean-Baptiste a sa place : Paul dit : « Le sauveur pour Israël, c'est Jésus dont Jean-Baptiste a préparé la venue en proclamant avant lui un Baptême de conversion pour tout le peuple d'Israël. »

La vocation de Jean-Baptiste est donc claire : il a été le « Précurseur », l'annonciateur ; et Paul rappelle une phrase de Jean-Baptiste que nous connaissons bien : « *Celui auquel vous pensez (c'est-à-dire le Messie), ce n'est pas moi. Mais le voici qui vient après moi, et je ne suis pas digne de lui défaire ses*

sandales. »

Pour finir, il faut rendre à Jean-Baptiste l'hommage que Jésus lui-même lui a rendu en public : « Qu'êtes-vous allés regarder au désert ? Un roseau agité par le vent ? Alors, qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu d'habits élégants ? Mais ceux qui sont vêtus d'habits somptueux et qui vivent dans le luxe se trouvent dans les palais des rois. Alors, qu'êtes-vous allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le déclare, et plus qu'un prophète. Il est celui dont il est écrit : Voici, j'envoie mon messager en avant de toi ; il préparera ton chemin devant toi. Je vous le déclare, parmi ceux qui sont nés d'une femme, aucun n'est plus grand que Jean » (Lc 7, 24-28).

Complément

Nous sommes ici à Antioche de Pisidie ; un peu plus tard, à Éphèse, Paul fera cette même mise au point : « Jean donnait un baptême de conversion et il demandait au peuple de croire en celui qui viendrait après lui, c'est-à-dire en Jésus » (Ac 19, 4).

Évangile

Luc 1, 57-66. 80

- 57** **Quand arriva le moment où Élisabeth devait enfanter, elle mit au monde un fils.**
- 58** **Ses voisins et sa famille apprirent que le Seigneur lui avait prodigué sa miséricorde, et ils se réjouissaient avec elle.**
- 59** **Le huitième jour, ils vinrent pour la circoncision de l'enfant. Ils voulaient le nommer Zacharie comme son père.**
- 60** **Mais sa mère déclara :
« Non, il s'appellera Jean. »**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

remplit de son Esprit, et alors, avec l'Esprit de Dieu, nous pouvons affronter les épreuves de notre vie. Toute prière nous ouvre à l'action transformante de l'Esprit ; la réponse de Dieu à notre cri, c'est de susciter en nous la force nécessaire pour modifier la situation, pour nous aider à passer le cap. Nous ne sommes plus seuls, et nous sommes réellement délivrés de nos angoisses. « Un pauvre crie ; le SEIGNEUR entend : il le sauve de toutes ses angoisses... Je cherche le SEIGNEUR, il me répond : de toutes mes frayeurs, il me délivre. » Quels que soient les coups, le croyant sait que le Seigneur l'entend crier... et son angoisse peut disparaître.

Troisièmement, Dieu suscite auprès de nous des frères. C'est la deuxième leçon du buisson-ardent : quand Dieu dit à Moïse « Oui, vraiment, j'ai vu la misère de mon peuple en Égypte, et je l'ai entendu crier sous les coups... Oui, je connais ses souffrances... », il suscite en même temps chez Moïse l'élan nécessaire pour entreprendre la libération du peuple.

« Et maintenant, puisque le cri des fils d'Israël est venu jusqu'à moi, puisque j'ai vu le poids que les Egyptiens font peser sur eux, va, maintenant ; je t'envoie vers Pharaon, fais sortir d'Égypte mon peuple, les fils d'Israël » (Ex 3, 9-10).

Le peuple d'Israël, et c'est lui, d'abord, comme toujours, qui parle dans ce psaume, a vécu de nombreuses fois cette expérience : de la souffrance, du cri, de la prière ; et chaque fois, il peut en témoigner, Dieu a suscité les prophètes, les chefs dont il avait besoin pour prendre son destin en main. Et c'est bien l'expérience historique d'Israël qui est dite ici.

La foi apparaît alors comme un dialogue entre Dieu et l'homme : l'homme crie sa détresse vers Dieu, comme Job... Dieu l'entend, le libère de son angoisse... et l'homme reprend la

parole, cette fois pour rendre grâce. La vocation d'Israël, tout au long des siècles, a été de faire retentir ce cri, cette polyphonie, pourrait-on dire, mêlée de souffrance, de louange et d'espoir. A travers les vicissitudes de son histoire, rien n'a pu faire taire l'espoir d'Israël. C'est cela justement qui caractérise le croyant.

« Je bénirai le SEIGNEUR en tout temps, sa louange sans cesse à mes lèvres. Je me glorifierai dans le SEIGNEUR : que les pauvres m'entendent et soient en fête ! »

Deuxième lecture

2 Timothée 4, 6-8. 17-18

- 6 Me voici déjà offert en sacrifice,
le moment de mon départ est venu.**
- 7 Je me suis bien battu,
j'ai tenu jusqu'au bout de la course,
je suis resté fidèle.**
- 8 Je n'ai plus qu'à recevoir la couronne du vainqueur :
dans sa justice, le Seigneur, le juge impartial,
me la remettra en ce jour-là,
comme à tous ceux qui auront désiré avec amour
sa manifestation dans la gloire.**
- 16 Tout le monde m'a abandonné ;**
- 17 le Seigneur, lui, m'a assisté.
Il m'a rempli de force
pour que je puisse jusqu'au bout annoncer l'Évangile
et le faire entendre à toutes les nations païennes.
J'ai échappé à la gueule du lion ;**
- 18 le Seigneur me fera encore échapper
à tout ce qu'on fait pour me nuire.
Il me sauvera et me fera entrer au ciel, dans son Royaume.
À lui la gloire pour les siècles des siècles. Amen.**

Vous savez qu'on n'est pas tout à fait certains que les lettres à Timothée soient réellement de Paul, mais peut-être d'un disciple quelques années plus tard ; en revanche, les lignes que nous lisons aujourd'hui, tout le monde s'accorde à reconnaître qu'elles sont de lui, et même qu'elles sont le testament de Paul, son dernier adieu à Timothée.

Paul est dans sa prison à Rome, il sait maintenant, très certainement, qu'il n'en sortira que pour être exécuté ; le moment du grand départ est arrivé ; ce départ, il le dit par le mot (analusiV) qu'on emploie en grec pour dire qu'on largue les amarres, qu'on lève l'ancre.

Il sait qu'il va paraître devant Dieu, et il fait son bilan : se retournant en arrière, (au cinéma on dirait qu'il fait un flashback), il reprend une comparaison qui lui est très habituelle, celle du sport : imaginez un coureur de fond au moment de franchir le premier la ligne d'arrivée : il a tenu jusqu'au bout de la course, il n'a pas déclaré forfait, il n'a plus qu'à recevoir la coupe ou la médaille ; Paul voit sa vie et celle de tous les apôtres comme une course de fond ; lui aussi, parvenu enfin à la ligne d'arrivée, il n'attend plus que la récompense : « Le moment de mon départ est venu. Je me suis bien battu, j'ai tenu jusqu'au bout de la course, je suis resté fidèle. Je n'ai plus qu'à recevoir la couronne du vainqueur.. » (à Rome, à l'époque de Paul, la récompense du vainqueur n'était pas une coupe, mais une couronne de lauriers).

Quand Paul dit, « Je n'ai plus qu'à recevoir la couronne du vainqueur... », ne croyez pas qu'il se vante, comme s'il se croyait meilleur que tout le monde : car la course des apôtres est tout à fait particulière. Dans cette course-là, tous les coureurs, entendez tous les apôtres, ont droit à la couronne ; il précise :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

douleur de la persécution, l'Apocalypse vient donc annoncer la victoire : « Voici maintenant (depuis la Résurrection du Messie) le salut, la puissance et la royauté de notre Dieu, et le pouvoir de son Christ ! »

Compléments

- La lecture liturgique ne propose pas la fin de 11, 19, mais il vaut la peine de le lire : la mise en scène de ce verset (éclairs, voix, tonnerre, tremblement de terre) nous reporte bien au temps de la conclusion de l'Alliance au Sinaï. « Alors il y eut des éclairs, des voix, des tonnerres, un tremblement de terre et une forte grêle » (Ap 11, 19 à comparer avec « Le troisième jour, quand vint le matin, il y eut des voix, des éclairs, une nuée pesant sur la montagne et la voix d'un cor très puissant » (Ex 19, 16).
- Comme on le sait, l'Apocalypse s'adresse à des chrétiens persécutés pour les soutenir dans leur épreuve : son contenu, de bout en bout, est donc un message de victoire ; mais tout est codé, à nous de le décrypter. Ici, dès les premiers mots, l'auteur affirme que le dragon ne pourra faire échec au salut de Dieu.
- A propos du sceptre de fer du Messie, il faut relire également la prophétie de Balaam (Nb 24, 17).
- Une relecture chrétienne postérieure a parfois appliqué cette vision à la Vierge Marie, mais ce n'est certainement pas l'intention de l'auteur. La liturgie chrétienne nous donne à lire cette vision pour la fête de l'Assomption de la Vierge parce que celle-ci peut être considérée comme la première bénéficiaire du triomphe du Christ.
- Ce texte nous propose une très belle définition du salut = la puissance et la royauté de notre Dieu (Ap 12, 10).

Psaume 44 (45), 11-16

- 11** Écoute, ma fille, regarde et tends l'oreille ;
oublie ton peuple et la maison de ton père :
- 12** le roi sera séduit par ta beauté.
Il est ton Seigneur : prosterne-toi devant lui.
- 13** Alors, fille de Tyr, les plus riches du peuple,
chargés de présents, quêteront ton sourire.
- 14** Fille de roi, elle est là, dans sa gloire,
vêtue d'étoffes d'or ;
- 15** on la conduit, toute parée, vers le roi.
des jeunes filles, ses compagnes, lui font cortège ;
- 16** on les conduit parmi les chants de fête :
elles entrent au palais du roi.

Aujourd'hui, nous ne lisons que la deuxième partie du psaume 44/45, qui s'adresse à la fiancée du roi de Jérusalem, le jour de son mariage. La première partie du psaume, elle, parle du roi lui-même. Il est couvert d'éloges, comme il se doit ; par exemple : « Tu es beau, comme aucun des enfants de l'homme, la grâce est répandue sur tes lèvres : oui, Dieu te bénit pour toujours. » En plus de toutes les vertus, on lui promet un règne glorieux et on lui rappelle que c'est Dieu lui-même qui l'a choisi : « Oui, Dieu, ton Dieu t'a consacré, d'une onction de joie, comme aucun de tes semblables. »

La seconde partie du psaume, celle que nous chantons ce dimanche, pour la fête de l'Assomption, s'adresse à la jeune princesse qui va devenir l'épouse du roi. À un premier niveau, ce psaume semble donc décrire des noces royales : le roi d'Israël

s'unit à une princesse étrangère pour sceller l'alliance entre deux peuples. Et, bien sûr, en Israël comme ailleurs, c'était un cas de figure classique. Tout au long de l'histoire des hommes, on a pu voir des alliances entre Etats scellées par des mariages.

Mais, la religion d'Israël étant l'Alliance exclusive avec le Dieu unique, toute jeune fille étrangère devenant reine de Jérusalem devait accepter une contrainte particulière, celle d'épouser également la religion du roi. Concrètement, dans ce psaume, la princesse qui vient de Tyr, nous dit-on, et est introduite à la cour du roi d'Israël, devra renoncer à ses pratiques idolâtriques pour être digne de son nouveau peuple et de son roi : « *Écoute, ma fille, regarde et tends l'oreille ; oublie ton peuple et la maison de ton père.* » On sait bien, par exemple, que ce fut un problème crucial à l'époque du roi Salomon qui avait épousé des étrangères, donc des païennes ; puis plus tard, au temps du roi Achab et de la reine Jézabel : on se souvient du grand combat engagé par le prophète Élie contre les nombreux prêtres et prophètes de Baal que la reine Jézabel avaient amenés avec elle à la cour de Samarie.

Bien sûr, pour qui sait lire entre les lignes, ces conseils donnés à la princesse de Tyr s'adressent en réalité à Israël ; l'époux royal décrit dans ce psaume n'est autre que Dieu lui-même et cette « fille de roi, conduite toute parée vers son époux », c'est le peuple d'Israël admis dans l'intimité de son Dieu.

Une fois de plus, on est impressionné de l'audace des auteurs de l'Ancien Testament pour décrire la relation entre Dieu et son peuple, et, à travers lui, toute l'humanité. C'est le prophète Osée qui, le premier, a comparé le peuple d'Israël à une épouse : « Je vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour l'œuvre de Dieu. *Quatrièmement*, la prédilection de Dieu pour les pauvres et les petits.

Premièrement, la joie de la foi : « Mon âme exalte le Seigneur, exulte mon esprit en Dieu mon sauveur » ; on trouve presque la réplique de cette phrase chez Isaïe : « Je tressaille de joie dans le Seigneur, mon âme exulte en mon Dieu » (Is 61, 10 : c'est un texte du troisième Isaïe, donc vers 500 avant J.C). Et cent ans plus tôt, vers 600 avant JC, Habacucq avait dit : « Je serai dans l'allégresse à cause du Seigneur, j'exulterai à cause du Dieu qui me sauve » (Ha 3, 18). Dans les psaumes, aussi, on trouve des quantités d'expressions de cette joie profonde des croyants. Par exemple, « J'exulte de tout mon cœur et je lui rends grâce en chantant : le Seigneur est la force de son peuple » (Ps 28). « Magnifiez avec moi le Seigneur, exaltons tous ensemble son nom... Rien ne manque à ceux qui cherchent le Seigneur » (Ps 34, 4. 11). « Je jubilerai à cause du Seigneur, j'exulterai, joyeux d'être sauvé » (Ps 35, 9). Et Léa, l'épouse de Jacob, avait déjà dit à propos d'une naissance : « Quel bonheur pour moi ! Car les filles m'ont proclamée heureuse » (Gn 30, 13).

Deuxièmement, la fidélité de Dieu à ses promesses et à son Alliance : « Toi, Israël, mon serviteur, Jacob, toi que j'ai choisi, descendance d'Abraham, mon ami, toi que j'ai tenu depuis les extrémités de la terre, toi que depuis ses limites j'ai appelé, toi à qui j'ai dit "Tu es mon serviteur, je t'ai choisi" ... » (Is 41, 8 - 9). « Tu accorderas à Jacob ta fidélité et ton amitié à Abraham. C'est ce que tu as juré à nos pères depuis les jours d'autrefois » (Mi 7, 20). « Seigneur, pense à la tendresse et à la fidélité que tu as montrées depuis toujours » (Ps 25, 6). « Je danserai de joie pour ta fidélité, car tu as vu ma misère et connu ma détresse » (Ps 31, 8). « Il s'est rappelé sa fidélité, sa loyauté, en faveur de

la maison d'Israël. Jusqu'au bout de la terre, on a vu la victoire de notre Dieu » (Ps 98, 3). « Car le Seigneur est bon, sa fidélité est pour toujours, et sa loyauté s'étend d'âge en âge » (Ps 100, 5). « La fidélité du Seigneur, depuis toujours et pour toujours, est sur ceux qui le craignent, et sa justice pour les fils de leurs fils, pour ceux qui gardent son alliance et pensent à exécuter ses ordres » (Ps 103, 17).

Troisièmement, l'action de grâce pour l'œuvre de Dieu : c'est l'un des thèmes majeurs de la Bible, on le sait bien ; et quand on dit l'œuvre de Dieu, il s'agit toujours de l'unique sujet de toute la Bible, c'est-à-dire son grand projet, son œuvre de libération de l'humanité. Par exemple le psaume 67 : « Que les peuples te rendent grâce, Dieu ! Que les peuples te rendent grâce tous ensemble ! Que les nations chantent leur joie ! » Ou encore : « Il est ta louange, il est ton Dieu, lui qui a fait pour toi ces choses grandes et terribles que tu as vues de tes yeux » (Dt 10, 21). « Si haute est ta justice, Dieu ! Toi qui as fait de grandes choses, Dieu, qui est comme toi ? » (Ps 71, 19). « À son peuple il a envoyé la délivrance, prescrit pour toujours son alliance » (Ps 111, 9).

Quatrièmement, la prédilection de Dieu pour les pauvres et les petits : et toujours il intervient pour les rétablir dans leur dignité. « Il s'est penché sur son humble servante, désormais tous les âges me diront bienheureuse. » « J'ai le cœur joyeux grâce au Seigneur, et le front haut grâce au Seigneur... Le Seigneur appauvrit et enrichit, il abaisse, il élève aussi. Il relève le faible de la poussière et tire le pauvre du tas d'ordures pour les faire asseoir avec les princes et leur attribuer la place d'honneur » (C'est Anne, la maman de Samuel, qui parle ; 1 S 2, 1. 7. 8). « Il relève le faible de la poussière, il tire le pauvre du tas d'ordures, pour l'installer avec les princes, avec les princes

de son peuple » (Ps 113, 7). « Ainsi parle celui qui est haut et élevé, qui demeure en perpétuité et dont le nom est saint : Haut placé et saint je demeure, tout en étant avec celui qui est broyé et qui en son esprit se sent rabaissé, pour rendre vie à l'esprit des gens rabaissés, pour rendre vie au cœur des gens broyés » (Is 57,15). « Le Seigneur a culbuté les trônes des orgueilleux, il a établi les humbles à leur place » (Si 10, 14).

Comment ne pas dire avec Marie, et tout son peuple avant elle : « Mon âme exalte le Seigneur, j'exulte de joie en Dieu, mon sauveur. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme des dieux », et il avait expliqué que pour le devenir, il suffit de désobéir à Dieu ; ce qu'ils ont fait ; Ève a tendu la main vers le fruit défendu, elle l'a saisi, le grec dit « elle l'a revendiqué. » Mais, parce qu'elle traite les dons de Dieu comme des proies à saisir, elle s'en exclut elle-même. Le récit de la Genèse dit de manière imagée que l'arbre de la vie lui devient désormais inaccessible. Jésus, au contraire, ne considère pas les dons de Dieu comme des proies à saisir, il fait confiance à son Père pour les lui donner, en temps voulu. Jésus-Christ n'a été que accueil (ce que saint Paul appelle « obéissance »), et parce qu'il n'a été que accueil du don de Dieu et non revendication, il a pu se laisser combler par son Père, parce qu'il était complètement offert, disponible au don de Dieu.

Revenons à cette phrase : « lui qui était de condition divine n'a pas jugé bon de revendiquer » : ne lisons surtout pas « bien qu'il soit de condition divine... » ; c'est justement *parce qu'il est de condition divine*, il sait ce que c'est que l'amour gratuit : il sait bien que ce n'est pas bon de revendiquer, il ne juge pas bon de « revendiquer » le droit d'être traité à l'égal de Dieu... Et pourtant c'est bien cela que Dieu veut nous donner ! Donner comme un cadeau : parce que le projet de Dieu (son « dessein bienveillant ») c'est vraiment cela, nous faire entrer dans son intimité, son bonheur, son amour parfait, en un mot nous traiter comme des dieux : ce projet est absolument gratuit, ce qui évidemment n'a rien d'étonnant, puisque c'est un projet d'amour. Ce don de Dieu, cette entrée dans sa vie divine, il nous suffit de l'accueillir avec émerveillement, j'ai envie de dire tout simplement ; pas question de le mériter, *c'est* « cadeau » si j'ose dire.

Être traité à l'égal de Dieu, c'est donc bien ce que Dieu compte faire ! Et c'est bien cela qui est donné à Jésus en

définitive. Paul nous dit qu'il reçoit le Nom qui est au-dessus de tout nom : le nom de « Seigneur » : c'est le nom de Dieu ! Dire de Jésus qu'il est Seigneur, c'est dire qu'il est Dieu : dans l'Ancien Testament, le titre de « Seigneur » était réservé à Dieu. La gémuflexion aussi, d'ailleurs. Quand Paul dit : « afin qu'au Nom de Jésus, tout genou fléchisse »... il fait allusion à une phrase du prophète Isaïe : « Devant moi tout genou fléchira et toute langue prêtera serment » (Is 45, 23).

L'hymne se termine par « toute langue proclame Jésus-Christ est Seigneur pour la gloire de Dieu le Père » : en voyant le Christ porter l'amour à son paroxysme, en acceptant de mourir pour révéler jusqu'où va l'amour de Dieu, nous pouvons dire comme le centurion « Oui, vraiment, celui-là est le Fils de Dieu »... puisque Dieu, c'est l'amour.

Évangile

Jean 3, 13-17

- 13 Nul n'est monté au ciel
sinon celui qui est descendu du ciel,
le Fils de l'homme.**
- 14 De même que le serpent de bronze
fut élevé par Moïse dans le désert,
ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé,**
- 15 afin que tout homme qui croit
obtienne par lui la vie éternelle.**
- 16 Car Dieu a tant aimé le monde
qu'il a donné son Fils unique :
ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas,
mais il obtiendra la vie éternelle.**
- 17 Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde**

**non pas pour juger le monde,
mais pour que, par lui, le monde soit sauvé.**

Première surprise de ce texte : visiblement, il est question de la Croix du Christ, et Jésus emploie pour en parler un langage extrêmement positif, on pourrait dire « glorieux » : d'une part, il emploie le mot « élevé » ; « il faut que le Fils de l'Homme soit élevé » ; et, d'autre part, cette croix qui est d'abord à nos yeux un instrument de supplice, de douleur, doit nous est présentée comme une preuve de l'amour de Dieu : « Dieu a tant aimé le monde. » Comment l'instrument de torture d'un innocent peut-il être glorieux ?

Deuxième surprise, c'est le rapprochement avec le serpent de bronze ; si Jésus emploie cette image du serpent de bronze, c'est qu'elle était très connue de ses interlocuteurs ; mais l'ennui, c'est que cet épisode nous est à peu près inconnu, et de toute façon pas très compréhensible, parce que très loin de notre culture actuelle.

Je vous rappelle donc très rapidement l'épisode du serpent de bronze ; (que ceux qui ont lu le commentaire de la première lecture ne m'en veuillent pas) ; cela se passe dans le désert du Sinaï pendant l'Exode à la suite de Moïse. Les Hébreux sont assaillis par des serpents venimeux, et comme ils n'ont pas la conscience très tranquille, (parce qu'une fois de plus ils ont « récriminé », comme dit souvent le livre de l'Exode) ils sont convaincus que c'est une punition du Dieu de Moïse ; ils vont donc supplier Moïse d'intercéder pour eux : « Le peuple vint trouver Moïse en disant : Nous avons péché en critiquant le SEIGNEUR et en te critiquant ; intercède auprès du SEIGNEUR pour qu'il éloigne de nous les serpents ! »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nous touchons là à la lutte incessante que les prophètes ont dû mener tout au long de l'histoire d'Israël pour que le peuple élu abandonne définitivement toute pratique idolâtrique ; depuis la sortie d'Égypte (vous vous rappelez l'épisode du veau d'or), et jusqu'à l'Exil à Babylone et même au-delà ; il faut dire qu'à toutes les époques, Israël a été en contact avec une civilisation polythéiste ; ce psaume chanté au retour de l'Exil réaffirme encore avec force cette condition première de l'Alliance. Israël est le peuple qui, de toutes ses forces, « recherche la face de Dieu », comme dit le dernier verset. Au passage, il faut noter que l'expression « rechercher la face » était employée pour les courtisans qui voulaient être admis en présence du roi : manière de nous rappeler que, pour Israël, le seul véritable roi, c'est Dieu lui-même.

Effectivement, c'est la seule condition pour être en mesure d'accueillir la bénédiction promise aux patriarches, pour entrer dans le salut promis ; bien sûr, à un deuxième niveau, cette fidélité au Dieu unique entraînera des conséquences concrètes dans la vie sociale : l'homme au cœur pur deviendra peu à peu un homme au cœur de chair qui ne connaît plus la haine ; l'homme aux mains innocentes ne fera plus le mal ; le verset suivant « il obtient de Dieu son Sauveur la justice » dit bien ces deux niveaux : la justice, dans un premier sens, c'est la conformité au projet de Dieu ; l'homme juste c'est celui qui remplit fidèlement sa vocation ; ensuite, la justice nous engage concrètement à conformer toute notre vie sociale au projet de Dieu qui est le bonheur de ses enfants.

En redisant ce psaume, on entend se profiler les Béatitudes : « Heureux les affamés et assoiffés de justice, ils seront rassasiés... Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu. » La dernière phrase « Voici le peuple de ceux qui le cherchent, qui

recherchent la face de Dieu ! » est peut-être une bonne définition de la pauvreté de cœur dont parle Jésus dans les Béatitudes : « Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux est à eux ! »

Deuxième lecture

1 Jean 3, 1-3

Mes bien-aimés,

- 1 voyez comme il est grand,
l'amour dont le Père nous a comblés :
il a voulu que nous soyons appelés enfants de Dieu
- et nous le sommes -.
Voilà pourquoi le monde ne peut pas nous connaître :
puisqu'il n'a pas découvert Dieu.**
- 2 Bien-aimés,
dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu,
mais ce que nous serons ne paraît pas encore clairement.
Nous le savons :
lorsque le Fils de Dieu paraîtra,
nous serons semblables à lui
parce que nous le verrons tel qu'il est.**
- 3 Et tout homme qui fonde sur lui une telle espérance
se rend pur comme lui-même est pur.**

« Mes bien-aimés, voyez... » : Jean nous invite à la contemplation ; parce que c'est la clé de notre vie de foi : savoir regarder ; toute l'histoire humaine est celle d'une éducation du regard de l'homme ; « ils ont des yeux pour voir et ne voient pas », disaient les prophètes : voilà le drame de l'homme. Et que faut-il voir au juste ? L'amour de Dieu pour l'humanité, son dessein bienveillant, comme dirait saint Paul ; saint Jean ne

parle que de cela dans ce que nous venons d'entendre.

Je reprends ces deux points : la thématique du regard, et le projet de Dieu contemplé par Jean. Sur le premier point, le regard, ce thème est développé dans toute la Bible ; et toujours dans le même sens : savoir regarder, ouvrir les yeux, c'est découvrir le vrai visage du Dieu d'amour ; à l'inverse, le regard peut être faussé ; je ne vous citerai qu'un texte.

Je veux parler de la fameuse histoire d'Adam et Ève dans le jardin d'Éden : c'est bien une affaire de regard ; le texte est admirablement construit : il commence par planter le décor : un jardin avec des quantités d'arbres ; « Le SEIGNEUR Dieu fit germer du sol tout arbre *d'aspect attrayant* et bon à manger, l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance de ce qui rend heureux ou malheureux » (Gn 2, 9). Puis Dieu permet de manger des fruits de tous les arbres du jardin, (y compris donc de l'arbre de vie) et il interdit un seul fruit, celui de l'arbre de la connaissance de ce qui rend heureux ou malheureux. C'est alors que le serpent intervient pour poser une question apparemment innocente, de simple curiosité, à la femme. « Vraiment, vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin ? » Vous l'avez peut-être remarqué, le seul fait d'avoir prêté l'oreille à la voix du serpent, a déjà un peu faussé le regard de la femme. Puisque désormais c'est l'arbre litigieux qu'elle voit au milieu du jardin et non plus l'arbre de la vie, ce qui est juste le contraire de la vérité. Cela a l'air anodin, mais l'auteur le note exprès, évidemment : « Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin, mais du fruit de *l'arbre qui est au milieu du jardin*, Dieu a dit : vous n'en mangerez pas... » Alors le serpent, pour séduire Ève, lui promet « non, vous ne mourrez pas (sous-entendu si vous mangez le fruit interdit), mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

épuisées. » Si les Juifs, quelques décennies plus tard, ont trouvé la force de reconstruire le temple, malgré toutes les difficultés, c'est peut-être bien à l'opiniâtre espérance d'Ezéchiel qu'ils le doivent.

Psaume 45 (46)

- 2 Dieu est pour nous refuge et force,
secours dans la détresse, toujours offert.**
- 3 Nous serons sans crainte si la terre est secouée,
si les montagnes s'effondrent au creux de la mer ;**
- 5 Le Fleuve, ses bras réjouissent la ville de Dieu,
la plus sainte des demeures du Très-Haut.**
- 6 Dieu s'y tient : elle est inébranlable ;
quand renaît le matin, Dieu la secourt.**
- 12 Il est avec nous, le Seigneur de l'univers :
citadelle pour nous, le Dieu de Jacob !**
- 9 Venez et voyez les actes du Seigneur ;**
- 10 Il détruit la guerre jusqu'au bout du monde.**

La liturgie prévue pour la fête de la Dédicace ne nous propose qu'un découpage du psaume 45/46 ; malheureusement ce raccourci gomme tout l'aspect grandiose et épique du texte originel ; il vaut donc mieux le lire en entier pour entendre ses formules hyperboliques et c'est à ce prix-là que l'on peut comprendre de quoi il s'agit : il se présente comme un cantique de trois strophes coupées par trois refrains : « Il est avec nous, le Seigneur de l'univers ; citadelle pour nous, le Dieu de Jacob ! » Le voici donc en entier :

- 2 Dieu est pour nous refuge et force,
secours dans la détresse, toujours offert.**

- 3** Nous serons sans crainte si la terre est secouée,
si les montagnes s'effondrent au creux de la mer ;
- 4** ses flots peuvent mugir et s'enfler,
les montagnes trembler dans la tempête.
- R** Il est avec nous, le SEIGNEUR de l'univers :
citadelle pour nous, le Dieu de Jacob !
- 5** Le Fleuve, ses bras réjouissent la ville de Dieu,
la plus sainte des demeures du Très-Haut.
- 6** Dieu s'y tient : elle est inébranlable ;
quand renaît le matin, Dieu la secourt.
- 7** Des peuples mugissent, des règnes s'effondrent ;
quand sa voix retentit, la terre se défait.
- 8 R** Il est avec nous, le SEIGNEUR de l'univers :
citadelle pour nous, le Dieu de Jacob !
- 9** Venez et voyez les actes du SEIGNEUR ;
comme il couvre de ruines la terre.
- 10** Il détruit la guerre jusqu'au bout du monde,
il casse les arcs, brise les lances, incendie les chars :
- 11** (Il dit) « Arrêtez ! Sachez que je suis Dieu.
Je domine les nations, je domine la terre. »
- 12 R** Il est avec nous, le SEIGNEUR de l'univers :
citadelle pour nous, le Dieu de Jacob !

Des trois strophes, la première dit la maîtrise de Dieu sur les éléments cosmiques : la terre, la mer, les montagnes... La seconde parle de Jérusalem sans la nommer, « la plus sainte des demeures du Très-Haut.. » La troisième strophe dit la maîtrise de Dieu sur les nations, ce qui en langage biblique veut dire tous les autres peuples, sur toute la terre : « Je domine les nations, je domine la terre. » Quant au refrain, il sonne comme un cri de victoire, presque un cri de guerre : « Il est avec nous, le SEIGNEUR de l'univers : citadelle pour nous, le Dieu de Jacob ! » d'autant plus que le nom donné à Dieu ici est « le SEIGNEUR Sabaoth » qui veut dire « Dieu des armées. »

Dans la deuxième strophe, celle du milieu, il est manifestement question de Jérusalem. « Le Fleuve, ses bras réjouissent la ville de Dieu, la plus sainte des demeures du Très-Haut. Dieu s’y tient : elle est inébranlable ; quand renaît le matin, Dieu la secourt. » Premier étonnement, il n’y a pas le moindre fleuve à Jérusalem ! Du moins rien qui mérite ce nom. Au contraire, les rois ont dû faire des travaux considérables pour assurer l’approvisionnement en eau qui dépend d’une unique source, celle de Gihôn ; (la fameuse piscine de Siloé est l’un des nombreux aménagements dûs à ces travaux à partir de la source de Gihôn.) ; un peu plus loin, trop loin pour être protégée, il y a une autre source, Aïn Roguel, mais elle non plus ne mérite pas le nom de fleuve.

Cela ne veut pas dire que notre psalmiste a perdu la tête, cela veut seulement dire qu’il pense à autre chose, il pense à plus tard. A-t-il en tête la prophétie d’Ezéchiel que nous avons lue en première lecture ? La description d’un Fleuve immense et merveilleux qui irriguerait définitivement et miraculeusement toute la région jusqu’à la mer Morte qui revivrait du coup...

On trouve une évocation analogue, et qui ressemble très fort à notre psaume chez le prophète Joël qui est peut-être bien antérieur à Ezéchiel : « Le SEIGNEUR rugit de Sion, de Jérusalem il donne de la voix ; alors les cieux et la terre sont ébranlés, mais le SEIGNEUR est un abri pour son peuple, un refuge pour les Israélites... Ce jour-là une source jaillira de la Maison du SEIGNEUR et elle arrosera la vallée des Acacias (en Moab) » (Jl 4, 16-18). Evocation reprise beaucoup plus tard par Zacharie : « En ce jour-là des eaux vives sortiront de Jérusalem, moitié vers la mer orientale, moitié vers la mer occidentale. Il en sera ainsi l’été comme l’hiver. Alors le SEIGNEUR se montrera le roi de toute la terre. En ce jour-là le SEIGNEUR sera unique et son nom

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'humanité. Il est toujours très difficile de ne pas parler de la grâce comme d'un objet que l'on possède ; et il ne faudrait pas que l'expression « la grâce nous a été donnée » nous pousse à considérer justement la grâce comme un objet qu'on se transmettrait ; ce n'est certainement pas l'idée de Paul : grâce est synonyme d'amour de Dieu et nous savons bien qu'un amour n'est pas un objet, il est la relation qui unit les deux personnes qui s'aiment.

17. Lors de son sacre, Salomon était monté sur la mule de son père, David (1 R 1, 32), mais, plus tard, il ne s'en contentait plus.

18. Nous retrouverons ce psaume dans la liturgie du dix-huitième dimanche ; nous nous attarderons alors sur le verset 8 : « Le Seigneur est tendresse et pitié, lent à la colère et plein d'amour » qui est l'écho de la révélation de Dieu à Moïse au Sinai (Ex 34, 6). Le texte lui-même de l'Exode est lu pour la Fête de la sainte Trinité de l'année A.

19. « Tu trouveras en elle le repos, elle se changera pour toi en joie. Alors ses entraves seront pour toi une protection puissante et son carcan un vêtement glorieux. Son joug est une parure d'or, ses liens sont un ruban de pourpre violette » (Si 6, 28-30). « Soumettez votre nuque à son joug et que votre âme reçoive l'instruction » (Si 51, 26).

20. « Doux et humble de cœur » : l'évangéliste, rapportant cette parole, y entendait certainement un écho de la prophétie de Zacharie sur le roi doux et humble monté sur un âne (Za 9, 9-10 ; cf. la première lecture).

21. Le passage parallèle à celui-ci dans l'évangile de Luc commence par ces mots : « A l'heure même (il s'agit du retour de mission des soixante-douze disciples), il exulta sous l'action de l'Esprit-Saint » (Lc 10, 21).

22. « Effroi » ici ne veut pas dire épouvante : c'est un mot du vocabulaire de cour qui signifie que, désormais, Dieu est reconnu comme le grand roi sur toute la terre.

23. Une parabole n'est pas une allégorie : chaque détail du conte ne prétend pas avoir une signification précise, c'est de l'ensemble de la comparaison que l'auditeur doit dégager une leçon bien concrète.

24. Jésus répétera cette formule dans la parabole des talents (Mt 25, 29).

25. Paul faisait le même constat à Rome face à certains de ses interlocuteurs juifs qui refusaient sa prédication : il cite, lui aussi, la phrase d'Isaïe (Ac 28, 26-27). Jean, dans son évangile, fait la même analyse (J 12, 40).

26. Le prophète Malachie emploie l'image d'un soleil purificateur qui brûle tout ce qui est mauvais et fait germer tout ce qui est bon : « Voici que vient le

jour, brûlant comme un four. Tous les arrogants et les méchants ne seront que paille. Le jour qui vient les embrasera, dit le Seigneur, le Tout-Puissant. - Il ne leur laissera ni racines ni rameaux. Pour vous qui craignez mon nom, le soleil de justice se lèvera portant la guérison dans ses rayons » (Ml 3, 19-20). L'image de Malachie est très parlante : devant Dieu, soleil de justice, chaque personne humaine est là, avec ses grandeurs et ses misères, ses péchés et ses grâces : en la libérant de toutes les entraves du mal, Dieu permettra à tout ce qui est bon en elle de s'épanouir.

27. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ta force » : tu aimeras, ici, veut dire « tu t'attacheras » au Seigneur ton Dieu, à l'exclusion de tout autre. Le livre du Deutéronome lutte encore contre l'idolâtrie).

28. On trouvera dans le commentaire de ce même psaume pour le sixième dimanche ordinaire – A, une étude de vocabulaire.

29. Tout ce passage est propre à Matthieu

30. Sur le rapport entre Ancien et Nouveau Testament, et notre trésor fait à la fois d'Ancien et de Nouveau, relire Mt 5, 17 : « N'allez pas croire que je sois venu abroger la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abroger mais accomplir. » Nous savons combien les mystères révélés par Jésus s'enracinent dans la révélation de la première Alliance ; nous savons aussi que celle-ci trouve tout son sens et son accomplissement en Jésus-Christ. Connaître l'Une et l'Autre, inséparablement, voilà le grand, l'unique trésor.

31. D'après notre traduction liturgique « Élie entra dans une caverne et y passa la nuit. » Mais le texte hébreu précise : « Il arriva là, à la caverne et y passa la nuit. » Il s'agit d'une certaine caverne déjà connue, celle où Moïse, bien avant lui, avait eu la révélation du « SEIGNEUR, Dieu miséricordieux et bienveillant, lent à la colère, plein de fidélité et de loyauté » (Ex 34, 6).

32. « Il y eut des voix, des éclairs, une nuée pesant sur la montagne et la voix d'un cor très puissant... Le mont Sinäi n'était que fumée, parce que le SEIGNEUR y était descendu dans le feu ; sa fumée monta, comme la fumée d'une fournaise et toute la montagne trembla violemment. La voix du cor s'amplifia : Moïse parlait et Dieu lui répondait par la voix du tonnerre » (Ex 19, 16-19).

33. Ces étrangers qui se sont intégrés complètement à la religion juive au point d'en adopter toutes les pratiques, on les appellera plus tard les « prosélytes. »

34. Paul cite les paroles d'Isaïe non pas d'après l'original hébreu (d'où la

différence avec nos traductions d'Isaïe) mais d'après la traduction grecque, la Septante.

35. On lit un texte tout à fait semblable de Jérémie dans la liturgie du douzième dimanche ordinaire de l'année A : Jr 20, 10-13.

36. « occasion de chute » : le mot employé par Jésus signifie « pierre d'achoppement », la pierre qui fait trébucher. Voici encore l'une des facettes de la vie des disciples, dont Pierre est un exemple-type (cf. l'épisode de la marche sur les eaux) : nos fragilités, nos doutes peuvent devenir pierres d'achoppement pour nous ou pour les autres.

37. Notre traduction liturgique provient du texte grec qui ne donne pas les noms de Massa et Meriba. En revanche, on peut les lire dans nos bibles, car elles sont traduites à partir de l'hébreu.

38. L'acclamation « Béni soit au nom du Seigneur celui qui vient ! » est une citation du Psaume 117/118, 26

39. Le milieu du livre de Job reflète un état plus tardif de la réflexion d'Israël et l'abandon de la logique de punition (nos malheurs seraient des châtements) ; mais on n'a pas encore, même à cette étape, abandonné l'idée que Dieu commande tous nos bonheurs et tous nos malheurs.

40. Cela veut dire que Jésus a bien repris le thème de la parabole de la vigne chez Isaïe, mais en a modifié le symbolisme, ce qui est une manière très habituelle chez les auteurs bibliques. Il suffit de voir comment les métaphores bibliques (comme celle de la pierre angulaire, par exemple) évoluent d'un auteur à l'autre.

41. Nous connaissons mieux, peut-être, le psaume 15/16 sous la forme qu'il a prise dans un negro spiritual : « Tu es, Seigneur, le lot de mon cœur, tu es mon héritage : en toi, Seigneur, j'ai mis mon bonheur, toi mon seul partage. »

42. Le mot « compatissant » n'est pas à entendre ici au sens latin (« compatir », en latin, signifie « souffrir avec »). En hébreu, le mot employé dans ce texte signifie « bienveillant », « ayant pitié. »

43. Cela ne prouve pas que, historiquement, David a dit textuellement ces paroles-là, mais que le rédacteur final du livre de Samuel a pensé que ce psaume s'appliquait particulièrement bien à David.

44. Matthieu cite cette phrase du prophète Osée dans le récit de sa vocation (Mt 9, 13) ; la deuxième fois, c'est précisément à l'occasion d'une controverse de Jésus avec les Pharisiens sur une question similaire à celle de

ce dimanche. Il s'agit de l'épisode des épis arrachés dans un champ de blé par les disciples un jour de sabbat. Les Pharisiens reprochent à Jésus ce manquement : « Vois tes disciples qui font ce qu'il n'est pas permis de faire le jour du sabbat. » Jésus leur répond : « Si vous aviez compris ce que signifie : C'est la miséricorde que je veux, non le sacrifice, vous n'auriez pas condamné ces hommes » (Mt 12, 1-8).

45. Les phylactères (tefilines en hébreu) sont ces deux petits cubes de cuir noir que les Juifs portaient l'un sur le front, l'autre sur le bras gauche à hauteur du cœur. Ils contiennent quatre passages de la Torah : Ex 13, 1-10 ; Ex 13, 11-16 ; Dt 6, 4-9 ; Dt 11, 13-21

46. L'Arche d'Alliance est perdue depuis l'Exil à Babylone et personne ne sait ce qu'elle est devenue

47. En réalité, seul le grand-prêtre avait accès au Saint des Saints, une fois par an, le jour du Yom Kippour (le Grand Pardon). Le prêtre en prière, s'imagine être sous l'ombre de l'Arche.

48. La traduction liturgique donne au verset 10 un accent nouveau : en hébreu, on peut lire « Qui donc est ce roi de gloire ? C'est le SEIGNEUR des armées » (SEIGNEUR Sabbaoth), ce qui est tout à fait parallèle au verset 8. Dans les deux cas, quand on dit « le Seigneur des combats », on évoque le Dieu qui accompagnait le peuple dans sa lutte pour sa liberté et pour sa survie. Tandis que la traduction liturgique donne : « C'est le SEIGNEUR, Dieu de l'univers » ; dans cette formule, nous entendons que Dieu n'est pas seulement le Dieu d'Israël. Manière de dire que Dieu a choisi Israël, certes, mais au sein d'un projet qui concerne l'humanité tout entière.

49. C'était l'usage dans l'armée romaine de marquer les recrues d'un signe sur le front ; de la même manière, le baptisé était devenu soldat du roi des cieux. Le sceau protecteur était également un thème connu de l'Ancien Testament (Ex 12, 7 ; Ez 9, 4)

50. Apocalypse : Jean voit la victoire des pauvres et des petits, non pas comme une revanche mais comme le dévoilement de la victoire de Dieu sur les forces du mal

51. D'après Ezéchiel, seront marqués d'un signe spécial au Jour du Jugement, ceux qui auront pleuré devant les douleurs et les méfaits du monde : Ez 9, 4).

52. Est-ce en souvenir d'Ezéchiel et du magnifique sursaut d'espérance qu'il a incarné pour tout son peuple en exil que la capitale d'Israël aujourd'hui porter ce nom : Tel Aviv, colline du printemps ?